Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006
http://www.spiritisme.net
spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
    a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
    b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

LES

CONFÉRENCES SPIRITES

DE L'ANNÉE 1884

RECUEIL DÉDIÉ AUX GROUPES

de Montpellier, Béziers, Salles-d'Aude et Maraussan

PAR

FRANÇOIS VALLÈS

PRÉSIDENT HONORAIRE

DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES DE PARIS

PRIX : **2** FRANCS

PARIS

A la Librairie, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, au premier

—

1885

LES

CONFÉRENCES SPIRITES

de l'Année 1884



MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI. — HAMELIN FRÈRES.

LES

CONFÉRENCES SPIRITES

DE L'ANNÉE 1884

RECUEIL DÉDIÉ AUX GROUPES

de Montpellier, Béziers, Salles-d'Aude et Maraussan

PAR

FRANÇOIS VALLÈS

PRÉSIDENT HONORAIRE
DE LA SOCIÉTÉ D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES DE PARIS

PRIX : **2** FRANCS

PARIS

A la Librairie, rue Neuve-des-Petits-Champs, 5, au premier

1885

LES

CONFÉRENCES SPIRITES

De l'année 1884

RECUEIL DÉDIÉ AUX GROUPES

DE MONTPELLIER, BÉZIERS, SALLES-D'AUDE
ET MARAUSSAN

Première Conférence

du 10 février 1884

RÉSUMÉ DE NOTRE ENSEIGNEMENT PENDANT L'ANNÉE 1883

SOMMAIRE. — *Les communications et le monde des Esprits. — Nature de l'âme et son incorporéité. — Nature du périsprit, enveloppe fluidique qui ne quitte jamais l'âme, ni sur cette terre, ni dans l'espace. — Existence du fluide universel appelé Ether, ses fonctionnements vibratoires pour la transmission des forces qui appartiennent au domaine de la spiritualité. — Classification des forces mises à notre disposition en deux catégories : l'une, appropriée aux besoins du corps, agissant directement sur la matière, la divisant, l'agglomérant, la transportant; l'autre, spécialement consacrée aux besoins de l'âme, provoquant des vibrations, à amplitudes limitées, dans les molécules des fluides, sans entraînement de matière et ne transportant que de la mobilité. — De l'intime solidarité qui unit le corps et l'âme, il résulte : 1° qu'une action quelconque exercée sur l'être humain doit néces-*

sairement produire en lui deux effets, l'un corporel, l'autre spirituel, aussi différents l'un de l'autre que la nature du corps est différente de celle de l'âme; 2° que l'intuition consciente d'une conception, quelle qu'elle soit, ne peut nous être acquise sans la double participation du corps et de l'âme.

MESDAMES, MESSIEURS,

Avant de reprendre le cours de nos instructions sur le spiritisme, il ne sera pas inutile, je crois, de jeter un coup d'œil rétrospectif sur les matières qui ont fait l'objet de nos leçons en 1883. Ces leçons, vous avez pu vous en apercevoir, et je ne me le suis pas dissimulé à moi-même, n'ont pas manqué d'une certaine complication, et il était difficile qu'il en fût autrement. Je vous ai parlé de l'âme, du périsprit, de l'Ether fluide universel, toutes choses qui échappent à nos sens, et au sujet desquelles nous ne pouvons être aidés que par les efforts de notre raison ; je vous ai ensuite entretenus des forces, de leur fonctionnement vibratoire dans les fluides, de leur mode d'action sur la spiritualité de l'être humain, et ici encore vous n'avez rien trouvé de visible, rien de tangible. Il n'est donc pas étonnant que, dans ces conditions, alors que vous a manqué l'usage de vos perceptions ordinaires, cette ressource si précieuse pour l'instruction de l'homme, il n'est pas étonnant, dis-je, que votre esprit ait éprouvé de la fatigue, et que quelques lacunes se soient glissées dans le développement de vos conceptions. Mais que ce ne soit pas pour vous un motif de vous laisser aller au découragement. Si tous les raisonnements n'ont pas été saisis par vos intelligences, vous en aurez probablement compris quelques-uns, et vous aurez tout au moins pris connaissance de quelques vérités, quand ce ne serait que par leur simple énonciation. Or c'est là une première acquisition, et, avec de la persévérance, elle amènera d'autres conquêtes ; mais, ne le perdez pas de vue, ce n'est qu'à l'aide d'un travail assidu que celles-ci vous seront assurées. Ce n'est pas du premier coup, vous le savez, que l'enfant apprend à lire et à écrire correctement; vous savez aussi que nos meilleurs ouvriers ont pu quelquefois n'être, au début, que de médiocres apprentis; enfin, si nous passons des petites choses aux grandes, vous n'ignorez pas que l'humanité, depuis qu'elle a été installée sur la terre, ce qui commence à être assez ancien, n'a pas cessé de se tenir à la recherche du meilleur gouvernement, sans l'avoir trouvé, il faut lui rendre cette justice, ou du moins sans avoir su en rendre le fonctionnement stable. Car, royautés, empires, républiques, théocraties, tous ont eu leurs naufrages. L'humanité persiste cependant; elle cherche toujours, marchant d'épreuve en épreuve. Certes, et en cette matière, ce n'est pas aux hommes de notre siècle qu'on pourra adresser le reproche d'avoir été paresseux; car, dans notre pays seulement, en moins de soixante ans, et sans tenir compte du double épisode des Cent Jours, j'ai assisté à six effondrements des pouvoirs publics, on ne peut mieux caractérisés, complets, irrémédiables, et il n'est pas une de ces têtes découronnées qui ne soit allée faire creuser son tombeau dans la terre étrangère. A cette persistance d'action renversante et modificatrice, on ne saurait, à coup sûr, refuser un juste tribut d'admiration, si elle eût été inspirée par un immense désir de la prospérité de tous. Malheureusement, elle l'a été trop souvent, par des égoïsmes personnels, par les intransigeantes ambitions du pouvoir pour soi, de la servitude pour les autres. Et ceci, je peux le dire sans crainte de me tromper, car j'ai connu les personnages, je les ai vus à l'œuvre, et je n'ai pas oublié que, s'il y a eu des terreurs rouges, il y a eu aussi des terreurs blanches. Ah! s'il y avait parmi les hommes autant d'ardeur pour le bien de leurs semblables que de passions et d'âpres convoitises pour eux-mêmes, il y a longtemps que régnerait sur cette terre le bonheur universel. Mais il paraît qu'à cet égard, nous ne sommes guère plus avancés que les hommes des premiers âges. Car, si la légende nous apprend que c'est faute d'être parvenus à s'entendre que les ambitieux édificateurs de la tour de Babel, furent contraints de renoncer à leur œuvre; de son côté, l'histoire de nos jours, en constatant l'impossibilité où nous sommes de consolider aucun système, semble prouver assez pertinemment que nous ne sommes pas encore parvenus à nous mettre sérieusement d'accord.

Mes auditeurs voudront bien me pardonner cette courte digression. On ne sait pas toujours, quand on traite un sujet, où pourra nous conduire la suite des idées qui nous poussent. En vous invitant au travail et à la persévérance pour votre instruction, je me suis laissé entraîner à vous citer quelques exemples. Mais je crois qu'à la rigueur, je ne suis pas trop sorti de mon sujet. Vous avez pu voir que ce ne sont pas les moyens d'être tenaces et persévérants qui manquent aux hommes; sachez donc vous en servir, mais dans un plus noble but que celui de dominer terrestrement vos semblables. Usez de cette faculté que le Créateur vous a concédée, non pour essayer de devenir rois, empereurs, présidents de république ou papes, pas même ministres ou ambassadeurs, mais pour vous connaître vous-mêmes, ce qui vous donnera dans la vie une force supérieure à toutes les autres. Car, suivant la parole du Christ, ceux qui veulent s'élever dans le monde seront abaissés, et je viens de vous dire que nous en avons vu six éclatants exemples dans le cours de ce siècle; tandis que celui qui s'applique à se bien connaître sans égoïsme, sans vanité, sans convoitises coupables, et qui dirige sa vie en conformité de ce qu'il a ainsi acquis, celui-là ne perdra pas sa couronne et grandira de plus en plus dans l'estime de ses semblables.

Le moment est maintenant arrivé de remplir la promesse que je vous ai faite de venir en aide à vos conceptions et à un classement régulier de vos idées, en vous présentant un résumé succinct, mais coordonné et substantiel, des vérités que je vous ai exposées pendant les conférences de 1883.

Comme dans le cours de cette défunte année, nous avions à nous occuper de tout ce qui concerne le vaste et important problème de la possibilité des communications entre les vivants et les Esprits des morts, il était naturel que je vous fisse d'abord connaître ce que les recherches et expérimentations spirites nous ont permis de savoir sur le fait même de la production de ces com-

munications. A ce sujet, et eu égard à la nature essentiellement spirite de mon auditoire, vous avez immédiatement compris que j'avais peu à faire. Car, ou vous avez été participants dans les communications, ou vous en avez été témoins, ou vous en avez lu les nombreux récits dans nos livres; vous savez donc surabondamment qu'elles se produisent à tout instant dans le monde, en Amérique, en Angleterre, en Allemagne, en France, en Italie, en Espagne. Sur ce point, en un mot, vous possédez la foi, vous êtes convaincus. Mais le spiritisme ne veut pas la foi aveugle, il tient avant tout à ce qu'elle soit raisonnée. Voilà pourquoi il cherche à lui donner pour compagne la science qui l'éclaire et la justifie; voilà pourquoi je viens de temps en temps parmi vous exposer ce que mes études ont pu m'apprendre, ce que les études des autres ont pu découvrir; et par ce moyen, je l'espère, tous finiront par comprendre, ceux du dehors comme ceux du dedans, que nous ne cherchons pas à dominer, mais à instruire. Le seul et vrai passeport de notre doctrine, ce n'est pas le mystère, c'est la raison; aussi n'avons-nous jamais senti le besoin de nous déclarer infaillibles, pas plus au sujet de certains attributs humainement imposés à la divinité, qu'à celui des toutepuissances spirituelles qu'on voudrait concéder aux seuls fonctionnements de la matière.

Mais il ne suffit pas de savoir que des communications existent; il faut, et ce point est de la plus haute importance, il faut aussi être fixé sur ce qu'elles valent. Pour nous renseigner à ce sujet, nous avons cherché à nous éclairer sur la composition du monde des Esprits. Or ce monde est formé par la réunion des âmes qui, après la mort terrestre, et dépouillées de leurs corps, vont habiter l'espace. Mais la mort, qui n'est autre chose que la séparation des deux principes matériel et spirituel, ne saurait rien ajouter, rien enlever aux mérites acquis par ce dernier au moment suprême. Les âmes arrivent donc dans l'espace telles qu'elles sont à l'heure même où elles quittent la terre, c'est-à-dire les unes avec la science et la moralité, les autres ignorantes et corrompues. Le

monde des Esprits, par le fait même de son recrutement, est donc un mélange de bien et de mal, et, à ce point de vue, reproduit une image fidèle de l'humanité terrestre. Dès lors, que pouvez-vous espérer de lui, si ce n'est un mélange de bon et de mauvais, dans les proportions mêmes que nous constatons ici-bas, et par conséquent avec une non moins grande quantité peut-être de mauvais que de bon? De là résulte, pour les spirites, la nécessité d'être prudents, de ne rien accepter des Esprits sans contrôle, lorsque celui-ci est possible, et, dans tous les cas, sans un examen raisonné tiré de soi-même ou d'un ami expérimenté. Je n'insiste pas davantage sur les recommandations que je pourrais vous adresser à ce sujet ; elles ont été exposées dans le cours de nos conférences, et, comme elles sont d'une conception très-facile, il vous suffira de renouer connaissance avec elles par la lecture du recueil de 1883. Elles se résument, d'ailleurs, en ces quelques mots : si c'est avec le génie du mal dans le cœur que vous vous adressez aux Esprits, vous devez vous attendre à n'être entendu que des mauvais et à éprouver de cruelles déceptions ; si, au contraire, vos prières sont empreintes du sentiment de la vraie charité, d'un ardent et pur désir du progrès, vous pourrez quelquefois n'avoir pas de réponse, car, sans vous en douter, vous aurez peut-être cédé à quelque illusion, mais vous ne serez pas trompé.

Il me reste, avant de mettre un terme à ces préliminaires sur les communications des Esprits, à vous rappeler une objection élevée contre notre doctrine. On a dit que puisque, dans les rapports que nous pouvons avoir avec les habitants de l'espace, nous sommes exposés à être cruellement trompés, mieux vaudrait ne pas s'occuper de spiritisme. Pour des êtres humains qui doivent avoir appris par expérience comment se comportent les événements de ce monde, l'observation serait des plus naïves, si elle n'avait son brin de malice. Quelle est donc, répondrai-je à ces adversaires, quelle est la chose ici-bas qui, à côté de grands avantages, ne présente pas ses inconvénients ? Et faudrait-il, à cause de ceux-ci, renoncer aux bénéfices des premiers ? Savez-vous, ô illustres critiques,

la situation que vous vous faites à vous-mêmes, si vous voulez rester conséquents avec vos principes ? La voici: vous ne monterez pas en cheminde fer, quelque pressé que vous soyez, parce que le train peut dérailler, être tamponne, broyé par une explosion; vous renoncerez à toute navigation, parce que le navire peut sombrer ; abstenez-vous scrupuleusement d'entrer dans l'administration des télégraphes, parce que l'électricité pourrait vous blesser et même vous foudroyer ; gardez-vous de prendre jamais place à table, car non-seulement il y a des aliments vénéneux, mais des indigestions qui tuent ; n'entreprenez aucune marche, elle serait peut-être l'occasion d'une chute à la suite de laquelle vous pourriez succomber ; mais, par-dessus tout, ne vous mariez pas, car que de victimes j'ai pu compter parmi ces infortunés maris, et, la vérité m'oblige de le dire, victimes de plus d'une façon. Je m'arrête; vous avez suffisamment compris que, quand on parle des choses sans les bien connaître ou en ayant l'air de les ignorer, on ne fait pas œuvre de judicieuse critique, et la seule chose qu'on étale, c'est un manque de savoir ou d'honnêteté.

Nous sommes donc maintenant édifiés sur l'existence des communications, sur la composition et le recrutement du monde des Esprits, et bien avertis que ces communications peuvent être, les unes vraies, les autres trompeuses. J'ajoute, sur ce dernier point, que les astuces et les perfidies de certaines réponses ne sont en général que le reflet des immoralites contenues dans les demandes qui les ont provoquées : ce qui prouve une fois de plus que l'on est toujours puni par où l'on a péché, et que, même par les déceptions qu'il nous impose, le spiritisme fait acte de moralisation, puisqu'il tient à notre service d'efficaces moyens de correction et de repentir.

Après ces préliminaires, on sera naturellement désireux de savoir comment il est permis à notre raison de concevoir que des communications peuvent s'établir entre nous et les Esprits qui habitent l'espace.

Il faut remarquer à ce sujet que, pour que des rapports puissent intervenir entre deux intelligences, il faut trois choses, savoir : 1° l'existence d'un être communiquant; 2° celle d'un être avec lequel celui-ci communique ; 3° celle enfin des procédés variables à l'aide desquels la pensée émise par le premier pourra être saisie et comprise dans toute sa plénitude par l'intelligence du second.

Aujourd'hui, grâce à l'immense multiplicité des faits spirites, il ne peut pas plus y avoir de doute sur l'existence des êtres qui font les communications que sur celle de ceux qui les reçoivent. Mais, si l'on veut pénétrer tous les détails du phénomène, on doit faire plus que connaître le fait de cette double existence ; il faut encore s'éclairer sur la constitution dévolue à chacune, et, mieux nous la connaîtrons, plus nous serons en mesure d'apprécier l'utilité des rapports susceptibles de les lier entre elles et la nature des moyens par lesquels ces rapports peuvent s'établir.

C'est sous l'influence de cette pensée que, ne nous bornant pas au fait général,— peu instructif tant qu'il reste dans cette généralité,— de l'existence de l'âme, soit chez l'homme, soit chez l'Esprit, nous nous sommes appliqué à acquérir un supplément d'instruction sur cet important sujet. Vous comprendrez sans peine qu'à cet égard, l'être humain, complétement étranger au monde des Esprits, n'aurait pu, s'il était resté livré à lui-même, que se laisser entraîner aux plus étranges et trompeuses hypothèses; mais, guidé et instruit par les hôtes mêmes de ce monde, il a pu recevoir des enseignements qui, médités et contrôlés après coup par sa propre raison, forment un corps de doctrine donnant satisfaction, avec un haut degré de probabilité, à toutes les conditions de vérité, à toutes les aspirations de justice compatibles avec la nature humaine, et je vous en donnerai de nombreuses preuves.

Nous avons appris ainsi que la substance dont se compose l'âme n'est pas, à proprement parler, immatérielle,

mais qu'elle n'a aucune analogie avec nos matières terrestres, étant beaucoup plus subtile, beaucoup plus fluidique, beaucoup plus mobile et épurée qu'aucune de ces matières. Nous avons appris encore qu'à l'idée d'immatérialité, il serait plus exact de substituer celle d'incorporéité. Cherchant alors à nous rendre compte de ce que pourrait bien être une constitution incorporelle, il nous a semblé que, pour en acquérir une conception, sinon complète, du moins rationnelle dans ce qu'il nous est permis d'en connaître, il fallait procéder, sauf pour la substance élémentaire constituante, à l'élimination de tout ce qui, indépendamment de ce pivot matériel qui se trouve partout, forme cet ensemble de propriétés qui, pour nous, caractérise ce que nous appelons un corps. Nous avons été ainsi conduits : en premier lieu, à supprimer la division en parties, soit homogènes comme dans les minéraux, soit hétérogènes comme dans les corps organiques; en second lieu, à ne pas tenir compte d'aucune sorte de forces d'adhérence plus ou moins énergiques, d'aucuns liens servant à solidariser les parties entre elles, puisque dans l'âme des parties n'existent pas ; enfin à supprimer la forme, ce caractère si essentiel, pour nous humains, de l'existence des corps.

A un premier aperçu, tout cela semble bien osé, dira-t-on. Mais ne nous laissons pas entraîner à porter un jugement trop précipité ; réfléchissons, étudions, et peut-être arriverons-nous à reconnaître que la parole spirite, loin de nous conduire à des contradictions, nous dévoilera de remarquables concordances. Et d'abord, de l'absence de parties, ne devez-vous pas simplement et naturellement conclure à l'unité de l'âme? Et ce principe, n'est-il pas capital dans toutes les philosophies spiritualistes ? En second lieu, de l'absence de toute force d'adhérence dans l'âme, de tout enchaînement intérieur, ne sommes-nous pas en droit de tirer cette conséquence que l'âme est affranchie de toute obligation qui pourrait résulter de son organisation même, qu'elle possède une constitution intrinsèquement indépendante? Or ceci n'est-il pas en rapport on ne peut plus harmonique avec cette faculté essen-

tiellement caractéristique des êtres intelligents : le libre arbitre ? Qu'on suppose en effet l'existence d'une seule contrainte, et cette faculté cesse d'être complète. Allant plus loin encore, et, nous appuyant sur ce principe supérieur que, dans un être, le système passionnel, comme l'a si admirablement démontré Cuvier, doit se trouver en concordance nécessaire avec le sytème constitutif, sans quoi il n'y aurait chez cet être qu'impuissants conflits entre les désirs et les possibilités de réalisation; nous appuyant, dis-je, sur cette concordance si sagement providentielle, nous ne saurions, ce me semble, nous empêcher d'attribuer à l'âme, constituée selon toutes les exigences d'une entière indépendance, de lui attribuer, dis-je, une aspiration continue vers la liberté ; aussi reconnaissons-nous en elle une tendance sans cesse agissante pour diminuer, non pas les empêchements intérieurs, nous venons de constater qu'il n'y en a pas, mais les obstacles extérieurs, et il en existe, qui viennent s'opposer à sa libre expansion. Voilà pourquoi, dans une remarquable synthèse qui semble être un résumé confirmatif de tout ce que je viens d'exposer, les Esprits, toujours concordants entre eux dans leurs hauts enseignements, nous apprennent que la destinée de l'âme est de travailler sans relâche au désobscurcissement, à l'épuration du voile perisprital qui la recouvre, travail à la suite duquel elle obtiendra la double conquête du savoir et de l'indépendance. Nous vous apprendrons tout à l'heure ce qu'est ce voile, mais nous ne pourrons vous dire que plus tard comment l'âme parvient à l'épurer. Vous pouvez juger, d'après ces détails, combien, dans une communication sérieuse, l'étude d'un seul mot peut contribuer au développement de notre instruction. Quant à l'absence de forme, vous devriez depuis longtemps être familiarisés avec elle ; car vous êtes entourés de choses dont l'existence est indéniable, et auxquelles cependant vous ne sauriez attribuer aucune représentation tant soit peu imagée. Pourriez-vous me dire, par exemple, quelles sont les formes de la pensée humaine, d'un sentiment, de la volonté? Quelles sont celles des odeurs, des saveurs, des sons musicaux, de la lumière, de cette lumière qui est cependant préposée à

vous les faire connaître toutes? Sous quelles formes vous représentez-vous l'espace, le temps, les forces? Vous voyez donc que l'absence de forme ne saurait vous autoriser à nier l'existence de certaines choses. Je comprends que les divers faits que je viens de citer jettent momentanément quelque trouble dans vos conceptions ; mais j'espère bientôt les dissiper, du moins en partie. Ce que je vous dirai tout à l'heure des phénomènes de la mobilité dans les milieux fluidiques éclaircira quelques-uns de ces mystères. Reprenons maintenant la suite de notre exposé.

Vous savez qu'à la mort, l'âme se dépouille de son corps et qu'elle le laisse à la terre ; les communications des Esprits nous apprennent, en outre, qu'au moment de cette séparation, l'âme ne se trouve pas dans son parfait et constitutif état d'unité, ou pour mieux dire d'isolement. Quoique dégagée des entraves grossièrement matérielles, elle reste recouverte d'une enveloppe fluidique dont l'essence est moins subtile que la sienne, et qui tient le milieu entre celle-ci et celle de nos fluides terrestres. De là il résulte, en vertu des lois bien connues de la force de la pesenteur, qu'une fois l'âme séparée du corps, elle ne saurait s'immobiliser dans la sphère d'action de notre globe, qu'elle s'élève nécessairement au-dessus d'elle et se transporte dans l'espace avec son enveloppe gazeuse. Les Esprits nous apprennent, en outre, que cette enveloppe existe autour de l'âme, non-seulement quand celle-ci est dans l'espace, mais qu'elle l'accompagne aussi pendant son séjour sur notre planète, et qu'elle sert alors de lien intermédiaire et agissant entre l'âme et le corps ; avertissant l'âme quand le corps a besoin d'elle, faisant fonctionner le corps quand l'âme a besoin de celui-ci. C'est à cette enveloppe que nous avons donné le nom de *périsprit*, de ce voile périsprital que je vous signalais tout à l'heure ; et parce que, ainsi que je vous l'ai dit, son essence, quoique très-subtile, est relativement beaucoup plus dense que celle de l'âme, vous pouvez comprendre par là qu'elle forme autour de celle-ci comme une sorte de brouillard qui ne peut qu'amortir, soit les perceptions que l'âme doit recevoir, soit les rayonnements

qu'elle veut émettre. Tel est l'obstacle extérieur dont je vous parlais, qui en toute circonstance paralyse plus ou moins les facultés animiques, et auquel, pendant la vie terrestre, vient s'ajouter celui de l'enveloppe corporelle.

Le moment n'est pas encore venu de poursuivre les explications qui se rapportent, soit au degré de pureté plus ou moins avancé du fluide périsprital ; suivant les individualités et dans la série de leurs existences, soit aux moyens à l'aide desquels cette épuration s'opère, soit enfin à son fonctionnement dans les vies terrestres et ultra mondaines. Notre instruction n'est pas assez développée pour qu'il me soit possible d'aborder dès à présent ces importants sujets. Mais ce que nous pouvons faire utilement aujourd'hui, sous la condition que vous ne vous laisserez pas rebuter par certaines difficultés inhérentes à ces questions, c'est de rechercher d'où procède le périsprit, quel est le réservoir qui lui sert d'alimentation, quelles sont les conséquences les plus immédiates qui résultent de ces premières investigations. C'est ce à quoi nous allons procéder. A cet égard, les communications spirites, quoique courtes et peu nombreuses, sont très-catégoriques. Elles déclarent que c'est dans le fluide universel que le périsprit, s'alimente; elles nous apprennent, en outre, que ce fluide, — influencé sans doute par son contact avec les grands corps de la nature — n'est pas le même sur tous les globes, qu'il se spécialise autour de chacun d'eux ; et que par suite l'âme, en passant d'un monde à l'autre, se revêt d'un périsprit modifié suivant les constitutions naturelles imparties à chacun. A cet égard, nous pouvons constater de grandes analogies entre ces mutations du costume périsprital et ce qui passe sur notre terre. Par exemple, si, par curiosité ou par un motif sérieux, vous voulez vous rendre dans un tripot de bas étage, vous vous garderez bien de vous y présenter en tenue de bal ; vous savez que vous n'inspireriez ainsi que de la méfiance, et qu'il vous serait à peu près impossible d'obtenir dans toute leur vérité les renseignements que vous seriez allé y chercher. Si, au contraire, vos intérêts, soit mondains, soit moraux, vous déterminent à assister à une réunion de personnes faisant partie du monde bien élevé, vous n'ignorez pas qu'avec un costume de truand, outre que vous seriez déplacé, vous vous attireriez plus de confusion et de déboire que de sympathies. Je sais bien que l'habit ne fait pas plus le moine, que l'uniforme ne fait le soldat, mais il y a utilité générale, pour la société comme pour l'individu, et dans tous les cas sincérité, à ce que chacun porte le sien et entre avec lui, l'un au couvent, l'autre à la caserne.

Sans insister plus longuement sur cet ordre d'analogies, que nous retrouverions dans le monde de la nature, comme nous venons de les signaler dans le monde social, permettez-moi de placer ici une courte observation qui s'applique directement au fond même de notre sujet, au fluide universel, à l'éther. On sait que, d'une part, le grand génie de Newton a nié l'existence de ce fluide; que d'autre part, au contraire, une autre illustration savante, Euler, dans le cours du siècle dernier, n'a cessé de l'affirmer. Il y avait donc eu lutte entre les hommes de science, et, par conséquent, la question a du être scrupuleusement étudiée. Enfin, à la suite des ingénieuses recherches de nos compatriotes Fresnel et Arago, elle a été définitivement résolue par l'affirmative, et aujourd'hui l'existence de l'éther n'est plus l'objet d'aucun doute. Or vous venez de voir qu'à ce sujet la communication précédente s'est exprimée, au point de vue scientifique, avec la plus parfaite orthodoxie. Il n'est donc pas exact de dire, comme le prétendent certains critiques, que nous, spirites, nous procédons toujours par voie d'hallucination et de divagation; il arrive quelquefois, au contraire, que nos paroles ne manquent ni de bon sens, ni de science. Que si, comme d'autres l'affirment, nous ne sommes inspirés que par le démon, il faut croire que celui-ci fait assez bon ménage avec les académies et s'applique à se tenir au courant des vérités scientifiques qui y sont affirmées, avec la charitable intention de nous les communiquer. Dans ces conditions, le démon en question n'est pas, à coup sûr, un être aussi pervers qu'on veut bien le dire, et, à tout prendre, me paraît pouvoir être

définitivement considéré comme un assez bon diable. Eu disant tout ceci, je n'entends nullement procéder à notre glorification; j'ai voulu seulement présenter quelques moyens de défense. Car, vous ne l'ignorez pas, il y a longtemps qu'on nous menace de nous traduire devant les assises, soit du matérialisme, soit du catholicisme, pour nous entendre condamner à l'incarcération dans une maison de fous. Or ne vous semble-t-il pas que le fait de nous montrer quelquefois sages et raisonnables méritait d'être cité; il prouve que nous ne sommes pas des pécheurs irrémédiablement endurcis, moyennant quoi ce fait, je l'espère, pourra nous valoir tout au moins le bénéfice des circonstances atténuantes.

A la suite de ces détails, que j'ai peut-être un peu trop multipliés, mais j'ai cru devoir le faire dans le but de mieux assurer votre instruction, retenons bien que, vers le commencement de ce siècle, dans l'intervalle compris de 1810 à 1820, la science moderne a mis hors de doute l'existence d'un fluide très-subtil, très-vibrant, désigné sous le nom d'*éther*; qu'elle a reconnu dans ce fluide la propriété d'être le véhicule de la lumière qui nous arrive, non-seulement du soleil, mais encore de tous les corps stellaires éclairants ou éclairés; et comme, parmi les étoiles, celles qui sont le plus rapprochées de nous se trouvent à une distance de notre terre deux cent mille fois au moins plus considérable que celle qui nous sépare du soleil, on comprend que, au point de vue humain, l'assertion que ce fluide est universel se trouve suffisamment justifiée; elle l'est, dans tous les cas, pour des profondeurs représentées par deux cent mille fois 36 millions de lieues ; ce n'est d'ailleurs là qu'une limite en moins que les additions les plus considérables pourraient laisser loin encore de la réalité. Quoi qu'il en soit, demander plus que ce que la science nous a appris jusqu'à ce jonr serait, je crois, se montrer quelque peu exigeant; aussi n'est-ce pas moi qui m'engagerai à suivre les inassouvis qui voudraient aller plus loin, et je me tiens pour pleinement satisfait. Si vos intelligences restent confondues lorsqu'elles se trouvent

en présence de ces immenses distances, je ne puis résister à la tentation de les confondre encore, mais dans un sens inverse, en leur faisant connaître tout ce qu'il y a d'infiniment petit dans les chiffres qui servent de mesure aux propriétés lumineuses de ce même éther. Vous apprendrez tout à l'heure que c'est à l'aide de certains déplacements de va-et-vient exécutés, dans certaines limites, par les molécules de l'éther que la lumière se transmet. Vous pourriez croire, eu égard à la grande vitesse de cette transmission, qui n'est pas moindre de 75,000 lieues par seconde, vous pourriez croire que ces déplacements moléculaires doivent avoir une notable étendue; détrompez-vous. Ce serait déjà quelque chose de fort restreint que de leur attribuer la valeur d'un millimètre; mais vous seriez loin de compte, et il faudrait descendre au-dessous d'un millième de millimètre pour avoir la mesure du plus grand, disons mieux, du moins petit de ces déplacements. Eh bien ! vous dirai-je, c'est entre ces deux infinis que nous retrouvons toujours et partout, entre ces deux infinis également insaisissables pour nous dans leur grandeur comme dans leur petitesse, que la puissance créatrice évolue dans le calme et les infaillibilités de sa sagesse, et procède à l'incessante organisation des mondes finis ! Que je plains le matérialiste qui, par la négation de Dieu, se condamne volontairement à rester étranger aux sentiments qu'inspirent de si émouvantes contemplations.

Après que la science moderne a eu constaté le principe de l'existence de l'éther, elle a procédé à la recherche des propriétés physiques de ce corps, et elle a mis remarquablement à profit les expérimentations sur les phénomènes lumineux pour parvenir à déterminer les lois de la transmission de la lumière, de sa réflexion, de sa réfraction, des colorations, en un mot de tous les détails que nous avons intérêt à connaître dans le vaste domaine des actions éclairantes. Mais voici que le spiritisme, de son côté, en nous signalant la participation périspritale de l'éther dans la constitution de toutes les vies intelligentes, soit sur terre, soit dans l'espace; le spiritisme,

dis-je, nous révèle, par cela même, la possibilité d'une nouvelle mission pour l'éther, non moins étendue que la précédente, appartenant encore plus à l'ordre spirituel qu'à l'ordre physique, faisant mieux que d'être utile à l'individu dans chaque monde, mais solidarisant les mondes entre eux. Il suffit de réfléchir tant soit peu sur les propriétés essentielles et les plus apparentes de l'éther, pour reconnaître qu'il est singulièrement apte à remplir d'autres fonctions que celle qui consiste à projeter la lumière sur la matière et à donner à notre âme la sensation des phénomènes optiques. Comment admettre, en effet, qu'un fluide éminemment subtil, mobile et vibrant, qui existe dans tous les espaces et touche à tous les astres ; qu'un fluide qui, en vertu de ses excessives mobilités, doit obéir à toutes les forces et propager toutes leurs impulsions; comment admettre, dis-je, que ce fluide, ainsi revêtu de tous les caractères propres à le faire considérer comme un communicateur universel entre tous les mondes, ne serait cependant, à ce point de vue, autre chose qu'une inutilité, une superfétation, et ne remplirait pas en réalité une telle mission de solidarité ?

Hâtons-nous de dire, et nous nous en convaincrons bientôt, que toutes ces prévisions se vérifient. Mais ce n'est pas du premier coup qu'une pensée, quelque brillante et belle qu'elle paraisse doit être inscrite sur le répertoire des connaissances définitivement acquises à l'humanité ; il faut souvent de nombreuses et patientes études pour lui faire obtenir son droit de cité. C'est ainsi, par exemple, que, dans le cas actuel, après ce premier éclair de vérité qui a pu nous paraître saisissant, une sérieuse difficulté s'est présentée à nous. Si, en effet, avons-nous pensé, toutes les forces impressionnent l'éther et transmettent leurs impulsions à travers ce fluide, comment pourrions-nous nous refuser à croire qu'elles se rencontreront, qu'elles se combattront dans ce trajet, et que ce que nous ressentirons à leur arrivée, au lieu d'être l'effet même que chacune, si elle avait été seule, aurait dû produire sur nous, en vertu de sa constitution d'origine, ne sera plus qu'une confuse dérivation de toutes les forces

qui, parties des divers points de l'espace et émises en tous sens, se seront en route choquées, entre-croisées, subissant ainsi tantôt des accroissements, tantôt des atténuations qui feront disparaître toute trace des états dynamiques primitivement imprimés, les seuls cependant susceptibles de nous intéresser. N'est-ce pas ainsi que, dans un fleuve, les volumes, les vitesses, les colorations, sont sans cesse influencés par les volumes, les vitesses et les troubles de chacun des affluents qu'il reçoit; que, par le fait de ces rencontres, chaque cours d'eau cesse d'être distinct; que tout se mêle, se pénètre, se confond, et qu'à l'arrivée du fleuve à la mer, il vous serait impossible de distinguer et de désigner, dans l'ensemble de ses eaux cumulées, les individualités représentatives de chaque affluent séparé des autres et considéré isolément?

Il est certain que, si les choses se passaient ainsi dans tous les milieux et avec toutes les forces, l'objection ci-dessus serait, comme on dit en algèbre, complétement irréductible. Mais, rassurons-nous, Dieu a plus d'une corde à son arc, et il sait admirablement en changer suivant la nature du but qu'il veut atteindre. Vous allez en avoir une nouvelle preuve.

Les recherches entreprises pour nous éclairer sur la valeur de cette objection nous ont conduit à constater deux sortes de mouvements dans les fluides tout à fait distincts l'un de l'autre. La première sorte a pour mission de transporter, en masses plus ou moins volumineuses et à des distances plus ou moins considérables, des couches entières de fluide, traversant l'espace et allant stationner dans des régions tout autres que celles qu'elles occupaient d'abord. Nous en avons des exemples sur terre dans ces perturbations atmosphériques connues sous les noms de vents, tempêtes, ouragans, cyclones, qui dans leur course effrénée renversent les arbres, menacent nos maisons et mettent en péril les navires. Laissez-moi vous dire à ce sujet que l'homme, toujours porté à juger les choses d'après ses désirs et ses intérêts personnels, plutôt qu'en vue du bien général, ne voit natu-

rellement dans ces tourmentes que des fléaux. Je ne disconviens pas qu'un arbre renversé, un pan de mur démoli, un navire frappé d'avaries et quelquefois englouti, ne soient de véritables malheurs individuels, et, s'il n'y avait que cela dans la tempête, je ne récriminerais pas et je vous plaindrais. Mais, si je vous prouve qu'elle porte dans ses flancs d'immenses bienfaits, peut-être, en considération de ceux-ci, serez-vous disposé à accepter avec plus de résignation vos petites misères de la vie? Voici donc quelques mots d'enseignement sur un des plus remarquables équilibres de la création. Vous savez, et je n'ai pas à insister ici sur ce point, que l'air atmosphérique est indispensable à toute vie organique, celle de la plante comme celle de l'animal. Cet air est composé de trois matières gazeuzes: l'oxygène, l'azote, l'acide carbonique, non pas combinées, mais simplement mélangées entre elles dans certaines proportions que tout nous porte à croire n'avoir pas varié, du moins depuis que, avec l'apparition de l'homme, s'est établi un régime géologique constant sur notre planète. Nous pouvons conclure de là que toutes les vies seraient altérées et peut-être compromises, si les proportions en question venaient à être modifiées. Or nous sommes obligés de reconnaître qu'elles se modifieraient infailliblement, si l'air restait toujours calme. En effet, dans un mélange non agité, qu'il s'agisse de gaz ou de liquides, les substances les plus lourdes finissent toujours par aller au fond, tandis que les plus légères se maintiennent dans les couches supérieures. Cela posé, les densités de l'oxygène et de l'azote, sans être tout-à-fait les mêmes, sont très-voisines l'une de l'autre, et, si l'on représente leur mesure commune par l'unité, on trouve que celle de l'acide carbonique doit l'être par 1+1/2. Celui-ci est donc le plus lourd. En conséquence, et sous la condition d'un air constamment calme, il descendrait dans le fond de nos vallées, s'y accumulerait et y porterait l'asphyxie; tandis que, sur les parties élevées, l'excès relatif de l'oxygène y mènerait, permettez-moi l'expression, la vie à grandes guides, ce qui, vous le savez, ne dure jamais fort longtemps. Eh bien! le correctif à ces deux causes de mort prématurée et d'inhabitabilité de la majeure partie du globe, ce sont ces violents transports et déplacements d'air qu'on pourra continuer d'appeler un fléau, mais que des études intelligentes nous apprennent à considérer comme un conservateur essentiel de toutes les vitalités humaines. Je peux aussi vous citer comme exemple de forces de transport les grands courants de la mer qui évoluent entre les pôles et l'Equateur, entraînant à la fois des eaux et des températures, et corrigeant ainsi ce que présenteraient naturellement de trop excessif et les chaleurs équatoriales et les froids des régions polaires.

Quant à la seconde sorte de forces, elle est d'une nature beaucoup plus régulière et plus calme ; elle donne lieu à de la mobilité, car il n'y a pas de force qui n'en produise ; mais cette mobilité consiste dans de petits mouvements de va-et-vient que font les molécules fluides par rapport à une position centrale et fixe qu'elles occupent à l'état de repos, comme le fait le balancier d'une pendule qui ne fonctionne pas; mais, sous l'influence de certaines forces, elles oscillent à droite et à gauche de cette position, comme le fait encore le balancier de la pendule quand celle-ci est en marche. Ces petits mouvements vibratoires de la molécule s'exécutent pour chacune de celles-ci dans une zone restreinte de laquelle elles ne sortent pas, ce qui donne pour caractère distinctif à cette espèce de forces de n'effectuer aucun transport de matières. En un mot, ayant recours à une comparaison facilement saisissable pour tous, je dirai que la première catégorie de mouvements, c'est l'oiseau libre, déployant ses ailes, prenant son vol, fendant l'air, traversant l'espace pour aller chercher, soit sa nourriture et ses amours, soit ses quartiers d'hiver et ses résidences d'été; tandis que la seconde catégorie, c'est l'oiseau en cage, qui n'est pas condamné, à la vérité, à une immobilitéa bsolue, mais qui ne peut exécuter d'autres déplacements que ceux que lui permettent les limites étroites de sa prison. Permettez-moi d'ajouter, et c'est une chose assez curieuse, nullement indigne de vos réflexions, que l'oiseau, privé désormais de ses grands vols à tire-d'aile, semble, en com-

pensation, trouver certain plaisir à leur substituer les ondulations des mouvements de va-et-vient, en venant se poser avec un élan intentionnel sur les petites balançoires mobiles qui font partie du mobilier de sa cage. Récréation fort modeste en apparence ; mais qui pourrait dire que, plusieurs fois répétée, elle ne contribue pas à adoucir pour la petite bête les ennuis de la captivité ?

Il suffit de rappeler le fait que c'est par suite des mouvements vibratoires de l'éther que notre œil reçoit la perception de la vision; que c'est par l'intermédiaire des mouvements vibratoires de l'air que nous arrive la perception de l'ouïe, pour faire comprendre la haute importance qui s'attache pour l'homme à la connaissance de ces sortes de mouvements. Aussi ai-je cru devoir insister sur les explications qui ont pour objet de nous apprendre comment se produisent et se propagent les vibrations dans les molécules des corps fluidiques. Je ne saurais en ce moment insister sur ces explications et les rappeler, même en résumé ; elles sont si détaillées qu'il faudrait reproduire presque en entier les conférences dans lesquelles elles sont exposées, et dont d'ailleurs le texte imprimé sera bientôt entre vos mains. Je vous ai prévenus, au surplus, que ce qui m'occupe surtout ici, c'est moins de vous rappeler tous les détails que de vous bien pénétrer de l'ordre et de la filiation des idées qui, après avoir préparé les solutions cherchées, gravent en traits ineffaçables dans la raison humaine leurs formules constitutives.

Après les développements qui vous ont été donnés sur ce phénomène des vibrations qui joue un rôle si fréquent, si important, dans les actes perceptifs et intellectuels de toutes les vies, nous avons pu enfin porter notre attention sur l'objection dont il a été parlé ci-dessus, et de laquelle il résulterait, si elle était fondée, que les lignes de vibrations fluidiques, loin de nous communiquer des effets précis, distincts, parfaitement individualisés, sembleraient ne devoir nous apporter que désordre et confusion, par suite de leurs rencontres et de leurs chocs

incessants pendant la durée du trajet. Or nous appuyant, d'une part, sur les principes rationnels de la science moderne qui sont péremptoires, mais qui malheureusement s'expriment dans un langage par trop mathématique pour pouvoir vous être exposés; nous appuyant, d'autre part, sur les faits d'expérience mis à jour par les phénomènes de la vision et de l'ouïe, et surtout par ces derniers qui sont si facilement saisissables par tout le monde, nous avons pu établir la vérité de la proposition suivante, dont le développement est exposé dans la sixième conférence, savoir :

« Tous les systèmes de vibrations moléculaires qui se » propagent à travers les milieux fluidiques, quel que » soit le lieu de leur émanation, quel que puisse être le » nombre des rencontres mutuelles qu'ils éprouvent dans » leur trajet, conservent indéfiniment leur indépendance, » leur individualité, et parviennent à leur point d'arri- » vée intacts, immaculés et investis de la constitution et » des propriétés mêmes qu'ils ont reçues à leur point de » départ. » Je n'ajoute qu'un mot ; si ce principe n'existait pas, il n'y aurait ni de musique possible, ni de peinture appréciable; tout y serait confusion; tandis que nous recevons de l'une et de l'autre les sensations les plus nettes, les plus précises et en même temps les plus émouvantes.

Nous pouvons donc considérer toutes les communications fluidiques, quelle qu'en soit la multiplicité, comme de véritables porteurs de messages qui ne subissent en route aucune altération, et qui, au milieu du désordre le plus complet en apparence, nous donnent un admirable exemple d'une marche aussi régulière, aussi inflexible dans sa direction que conservatrice dans ses énergies. Après la constatation d'un pareil résultat, il serait, ce me semble, difficile de croire que de si intelligentes combinaisons, que nous retrouvons dans tous les mondes, dans tous les espaces, n'ont été créées que pour rester à peu près stériles; qu'une immense généralité ne leur a été attribuée que pour rendre quelques services aux seuls

hommes de la terre. Non, ce n'est pas ainsi qu'a pu procéder la pensée créatrice ; ce n'est pas pour de petites choses qu'elle a institué de grandes lois ; et nous aimons mieux croire qu'à l'universalité de l'éther et de ses transmissions toujours inaltérées doit correspondre l'idée d'une solidarité non moins universelle entre tous les mondes et tous les êtres.

Dans le cours des conférences de la présente année, nous aurons souvent à revenir sur cet important sujet. Pour le moment, il faut vous borner à la connaissance du principe essentiel des transmissions fluidiques qui, je vous l'ai dit, s'établissent toujours et partout à travers l'éther. J'en mettrai successivement sous vos yeux les principales applications. Mais nous n'en avons pas encore fini avec les études préliminaires qui doivent nous permettre d'aborder victorieusement le problème des communications, et nous allons poursuivre l'exposé de ces études.

Je vous parlais, il y a un moment, de la division des forces en deux catégories : l'une procédant au transport des matières, et j'en ai cité comme exemple les courants aériens et océaniques; l'autre agissant par voie vibratoire, comme dans les phénomènes de la lumière et de l'ouïe, ne transportant pas de matières et seulement de la mobilité. Mais je ne vous ai parlé de cette distinction que d'une manière générale, et pour vous la signaler comme un fait incontestable dans l'ordre des choses créées. Nous allons maintenant procéder à l'application de ce principe à l'être humain, et de cette étude, qui confirmera d'abord le fait en question, ressortiront, en outre, pour ces deux sortes de forces, des caractérisations, des spécialisations tellement tranchées, que vous serez peut-être surpris que l'humanité n'en ait eu jusqu'à ce jour qu'une assez vague intuition, qu'elle ne les ait pas nettement, explicitement formulées. Mais une longue expérience nous prouve que ce que souvent l'homme apprécie le moins quant aux causes, c'est ce qu'il fait, ce qu'il pratique, ce qu'il observe tous les jours quant aux effets.

L'homme, personne ne l'ignore, mais sans y apporter une attention suffisamment curieuse de tout scruter, l'homme est composé de deux natures essentiellement distinctes : la nature corporelle et matérielle, la nature animique et spirituelle. Tel est le fait brut; étudions-en les conséquences, et, en premier lieu, rendons-nous compte de ce qu'il peut falloir de plus immédiat à l'une et à l'autre. La première se fatigue, s'use, non-seulement par le travail, mais encore par le simple jeu des organes, et peut-être aussi par d'autres causes, parmi lesquelles le parasitisme animal joue quelquefois un rôle important. Il faut donc que cette substance altérée, impropre au corps, soit incessamment renouvelée. C'est ce qui s'exécute au moyen de la nutrition, qui fait subir aux matières liquides et solides injectées dans l'estomac toutes les actions physiques et chimiques, tous les déplacements intérieurs voulus, pour que ces matières puissent s'assimiler au corps et aux places mêmes où les déficits se produisent. Mais en même temps, vous l'avez compris, il est nécessaire que toutes les substances devenues désormais impropres, nuisibles même à la constitution et à la vie corporelle, soient rejetées hors de nous. C'est ce à quoi il a été pourvu, soit à l'aide de conduits spéciaux qui les expulsent, ou à l'état liquide, ou à l'état plus ou moins solide ; soit par le remarquable artifice de la respiration, qui transforme en eau vaporisée l'hydrogène en excès et l'expulse; en second lieu, en acide carbonique et gazeux, et renvoie dans l'atmosphère tout l'excès de charbon qui, s'il se maintenait dans le sang, paralyserait le bienfait des facultés assimilatrices de notre liquide nourricier. Sauf les exceptions maladives, tout cela se pratique exactement, correctement, dans notre organisme corporel, et nous en comprenons les sages, prévoyantes et indispensables nécessités. Mais, pour que ces résultats soient obtenus, il faut que l'homme ait à sa disposition, soit qu'il les possède en lui-même, soit qu'il les trouve dans la nature, des forces appréhendant la matière, la soulevant, la transportant d'un point à un autre, tantôt la divisant, tantôt l'associant, suivant les diverses exigences de la nutrition,

de la gourmandise même, et, finalement, l'introduisant dans sa carapace matérielle. Vous voilà maintenant bien fixés, au point de vue de l'être humain, sur l'utilité de la première catégorie de forces; en ce qui concerne les besoins de notre corps, il n'en faut pas d'autres que celles qui manipulent et déplacent la matière, mais elles lui sont indispensables.

Quant à l'âme, rien de tout cela ne lui est nécessaire. A quoi lui serviraient des apports matériels, alors que sa constitution n'en exige pas un seul atome, alors qu'immuable et éternelle, elle ne peut rien perdre de sa substance et n'a, par conséquent, rien à remplacer. La plus petite adjonction de nos matières, s'il était possible de lui en faire subir l'assimilation, la dépouillerait immédiatement de son individualité et en ferait un être tout différent de celui dont nous nous sommes fait une certaine conception, et dont nous connaissons, en partie du moins, le fonctionnement. Ce qu'il faut donc à l'âme, ce sont des forces de tout autre nature que celles que réclame le corps, et parce qu'elle n'est pas constituée, parce qu'elle ne vit pas en vertu de la matière, parce qu'elle n'a pas de corps, parce qu'elle semble n'être pour nous qu'une sphère d'action à éléments aussi incompréhensibles qu'insaisissables; mais parce que ces éléments, invariables quant à leur nombre et à leur essence, paraissent au contraire doués au plus haut degré du privilége de mettre en exercice les mobilités les plus diverses; par tous ces motifs, il fallait, ce me semble, que l'âme trouvât ici-bas, comme dans tous les lieux qui lui serviront de demeure, des forces qui, sans lui rien apporter de matériel, lui donnassent des avis, des stimulants dynamiques, des impulsions en rapport avec ses mobilités propres et constitutives, et par lesquelles peuvent s'exercer consécutivement les facultés intellectuelles que le Créateur lui a concédées. Eh bien! des forces douées de toutes ces conditions existent : ce sont celles qui provoquent des mouvements vibratoires dans les fluides, qui n'enlèvent aucun atome matériel au milieu traversé, qui n'en transportent aucun, et qui, sans altérer, par conséquent, la constitution de celui-ci, se bornent à imprimer à ses parties élémentaires un mouvement momentané d'oscillation. Ce mouvement, lorsque la force cesse d'agir, s'arrête et tout rentre dans l'état primitif. Mais, tant que l'action continue, la vibration se poursuit à travers ceux de nos organes constitués à cet effet, n'y introduisant autre chose que du mouvement, et engendre ainsi la perception, c'est-à-dire cet avis que reçoit l'âme au moment où ses propres fluides sont atteints par le mouvement vibratoire venant du dehors. Puis, une fois l'impulsion reçue, et suivant sa nature, ces fluides provoquent dans l'âme les prodigieuses mais occultes dynamiques dont les lois organisatrices et directrices nous échappent, mais dont les effets se manifestent à nous, avec le plus merveilleux à-propos, soit par la production de la pensée, soit par les émotions du sentiment, soit par l'exercice de la volonté.

Vous voyez que cette excursion que nous venons de faire dans le domaine de l'être humain, non-seulement confirme ce que nous avons dit à un point de vue général sur la classification des forces en deux catégories, mais contribue puissamment à faire attribuer à chacune de ces catégories des utilités spéciales, caractéristiques, et que nous sommes maintenant en mesure de définir et de formuler. Nous pouvons en conséquence affirmer, d'une part, l'existence de forces provoquant des transports et des transformations de substances terrestres, pour les besoins des vies matérielles, quelles qu'elles soient, végétales ou animales ; forces qui, par analogie, doivent se trouver dans les lieux où ces sortes de vie existent, c'est-à-dire dans tous les grands corps de la nature, mais qui partout ailleurs seraient inutiles. D'autre part, l'existence de forces ne provoquant que de simples et uniques transports de *mobilité*, sans aucun entraînement matériel, pour les besoins de vies spiritnelles ; et, parce que ces sortes de vie existent sur tous les globes et dans tous les espaces, il fallait que partout aussi les forces qui leur sont spécialement imparties trouvassent le véhicule nécessaire à leur propagation. Et voilà comment on se rend

compte, non pas en vertu de quelques particularités seulement, mais au point de vue le plus général de la création animique, de l'existence d'un fluide universel. En outre, comme ces simples transports de mobilité, seuls nécessaires à la vie spirituelle, ne peuvent s'exécuter que par la voie des vibrations moléculaires qui ne transportent rien de matériel, et que, de plus, dans ce système de transmission, rien ne s'altère, rien ne se confond, chaque message qui l'emprunte partant et arrivant avec son individualité persistante, comment ne pas accepter cette conclusion que le fluide universel, qui réalise si admirablement toutes ces possibilités, doit être aussi et simultanément le pourvoyeur universel de tous les besoins des âmes, l'incorruptible messager, à travers les espaces, de toutes les solidarités spirituelles.

Jusqu'à présent, nous avons considéré la dualité humaine au seul point de vue des besoins respectifs et séparés du corps et de l'âme, et vous avez vu que cette considération, fort simple assurément, nous a conduit à établir, parmi les forces mises à notre disposition sur cette terre, deux catégories distinctes : l'une ayant pour objet de donner satisfaction aux exigences corporelles, l'autre spécialement destinée à l'exercice des facultés animiques. Mais, indépendamment des exigences individuelles auxquelles, en tout état de cause, l'âme et le corps restent assujettis, je remarque, en outre, ce fait qu'ils ne sont pas simplement juxtaposés de manière à conserver respectivement leur indépendance; ils sont, au contraire, intimement liés et solidarisés l'un à l'autre. Or, comme tout doit avoir sa raison d'être dans ce monde, comme toute disposition établie par le Créateur a eu une cause et a reçu pour mission de produire certains effets, cette circonstance de l'intime solidarité qui unit l'âme au corps est de nature à nous frapper et à devenir l'objet de notre sérieuse attention. Quant aux causes, surtout celles qui ont été déterminatrices de la constitution de l'être humain, il serait très-prématuré de se livrer à leur recherche. L'homme, je l'ai dit bien souvent, paraît peu fait pour en acquérir directement, je ne dirai pas l'intelligence, mais

une simple intuition. Ce n'est, ici-bas, que par la connaissance des effets que notre raison peut parvenir à posséder quelques éléments d'appréciation, mais d'une appréciation qui restera toujours incomplète. Si donc nous voulons progresser, livrons-nous de plus en plus à l'observation et à l'étude des effets. Dirigé par cette pensée, nous avons cherché à nous rendre compte, au point de vue du fonctionnement de la vie, des conséquences les plus spéciales et les plus directes qui pouvaient résulter de cette conjonction, tellement intime qu'elle constitue une certaine nature d'être tant qu'elle existe; tandis que cet être subit les plus profondes modifications dès l'instant qu'à la crise de la mort, il y a disjonction entre le corps et l'âme. Or, après y avoir mûrement réfléchi, il m'a semblé qu'une des conséquences les plus certaines et les plus immédiates de cette dépendance mutuelle, — si bien cimentée, comme je viens de le dire, que l'être humain paraît et disparaît avec elle, — devait être que l'une de deux parties ne peut subir l'action d'une force sans que l'autre ne la subisse nécessairement à son tour. En dehors de cette condition je ne saurais comprendre une solidarité réelle et complète. Je suis ainsi conduit à la conclusion générale suivante :

« Chez les êtres intelligents composés de deux princi-
» pes, l'un corporel, l'autre spirituel, intimement solida-
» risés entre eux, l'un ne peut subir l'impression d'une
» force sans que, en vertu de cette solidarité, l'autre ne
» l'éprouve à son tour : de là un double effet. Mais, comme
» les organisations de ces deux principes, en ce qui con-
» cerne soit la réception, soit l'émission des forces, et par
» suite leurs manifestations, sont très-différentes l'une de
» l'autre, de là doit résulter, pour une même cause qui
» agit sur l'être intelligent, non-seulement un double
» effet, mais en outre deux natures d'effets très-distinc-
» tes, aussi dissemblables entre elles que le corps l'est
» à l'âme. »

Si, par exemple, vous frappez avec un marteau de la matière brute, vous remarquerez les effets physiques con-

nus résultant de ce choc : compression, division en éclats, disjonction des parties; mais, avec la plus scrupuleuse attention, vous ne remarquerez pas autre chose. Si, au contraire, le marteau frappe sur le corps d'un être intelligent, indépendamment des effets physiques ordinaires: contusions, déchirement des chairs, brisements d'os, cet être éprouvera toujours un sentiment de douleur plus ou moins vif, suivant l'intensité du choc. Or, comme il n'est pas possible de prétendre que cet envahissement de douleur ne soit pas la conséquence obligée, inévitable, du coup de marteau, c'est lui qui constituera l'effet de la force sur la partie animique de l'être, tandis que les plaies et blessures du membre frappé représentent l'effet physique de la même force sur la partie corporelle. Vous pouvez aussi juger combien est différente la nature des deux effets, l'une étant purement matérielle et physique, l'autre essentiellement et exclusivement sensitive.

Je m'arrête à cette seule mention, et je ne reproduirai pas ici les exemples aussi nombreux que diversifiés que je vous ai cités, comme confirmation de ces vérités. Vous en trouverez la nomenclature développée dans la huitième conférence. Mais, dans le résumé actuel, déjà un peu long, je dois me borner à vous rappeler, pour les mieux fixer dans votre esprit, l'ordre et la classification générale des phénomènes plus encore que leurs particularités.

En terminant ces aperçus récapitulatifs, permettez-moi d'appeler encore une fois votre attention sur cette dépendance inévitable, sur cette indissoluble solidarité qui, pendant la vie terrestre, unit l'âme au corps. C'est là une clef avec laquelle vous ouvrirez la porte de bien des secrets, et dont vous comprendrez de plus en plus les utilités à mesure que nous essayerons de jeter la lumière sur les questions qui se rattachent, soit à la pratique des communications, soit au principe des réincarnations.

En attendant, retenez bien qu'il n'est pas un acte de notre existence, pas un fait matériel qui s'y rapporte,

pas un sentiment, pas une conception spirituelle qui puisse se former, se produire, devenir manifeste, dont nous ou les autres possédions la consciente intuition, si dans cet acte, dans ce fait, dans ce sentiment, dans cette conception, n'intervient pas la double participation, nécessaire, inévitable, du corps et de l'âme. Mais vous ne perdrez pas de vue, et j'ai eu grand soin de vous en prévenir, que ce n'est que pendant l'état de veille, pendant cet état qui forme pour nous la continuation régulière et suivie du cours de notre existence, qui préside à la succession naturelle au développement raisonné de nos projets, de nos actes, de nos pensées, ce n'est qu'alors que le principe que je viens d'émettre est applicable. Et pourquoi en est-il ainsi, pourrez-vous me demander ? Parce que dans cet état, répondrai-je, le double mécanisme qui, dans son ensemble, représente et caractérise l'être humain, se conserve toujours dans l'inaltérabilité de sa constitution typique et normale; parce que, constamment avec lui, les rapports entre l'âme et le corps, les situations, les facultés de fonctionnement, se reproduisent avec une complète identité. Voilà ce qui nous permet de donner une suite raisonnable à un travail entrepris, au développement d'une pensée nouvellement éclose, d'avoir, en un mot, une logique, ce qui vaut toujours mieux, celle-ci laisserait-elle à désirer, que d'en avoir plusieurs.

Mais il existe pour l'homme, et vous le savez déjà, des états exceptionnels et momentanés, ceux de sommeil, de somnambulisme naturel ou magnétique, d'extase, de délire, — grossières ébauches, pour le dire en passant, images incomplètes de ce que sera l'âme après son détachement de l'enveloppe corporelle ; — il existe, dis-je, des états pendant lesquels les rapports ordinaires entre l'âme et le corps perdent plus ou moins leurs équilibres habituels, sans se rompre cependant. On se trouve alors en présence d'une constitution, non-seulement modifiée, mais qui, susceptible de changer à tout instant, ne peut plus nous conduire avec fixité dans aucune direction. C'est dans ces circonstances que les principes de la science humaine cessent d'être applicables ; tout devient possi-

ble, mais tout est incertain. N'est-ce pas là, en effet, la nature des impressions que vous fait éprouver le sommeil, et qui s'emparent de vous, soit au réveil, soit dans les intervalles de ses interruptions? Toutes ces choses, que je ne fais ici qu'indiquer, vous seront expliquées en détail, lorsque nous traiterons des circonstances qui accompagnent et provoquent les phénomènes du rêve ; de ce rêve qui pour nous, êtres humains, doit souvent nous paraître étrange, incohérent, mais qui, pour l'âme, possède toujours une rationalité, variable il est vrai, mais sans cesse en rapport avec l'état des liens qui l'unissent au corps à un quelconque des moments ou le rêve s'accomplit.

Mesdames, Messienrs, toutes nos bases sont maintenant posées ; je vous ai successivement indiqué ce qu'il vous importe de connaître de l'âme, du corps, du périsprit ; je vous ai signalé l'existence de l'éther et son universalité ; je vous ai entretenus des caractères distinctifs des forces, suivant qu'elles doivent servir aux besoins de l'âme ou à ceux du corps ; je vous ai, enfin, exposé les principales conséquences qui résultent, pour l'être humain, de l'intime solidarité qui unit l'âme au corps. Nous sommes donc prêts, nous pouvons nous mettre en route, et, dès la prochaine conférence, nous entrerons dans le vaste domaine des applications.

Deuxième Conférence

du 9 mars 1884

ÉTUDES SUR LES MOYENS A L'AIDE DESQUELS LES ESPRITS COMMUNIQUENT ENTRE EUX DANS L'ESPACE

SOMMAIRE. — *Bien que la nature de l'homme ne lui permette pas de tout savoir, le faisceau de ses connaissances psychologiques actuelles ne manque pas d'importance. — Résumé des facultés*

que possède l'âme au point de vue de la pratique des communications.— Comment on peut concevoir que les Esprits communiquent entre eux. — Dans le monde des Esprits, la distinction des individualités s'opère par la double ressource : 1° de l'état physique périsprital dévolu à chacune ; 2° de l'état moral acquis par elle dans le cours de ses existences antérieures, et dont le tableau est représenté en traits ineffaçables par la constitution substantielle même du périsprit. — Réflexions sur quelques questions non encore résolues dans cet ordre de recherches.

Ainsi que je vous l'ai dit en terminant le précédent entretien, nous sommes aujourd'hui en possession des données principales, soit scientifiques, soit spirites, qui vont nous permettre de nous rendre un compte suffisamment exact des procédés à l'aide desquels des communications peuvent s'établir entre les êtres intelligents de l'univers. Ce n'est pas qu'en m'exprimant ainsi, je veuille dire que nous savons tout ; loin de moi une telle prétention. Car, quelque avancé qu'il soit, il restera toujours à l'homme quelque chose à apprendre. Ce n'est pas avec une enveloppe aussi obstruante qu'est la nôtre, qui supprime pour l'âme grand nombre de perceptions et de rayonnements, qui amortit ceux dont la possession lui est permise, qui fait si souvent pencher notre libre arbitre vers le matériel au détriment du spirituel ; ce n'est pas dans de telles conditions, dis-je, que l'être humain peut espérer d'atteindre à la science complète et universelle, et de jouir dans toute son étendue du vrai spectacle des harmonies célestes. Un tel privilége n'est pas de ce monde; sachons donc nous contenter du peu qu'il nous a été donné de connaître, mais sans perdre de vue que nous avons reçu la mission d'en augmenter le contingent par les assiduités de l'étude qui cherchent le progrès, le préparent et finissent par le réaliser.

Et peut-être, à tout prendre, est-il heureux pour l'homme qu'il en soit ainsi. Car si, au milieu des tribulations et des soucis de la vie terrestre, au milieu des assujettissements et des douleurs qui prennent leur origine dans l'élément corporel, l'homme, sachant tout, avait sous ses yeux, dans leur éclat et dans toute leur vérité, les ma-

giques perspectives des félicités qui lui seront un jour dévolues, mais auxquelles il lui est interdit de goûter dans cette vie, n'est-il pas à croire que ce tableau, comparatif entre les brillantes séductions de l'avenir et les affreuses tristesses du présent, aggraverait dans une forte proportion le poids de ces dernières, au point de les rendre plus insupportables encore, au point..... Mais je m'arrête, je ne veux pas aller jusqu'aux criminelles représailles du suicide. Aussi Dieu n'a-t-il pas voulu instituer sur la terre les atroces et incessantes tortures du supplice de Tantale, tortures admissibles, à la rigueur, au point de vue d'une punition définitive et trop méritée, mais qui, dans une vie qui n'est faite que pour des épreuves, ne constitueraient qu'une abusive cruauté, qu'une perpétuelle excitation au désespoir. Au lieu de faire miroiter à nos yeux, tout en nous défendant d'y participer, les splendides réalités qui nous attendent, Dieu s'est borné à nous donner l'espérance de vies encore inconnues, mais à coup sûr plus heureuses, et d'autant plus sûrement, d'autant plus promptement acquises que nos résignations auront été plus volontaires et plus complètes. C'était assez pour nous soutenir ; aller au delà, c'eût été rendre plus écrasant le fardeau de la vie actuelle, c'eût été substituer les entraînements, les irritations, les révoltes du désir, aux sagesses et aux profits de la résignation. Mais Dieu a fait plus encore ; car, si les tribulations de la vie nous viennent surtout de l'impérieuse nécessité de pourvoir aux exigences du corps, exigences qui, lorsqu'elles manquent d'aliment, s'appellent de ce nom hideux et terrible : la misère, du moins Dieu, au point de vue corporel même, nous a donné des compensations et quelques instants de répit. Car il n'est pas d'exigence de cette nature qui ne procure un soulagement individuel, une jouissance même, à celui qui est en mesure de lui donner satisfaction ; quant à la charité qui vient en aide à la misère impuissante, c'est un soulagement en partie double ; car il n'est pas moins vivement senti par celui qui donne que par celui qui reçoit.

Nous ne pourrons donc tout savoir, je le répète, vous

devez vous y attendre ; mais vous jugerez, par l'exposé qui va suivre, que ce qu'il nous est permis de connaître, d'approfondir même, ne manque pas de quelque importance.

C'est uniquement en vertu de leur partie spirituelle, et pour ses besoins, que les êtres intelligents communiquent entre eux. Là où la spiritualité est absente, non-seulement la communication est inutile, elle est impossible, parce qu'il n'y a ni centre d'action constitué pour émettre, ni mécanisme organisé pour recevoir. Je vous ai déjà donné de nombreuses explications sur la constitution, sur les propriétés de l'âme, et je pense qu'à la suite de ces premiers enseignements, et en vous aidant d'ailleurs par les observations des effets qui passent journellement sous vos yeux, vous ne ferez aucune difficulté d'admettre comme très-probables et, par conséquent, comme très-admissibles les propositions suivantes, savoir :

L'âme paraît être une concentration d'un fluide spécial dont la substance, qui ne se trouve nulle part que chez elle, est infiniment plus subtile, plus mobile, plus vibrante que celle de tout autre fluide. En outre, l'âme possède une faculté, disons mieux une force, qui ne se trouve aussi que chez elle : celle de la volonté. En vertu de cette puissance, et nous en faisons l'expérience tous les jours, elle peut mettre en mouvement, avec des énergies variables à son gré, ses propres éléments fluidiques. On peut, à cet égard, se représenter l'âme comme un instrument à cordes qui aurait reçu le pouvoir de faire manœuvrer lui-même son archet. Le mouvement, communiqué aux éléments fluidiques par la volonté, ne peut être que vibratoire. Car l'âme, étant immuable et éternelle, ne peut rien perdre de ce qui la constitue, et je vous ai fait voir que telle est en effet la propriété essentielle et distinctive des mouvements qui appartiennent à la catégorie des vibrations.

Indépendamment des mouvements qu'en vertu de sa puissance de volonté l'âme imprime à son propre fluide,

ce fluide peut, à son tour, être influencé par les vibrations de tous les autres corps fluidiques en contact avec lui, et recevoir ainsi, par transmission, des mobilités qui lui sont étrangères quant au lieu de leur émanation, et qui ont ainsi l'avantage de donner à l'âme la connaissance de ce qui est en dehors d'elle. C'est par ce moyen, — ainsi que je vous l'ai plus particulièrement expliqué pour le son et pour la lumière, — que nous recevons tous les avertissements, toutes les notions extérieures que nos cinq sens ont reçu la mission de nous transmettre.

Enfin, dans les mouvements que l'âme a le pouvoir de faire naître dans son propre fluide, elle reste toujours complétement maîtresse des divers degrés d'énergie qu'elle entend leur imprimer. Quelquefois cette énergie sera si faible que le mouvement restera concentré dans la sphère animique ; il n'y aura pas assez de force pour mettre en vibration les molécules beaucoup plus denses des fluides environnants. Dans ce cas, toute communication cesse pour l'âme. Retirée pour ainsi dire du monde, elle travaille et étudie pour son propre avancement; elle pense, combine, réfléchit, s'appliquant à chercher des solutions, à réaliser un progrès. Dans d'autres circonstances, ses énergies se développent à un haut degré et mettent en vibration tous les fluides avec lesquels le sien se trouve en relation; l'intensité animique de la volonté, nous en avons la preuve tous les jours, peut acquérir assez de puissance pour faire mouvoir notre corps et déplacer en même temps que lui, et par son entremise, les matières terrestres.

Voyons maintenant comment, à l'aide des combinaisons et des propriétés vibratoires que nous venons d'énumérer, soumises à la puissance de volonté octroyée à l'âme, il est possible de concevoir que les êtres intelligents peuvent avoir de l'un à l'autre des communications spirituelles.

Nous nous occuperons d'abord des relations que les Esprits peuvent avoir entre eux. Au premier abord, il

pourra vous sembler que cette manière de procéder présente quelque chose de singulier, et qu'elle est contraire au principe qu'en fait d'étude et d'exposition scientifique, il faut toujours procéder du simple au composé. Un court instant de réflexion suffira pour faire disparaître cette première idée. Qu'est-ce en effet qu'un Esprit? C'est une âme recouverte d'une enveloppe fluidique. Qu'est-ce qu'un être humain? Ce n'est pas autre chose qu'un Esprit, mais surchargé d'une seconde enveloppe, laquelle n'est pas même fluidique, qui doit au contraire projeter sur l'âme les épaisses ténèbres des matières terrestres. Ces quelques mots auront suffi, je crois, pour vous faire clairement comprendre qu'entre l'habitant de l'espace et l'homme, le plus simple des deux, ou, pour parler plus exactement, le moins composé, le moins compliqué, c'est incontestablement l'Esprit. Voilà pourquoi il y a tout avantage à étudier d'abord ce qui le concerne.

Cela posé, lorsqu'un Esprit veut entrer en relation avec un autre habitant de l'espace, en vertu de sa volonté, il met son fluide animique en vibration et imprime à celui-ci le rhythme et les énergies nécessaires pour que ces vibrations, représentatives de sa pensée, après avoir exercé leur influence sur le fluide périsprital, après l'avoir traversé, se communiquent à l'éther, à cette création fluidique qui est partout, et dont vous pouvez ainsi commencer à comprendre les grandes utilités au point de vue de son universalité. Or, dans un fluide vibrant, le mouvement se propage dans toutes les directions autour du point où il est produit et d'où part son émission; c'est ainsi que nous distinguons un centre lumineux, que nous sommes affectés par un centre sonore, quelle que soit la situation que nous occupons par rapport à ces centres. Il y aura donc une de ces directions qui atteindra l'Esprit, interpellé en quelque endroit qu'il se trouve, serait-il même en voyage. En outre, ainsi que nous l'avons expliqué, comme le message transmis reste inaltéré pendant tout son trajet, il conservera son rhythme d'émission et ses ryhthmes successifs, s'il y en a eu plusieurs, tels qu'ils ont été constitués à leur point de départ,

c'est-à-dire en parfaite conformité avec la pensée même qui se communique. Toutes ces mobilités, à leur rencontre avec le destinataire, traverseront donc, avec la plus grande régularité, le périsprit de celui-ci, arriveront à son fluide animique et lui donneront ainsi la perception du message. Après quoi cette âme, tenue en éveil par l'avis reçu, mettant en vibration et pour son compte son propre fluide, réfléchira sur la réponse à faire à la demande qui lui est adressée, et, une fois son jugement arrêté, transmettra ses déterminations à l'Esprit interrogateur par les mêmes moyens que nous venons de décrire.

Vous pouvez voir dès à présent combien toutes ces questions du fonctionnement de l'âme, qui ont pu, au premier abord, vous paraître fort compliquées, se simplifient notablement, sans cependant se dénouer tout à fait, à l'aide des enseignements préparatoires que je me suis efforcé de vous inculquer. Nous constatons, en effet, qu'il a suffi à Dieu de pourvoir chaque âme de cette puissance de vibration que nous appelons volonté, pour donner à son fluide des mobilités en vertu desquelles, — mais par des procédés qui sont et resteront peut-être toujours un secret pour l'homme, — elle peut préparer, développer, mûrir et fixer définitivement sa pensée. Tel est, dans sa généralité seulement, mais non dans ses détails intimes, je le répète, le moyen par lequel il a été pourvu à l'exercice des facultés spirituelles de chaque individualité animique, lorsqu'elle travaille, agit et étudie pour son propre compte, indépendamment de toute participation intelligente qui lui serait étrangère. Quant aux communications des âmes entre elles, je viens de vous expliquer comment il y a été satisfait, dans toute l'étendue nécessaire, par l'unique mais si merveilleuse création du fluide universel.

Je vous ai dit bien souvent, dans le cours de ces instructions, que, lorsque l'humanité a acquis la force nécessaire pour supporter une vérité, il faut que cette vérité, si elle n'est pas immédiatement saisissable par

tous, en ce qui concerne sa démonstration scientifique, puisse du moins s'universaliser dans le monde par la simplicité de son énoncé. Vous allez voir que, dans le cas actuel, cette assertion se trouve complétement justifiée. En effet, si vous considérez dans leur ensemble les besoins les plus impérieux des âmes, et qui consistent, soit à sentir et à penser pour elles-mêmes, soit à communiquer entre elles, vous comprendrez sans peine, à la suite des explications qui précèdent, que, considérée dans sa généralité, l'organisation qui donnera satisfaction à ces besoins des âmes est susceptible aujourd'hui d'être aussi brièvement que simplement indiquée; nous pouvons, en effet, réduire à ce qui suit la formule de ce qu'il faut : « La force de volonté pour chaque âme, le fluide universel pour toutes. » Tels sont, en deux mots très-compréhensibles, ce me semble, les éléments essentiels du fonctionnement de la spiritualité pour les habitants de l'espace. Sur la terre et sur les autres mondes, sans doute, l'intervention de l'enveloppe matérielle qui réduit dans une énorme proportion les communications possibles entre l'âme et le fluide universel; cette intervention, dis-je, altère notablement la simplicité de cette loi. Nous aurons à rechercher comment l'obstacle que je viens de signaler a été écarté, et cette partie de nos études que nous allons très-prochainement aborder, en augmentant le nombre de vos connaissances acquises, ne pourra que faire grandir votre admiration pour les merveilles de l'œuvre créatrice.

Mais, j'ai eu soin de vous le dire, il est des questions dont la solution se maintient pour nous à l'état d'inconnu. De sorte que si, considérées dans leur généralité, les conceptions dont je viens de vous présenter l'exposé paraissent très-acceptables, nous devons les approfondir dans leurs déiails, soit pour éclaircir quelques doutes, soit pour vous signaler en toute franchise les points organiques et constitutifs au sujet desquels nous restons encore dans l'ignorance.

Une des choses qui ont pu, au début de vos études spi-

rites, être l'objet, sinon de vos recherches, tout au moins de vos préoccupations, c'est de savoir comment il est possible aux Esprits de se reconnaître entre eux. Chez les êtres humains qui possèdent un corps, cette reconnaissance est très-facile; car, si tous les corps sont semblables en ce qui concerne le type et les caractères généraux de leur constitution; s'ils ont tous une tête, une partie centrale, des bras et des jambes, ils diffèrent tellement dans les détails qui s'appliquent, savoir : à la taille, au volume, à la pose, à la démarche, aux gestes, aux traits de la figure, à la voix, au jeu de la physionomie, qu'on peut dire, et l'expérience confirme de tout point cette assertion, qu'il n'y a pas deux individus dans le monde qui aient été coulés dans des moules exactement identiques en tous points. Aussi nous suffit-il assez souvent d'avoir examiné une seule fois une personne avec quelque attention, pour en conserver un souvenir net, précis et très-distinct. Mais chez les Esprits, il n'y a pas de corps, et par conséquent ce moyen de se reconnaître leur manque. Ils ont à la vérité un périsprit ; toutefois, si celui-ci était pour eux aussi invisible, aussi intangible qu'il l'est pour nous, il ne leur serait évidemment d'aucune ressource. C'est ici qu'une distinction nette et tranchée vient se placer entre les habitants de l'espace et ceux de la terre. Car si ces derniers, à cause de l'opacité de leur enveloppe corporelle, sont dans l'impossibilité de rien percevoir du voile périsprital, il n'en est pas de même des Esprits qui, d'après les déclarations qu'ils nous ont faites (n° 93 du livre des Esprits), sont non-seulement impressionnés par lui, mais assurent que cette substance, si insaisissable pour nous, est encore bien grossière pour eux, surtout comparée à celle de l'âme. Vous pouvez immédiatement comprendre d'après cela que, comme tout être s'est formé un périsprit distinct, résumé représentatif des bonnes ou mauvaises actions accomplies pendant ses vies antérieures, chaque âme, en entrant dans l'espace, y apporte, figuré sur son périsprit, le véritable tableau des actes de toute sorte commémoratifs de son passé et, par conséquent, distinctifs et caractéristiques de son individualité.

Il serait en outre possible, — et quelques faits d'apparition des Esprits semblent, jusqu'à un certain point, autoriser cette croyance ;— il serait, dis-je, possible que le périsprit conservât dans l'espace une image représentative du corps même avec lequel il a été précédemment lié. Image généralement invisible pour nous, sauf, comme je viens de le dire, dans quelques cas d'apparition exceptionnelle et volontaire de la part des Esprits, mais constamment perceptible pour les habitants de l'espace, et physiquement indicatrice pour eux de chaque individualité, ainsi que l'est pour nous la forme de notre corps.

Si, comme j'incline fortement à le croire, il en est réellement ainsi, vous ne négligerez pas de remarquer que la distinction des individualités qui, chez les Esprits, a pu dans les premiers temps vous sembler difficile à concevoir, se trouve au contraire résolue chez eux par des moyens plus étendus et plus complets que chez nous. Donnons quelques développements à cette pensée.

En effet, sur terre, nous nous distinguons les uns des autres, surtout au premier abord, par des indices, par des signalements uniquement physiques et exclusivement basés sur les apparences corporelles. Quant à notre acquis moral ou intellectuel, rien ne nous en donne, à première vue, un aperçu tant soit peu certain. L'expérience de tous les jours nous apprend, au contraire, que nous aurions souvent grand tort de nous fier à la physionomie du dehors pour apprécier les moralités du dedans. Car, si l'homme ne descend pas du singe, — quoi qu'en disent certains savants, amis sans doute de la bestialité, — il est incontestable qu'il en possède quelquefois à un haut degré les roueries et les grimaces. Aussi n'est-ce qu'à la longue, par les fréquentations, par les idées émises, par les actes accomplis, que nous parvenons à formuler un jugement à peu près exact sur tel ou tel individu ; et encore y en a-t-il quelques-uns qui ont l'infernale habileté d'emporter avec eux, dans la tombe, les secrets de leurs hypocrisies. Tel à qui, pendant sa vie, on

aurait, comme on dit vulgairement, donné le bon Dieu sans confession, se révèle à nous, après sa mort et à mesure que les vérités viennent à jour, comme ayant exploité les profondes misères de ses semblables pour l'assouvissement de sa luxure ou de son avarice, comme ayant jeté les poisons de la calomnie ou de la vengeance sur les plus pures vertus. Mais si, à force d'astuces, ils parviennent à tromper les hommes, la situation change lorsqu'ils entrent dans le monde des Esprits, et, dans ce séjour, tous leurs artifices, toutes leurs dissimulations, sont frappés de la plus complète impuissance. Nous venons de constater, en effet, que les habitants de l'espace peuvent non-seulement se rendre compte des individualités par la forme extérieure et physique que prend le périsprit, mais qu'ils ont, en outre, le privilége de lire dans la constitution intérieure de celui-ci, d'en connaître l'essence dans tous ses détails, d'apprécier ses divers états de grossièreté ou d'épuration ; ils peuvent donc, immédiatement et à simple vue, être fixés sur l'état respectif de la moralité dans chaque individu, puisque c'est toujours en raison de cette moralité que se trouve établie la constitution substantielle du voile périsprital. En résumé, pour les êtres d'outre-tombe, rien de plus facile que d'apprécier, soit la grande lucidité, soit la simple transparence, soit l'opacité du périsprit, et de préciser les divers degrés d'énergie de chacun de ces états.

Ainsi, dans l'espace, il y a double constatation des individualités, et chacun se révèle à la fois et par le côté physique et par le côté moral. Confirmation remarquable de cette parole du Christ : Il n'y a rien de secret qui » ne doive être connu, et rien de caché qui ne doive être » découvert et paraître publiquement. » Et c'est alors, comme le dit encore le Christ, que se feront entendre les pleurs et les grincements de dents. Si vous voulez bien réfléchir un instant à cet amoncellement de ruses, d'artifices, de mensonges, qu'emploient certains hommes pour dissimuler leurs immoralités et se soustraire à la confusion dont ils seraient accablés ici-bas si elles étaient connues, vous comprendrez d'abord combien est redoutée par eux

la honte d'être démasqués, et vous vous ferez, par suite, une facile idée des atroces supplices qui leur seront infligés dans l'espace, lorsque sera mis au grand jour, gravé sur leur périsprit, le véridique tableau des turpitudes de toute sorte qui ont signalé le cours de leurs vies terrestres.

Les remarques dont je viens de vous présenter l'exposé au sujet des êtres fourbes et dissimulés pendant leur vie, et dont le périsprit, après leur mort terrestre, met au grand jour les honteux secrets, nous mettent naturellement sur le terrain de l'importante question des punitions et des récompenses. Je vais entrer dans quelques détails sur les combinaisons adoptées par la sagesse créatrice pour procéder à la distribution des unes et des autres, et vous pourrez vous convaincre une fois de plus, en en prenant connaissance, que, dans tout ce qui procède de Dieu, l'ingéniosité des moyens marche toujours de pair avec la logique et l'équité des conséquences. Je ne traiterai pas ici ce sujet dans toute son étendue, il recevra plus tard son complément. Mais maintenant que nous avons pu, dans le cours de l'année 1883, nous initier aux principes qui doivent servir de base à nos futures déductions, nous ne saurions négliger de saisir toutes les occasions, et nous n'y faillirons pas, d'augmenter nos connaissances en faisant l'application de ces principes. Si nous suivons cette voie avec persévérance, nous finirons par nous rendre compte de toutes les questions qui concernent le spiritisme, dans la mesure, bien entendu, de ce que l'être humain actuel peut en savoir, car le sort du présent est de ne jamais être définif, et de devoir être toujours complété par le travail de l'avenir.

Je viens de vous décrire les hontes et les tortures que l'homme, fourbe et dissimulé toute sa vie, éprouve en arrivant dans l'espace, lorsqu'il reconnaît que les détails les plus intimes de son passé sont percés à jour. Ces hontes, ces tortures, sont une évidente punition, personne ne saurait le nier, et il est incontestable que,

dans ses desseins, Dieu l'a permise ; mais elle pouvait ne pas arriver, et ne serait pas arrivée si la conduite de cet homme avait été tout autre. Les plus simples notions de la justice nous font comprendre, en effet, que celui qui répand le bien doit être récompensé, que celui qui pratique le mal doit être puni. Quand j'étais enfant et que je commettais une faute, ce qui m'arrivait assez souvent : prends garde, me disait-on, sois sage, sans quoi Dieu te punira ; mais, indépendemment de la menace de ce châtiment que me réservait la miséricorde divine, on ne se faisait pas faute de m'administrer des corrections qui tenaient beaucoup plus du martinet que du mysticisme. Etait-ce bien? Etait-ce mal? Je ne veux pas discuter en ce moment; je me borne à la constatation des faits. Plus tard, quand je suis devenu homme, et maintenant que j'ai tracé un assez long sillon dans le champ de la vieillesse, j'ai toujours entendu parler autour de moi et j'ai fait chorus avec mon entourage, de la justice de Dieu. Mais, en attendant que l'heure de celle-ci soit arrivée, nous avons institué sur terre la justice des hommes, qui, il faut le dire, n'a pas encore reçu son brevet de perfectionnement, soit au point de vue de ses codes, soit au point de vue de ses arrêts ; et il est certain, en effet, que quelquefois elle se trompe, et même, lorsque elle ne se trompe pas, elle nous paraît entachée tantôt de rigorisme, tantôt de trop d'indulgence. Quant à la justice divine, non pas telle qu'elle existe réellement, ce que nous rechercherons tout à l'heure, mais telle quelle nous est enseignée par les hommes qui se sont donné la mission de l'expliquer, elle me paraît fort incomplète à son tour; car ma raison se refuse également à comprendre, soit qu'une seule faute, accidentellement introduite dans toute une existence consacrée à la pratique des vertus, puisse, sans circonstances atténuantes, entraîner la damnation éternelle; soit qu'une seule minute de repentir, quelque sincère d'ailleurs que soit celui-ci, puisse donner, comme couronnement à une vie souillée de crimes, des félicités qui n'auront pas de terme. Non, ce n'est pas ainsi que Dieu établit ses équilibres, et, sans crainte de vous tromper, vous pouvez affirmer que les hommes ont passé par là.

De ces réflexions, il est permis de conclure que le problème qui consiste à trouver une justice irréprochable n'a pas encore reçu de solution, soit qu'il s'agisse de la justice des hommes telle qu'elle existe, soit qu'il s'agisse de la justice de Dieu, telle du moins qu'on nous la dépeint. Que, dans notre justice à nous, on trouve des lacunes, des imperfections, des inconséquences, qui pourrait s'en étonner? N'est-ce pas là le sort inévitable de toutes les œuvres humaines ? Mais qu'il en soit ainsi de l'œuvre de Dieu, c'est ce que nous ne saurions comprendre, c'est ce qui ne peut pas être ; et, tant que le tableau d'une pareille œuvre ne s'offrira pas à la raison humaine avec le cachet de ce qu'il est permis à cette raison de considérer comme la perfection, nous serons parfaitement en droit d'affirmer que ce tableau ne saurait être la représentation de quoi que ce soit de divin. Il résulte donc des objections que j'ai développées ci-dessus, et sans doute aussi de celles que vous avez pu vous faire à vous-mêmes, que ce qui nous a été dit jusqu'à présent sur le mode d'application de la justice divine à l'être humain n'est nullement acceptable; il faut donc y renoncer sans plus tarder, et chercher d'autres combinaisons.

On pourra me dire que c'est chose bien osée à moi et fort peu modeste que de prétendre à la perfection et d'avoir conçu la pensée de m'en faire l'organe auprès de vous. N'équivoquons pas sur les termes, et l'objection, vous allez le voir, tombera d'elle-même. Car créer, inventer, imaginer des combinaisons marquées au coin de la perfection, pour quoi que ce soit placé hors de notre portée, par exemple sur l'essence de Dieu, celle de l'âme, celle des causes premières, je n'ai jamais dit ni tenté pareille chose, et je l'ai toujours déplorée quand j'en ai vu faire l'essai par les autres. Je n'ai cessé au contraire de professer la doctrine que c'est constamment, et avant tout par l'investigation et l'étude des effets produits, que nous pouvons espérer de diminuer l'épaisseur du voile qui nous cache le mystère des causes. Mais, se placer dans une situation qui consiste à chercher, reconnaître,

signaler les perfections qui nous entourent depuis l'origine des mondes et les faire comprendre à ses semblables, ce sera un acte, non de téméraire orgueil, mais de solidarité humaine. Or existe-t-il des perfections autour de nous ? Vous savez tous qu'elles abondent, et que nous les rencontrons, sans exception, dans tout ce qui est œuvre de Dieu. Ce n'est que dans les institutions humaines, soit matérielles, soit morales, que se glissent des imperfections dont, d'ailleurs il faut le reconnaître, le progrès diminue de plus en plus les inconvénients. Fouillons donc dans le domaine de la création, avec sagesse, avec science, et nous y trouverons des enseignements qui, s'ils ne sont pas immédiatement complets, seront toujours exacts; mais surtout renfermons-nous scrupuleusement dans la réalité seule des choses, et méfions-nous de la manie des hypothèses, qui est rarement exempte du sentiment de l'orgueil.

Dans la circonstance actuelle, nos recherches ne seront pas très-pénibles. Depuis longtemps, elles nous ont été facilitées par l'instinct humanitaire, qui nous répète tous les jours, en termes formels et très-précis, comment doit être formulé, tout au moins en fait, ce qu'il faut considérer comme la perfection dans l'application de la justice divine. Mais un parasitisme doctrinal très-intéressé est venu s'abattre sur cet instinct, s'efforçant d'absorber à son profit la substance de la pensée qu'il exprime, ne le laissant subsister que pour la forme, le présentant même comme l'expression résumée de ses propres doctrines; ce qui, permettez-moi de le dire, et je voudrais trouver un démenti encore plus fortement accentué, est faux comme un jeton.

Eh bien ! cette parole que l'instinct de l'humanité a depuis longtemps jetée dans le monde, et qui, en quelques mots, proclame une verité du premier ordre, consiste en cette simple phrase : « On est toujours puni par où l'on a péché. » Et notez bien qu'on ne dit pas qu'on est puni *parce que* l'on a péché, ce qui, tout en étant une excellente maxime de morale, nous laisserait dans

le plus grand vague sur la nature de la punition ; mais on précise et l'on affirme que *toujours* on l'est *par là même où l'on a péché*. Ce qui explique aussi clairement que possible le pourquoi, le comment et la nécessité du châtiment. Ceci nous prouve en passant, et nous en serons encore mieux convaincus tout à l'heure, que l'humanité, quand elle n'a pas été sophistiquée par certaines drogues, a plus de spiritisme dans la tête et dans le cœur qu'on n'est disposé à le croire. Mais poursuivons. Si les choses se passent réellement ainsi que nous venons de l'expliquer, et que le pense la majorité des hommes, nous serons en droit, ce me semble, à ce premier principe, d'ajouter le suivant, savoir : « l'on n'est » jamais puni que par soi-même. » Car, d'une part, lorsqu'on prépare certaines résolutions, on sait qu'on s'expose à être puni; d'autre part, on est mesure, par la nature même de l'acte prémédité, d'apprécier ce que sera celle du châtiment ; or si, dans cette situation où tout est parfaitement connu d'avance, on se détermine à passer outre, comment ne pas reconnaître que la punition a été comprise, acceptée, imposée même avec le complet acquiescement de la volonté du délinquant ? Avouez que si le monde est tellement organisé que chaque action de l'homme emporte infailliblement avec elle, comme conséquence de sa perpétration, son stigmate bon ou mauvais, soit au point de vue physique et corporel, soit au point de vue moral, et cela dans la vraie mesure qui lui revient ; avouez, dis-je, qu'on ne saurait trouver de justice plus sage que celle-là, plus impartiale et en même temps plus profitable pour l'individu lui-même, puisqu'elle avertit et instruit doublement celui-ci, et par la récompense et par le châtiment, qui sont la dérivation nécessaire, infaillible, de l'action accomplie, soit bonne, soit mauvaise.

Mais, dira-t on, vous avez jusqu'à présent argumenté sur une parole populaire qui, tout raisonnable qu'elle paraisse, pourrait sans trop de témérité être considérée comme suspecte, et avoir plutôt la valeur d'un sentiment que celle d'une vérité organisatrice des mondes et des

êtres qui les habitent. Je comprends l'objection, et, bien qu'en ce sujet cet accord général des pensées du passé avec celles du présent me paraisse constituer un argument sérieux, sinon au point de vue de la science qui explique les faits, du moins au point de vue de l'observation qui les constate, je consens volontiers à ne pas poursuivre la discussion sur ce terrain, à cesser de m'appuyer sur une opinion populaire qu'à la rigueur on est en droit de ne considérer que comme une assertion non justifiée, et à n'avoir recours qu'à la seule méthode positiviste, c'est-à-dire à l'observation des faits terrestres et de leurs conséquences immédiates. Or vous allez voir que, dans les choses de peu d'importance comme dans les grandes, qu'en tout ce qui concerne, soit l'organisme du corps, soit celui du périsprit, soit celui de l'âme, c'est toujours du fait même par lequel, ou l'on a failli, ou l'on s'est élevé, que dérive en ligne directe le châtiment qui nous frappe ou la récompense qui nous honore.

Toutefois, ainsi que je vous l'ai dit, je ne vous entretiendrai aujourd'hui que des faits et des infractions qui se rapportent à l'organisation du corps. Ceux encore plus remarquables, de nature essentiellement morale, qui se rattachent au périsprit et à l'âme, seront soumis plus tard à vos étonnements et, je peux le dire sans crainte de me tromper, à votre admiration.

Prenons d'abord nos exemples dans la catégorie des toutes petites fautes.

Il n'est pas un de vous qui n'ait eu occasion de remarquer que, malgré les incessantes recommandations que nous faisons aux enfants de ne pas trop s'approcher du feu, de ne pas jouer avec lui, presque tous, à très-peu près, finissent par enfreindre la défense et deviennent plus ou moins victimes de leur imprudence. Oh ! dans ce cas, ne songez qu'à les guérir, ne vous occupez pas de les châtier, car la punition est venue toute seule, d'elle-même. En touchant au feu, ils se sont imposé, par leur propre fait, les souffrances de la brûlure.

Il est resté dans mes souvenirs qu'étant un jour en voyage, je m'aperçus qu'une réparation, très-insignifiante d'ailleurs, était nécessaire à certaine partie de mon vestiaire. Je demandai du fil et une aiguille, et, en me les donnant, on m'offrit avec gracieuseté de m'éviter la peine de procéder à cette réparation. Je refusai majestueusement cette offre, que je considérai comme une insulte gratuitement adressée à mon savoir-faire. Or après quelques chevauchées, assez tristement conduites d'ailleurs, ce prétendu savoir-faire, avec une énergie que j'étais loin de soupçonner, m'implanta bravement l'aiguille entre chair et ongle, ce qui me fit très-sensiblement comprendre que je venais d'être puni par où j'avais péché.

Voyez ce jeune homme aux allures un peu présomptueuses, comme on les a généralement à cet âge; il rencontre dans sa promenade un assez large fossé, et, comme un pareil obstacle ne s'aurait l'arrêter, il prend étourdiment son élan et saute. Mais, soit qu'il ait mal apprécié la largeur du cours d'eau, soit qu'il ait trop compté sur ses talents gymnastiques, le saut est insuffisant, et la punition de cette insuffisance vous la devinez sans peine : c'est que celui qui avait la prétention, trop peu raisonnée, de passer à pied sec, a eu de l'eau par-dessus la tête.

Je pourrais multiplier ces exemples; mais, maintenant que l'éveil vous est donné, vous en trouverez vous-mêmes en abondance dans l'exercice de la vie.

On pourra me dire que ce sont là de fort petites choses. Je n'en disconviens pas; mais, si les choses sont petites, les conséquences ne manquent pas d'importance, tant elles sont complètes et directes. On me reprochera aussi, avec un brin de malice peut-être, de donner des arguments qui ont l'air de reposer sur des pointes d'aiguilles et d'effleurer seulement l'épiderme de l'être humain. J'en conviens encore; mais que nos antagonistes se rassurent, nous sommes en mesure de faire mieux, beaucoup mieux, et vous allez voir, leur dirons-nous,

que nous pouvons marcher de plus fort en plus fort. En conséquence, puisque les questions d'épiderme vous touchent peu, et je reconnais qu'il y a des hommes qui l'ont singulièrement épais, passons de la surface au dedans, pénétrons dans l'organisme intérieur du corps, étudions-y les effets de nos défaillances, et voyons si celles-ci peuvent s'y introduire impunément ou avec des punitions dont elles sont elles-mêmes les provocatrices.

J'ai déjà eu occasion de vous expliquer que notre corps s'use incessamment, soit par le travail manuel, soit par celui de l'esprit, soit par le fonctionnement de ses propres organes. Il faut donc restituer les pertes, il faut se nourrir. A cet effet, vous vous mettez à table, et, si vous avez bon appétit, ce que je vous souhaite cordialement, vous éprouvez les agréables jouissances que Dieu a intentionnellement attachées à l'opération de manger. Mais, entraîné par le démon de la gourmandise, on outre-passe la mesure, on mange trop. Vous voyez, pourrons-nous dire à nos adversaires, que nous passons ici du petit au grand; qu'il ne s'agit plus de l'épiderme, mais de cet important organe intérieur appelé estomac; qu'il n'est plus question de quelques imprudences, de peccadilles, mais de cette passion gourmande que, si vous êtes bons catholiques, vous rangez dans la catégorie des sept péchés capitaux, et qui, par conséquent, mérite une punition exemplaire. Or, ne vous imaginez pas qu'à cet effet Dieu, tenant la sphère du monde d'une main, les balances de la justice de l'autre, va monter majestueusement sur son trône pour entendre réquisitoires, témoignages, plaidoiries, conclusions, etc., et prononcer contre le coupable une condamnation méritée. Tout cela, sur terre, pourrait bien durer un mois au moins, sans compter les remises à quinzaine. Mais en Haut, on n'a besoin de rien faire, de rien dire, de rien entendre, et cependant tout marche à la vapeur avec une précision, une conscience, que nos administrations terrestres, quoique dotées d'un nombreux, trop nombreux personnel peut-être, n'ont pas encore su imiter. C'est que la sagesse créatrice a eu l'heureuse inspiration de tout organiser *d'avance* dans

notre corps, de manière à ce que, d'une part, en restant dans la mesure convenable, nous soyons toujours réjouis et satisfaits; d'autre part, en dépassant cette mesure, nous soyons immédiatement punis et affligés de ce repoussant mais inévitable inconvénient qu'on appelle indigestion, et celle-ci, n'oubliez pas de le remarquer, sera d'autant mieux conditionnée que l'écart de régime aura été plus considérable. En un mot, nous en aurons toujours, non pas pour notre argent, comme on dit vulgairement, mais pour nos excès d'ingurgitation, ce qui me paraît aussi éminemment juste qu'admirablement combiné.

Je n'ai pas besoin de vous faire remarquer qu'il en est exactement de même pour l'ivrogne qui, par l'abus des spiritueux, envoie à son cerveau une surabondance de vapeurs alcooliques : afflux pernicieux qui, oblitérant cet organe, altérant son fonctionnement normal, modifiant l'ordre logique des idées, impose à l'être humain le double châtiment de le faire marcher de travers et de corps et d'esprit.

Quant aux excès de la luxure, cet autre péché capital, on sait qu'ils ont pour conséquence fatale la dégénérescence physique et morale de l'être. Aussi imposent-ils à celui qui s'y abandonne cet affreux supplice qui s'empare de l'âme, lorsque celle-ci sent qu'à tout instant, de plus en plus et avant l'âge, ses facultés vivantes les plus heureuses, les plus splendides quelquefois, dans tous les cas les plus nécessaires, s'épuisent, s'éteignent et s'abîment, dans l'impossibilité où elles se trouvent de se manifester.

Enfin, s'il convient à quelques-uns de se soustraire à la loi du travail, de s'endormir dans les séductions si trompeuses de la paresse, — encore un péché capital, vous le voyez, — ils doivent s'attendre, non pas à jouir des douceurs d'un paisible sommeil, mais à lutter au contraire contre les cauchemars et les angoisses de la misère : naturelles et terribles conséquences de toutes

les actions offensives du dehors qu'ils ont laissé s'accumuler sur eux et autour d'eux, de toutes les imprévoyances dont, par le travail, ils auraient pu tout au moins corriger les excès.

Telle est la loi, simple dans ses moyens, intelligente dans ses combinaisons, éminemment sage et juste dans son principe comme dans ses conséquences Telle est cette justice divine qui, dans l'ordre des fait s dont je viens de m'occuper, dit au libre arbitre : fais de ton corps ce que tu voudras; mais sache bien, en le faisant, que tout est organisé d'avance de telle manière qu'infailliblement tu te puniras ou te récompenseras toi-même.

Vous pouvez facilement apprécier, d'après les détails qui précèdent, avec quelle remarquable simplicité sont punis les actes abusifs que l'entraînement de nos passions nous pousse trop souvent à commettre contre tout ce qui intéresse notre enveloppe corporelle; avec quelle correction, quelle promptitude, quelle haute équité le châtiment est la suite nécessaire, inévitable, des fautes commises.

Eh bien! vous dirai-je, répétant une observation que je vous ai déjà faite, pourquoi ce qui vous paraît si admirable pour les affaires du corps n'existerait-il pas aussi pour celles de l'âme? Pourquoi les actes de notre libre arbitre qui ne concernent pas notre enveloppe matérielle, mais notre moralité, c'est-à-dire qui constituent notre conduite envers nos semblables, pourquoi ces actes n'apporteraient-ils pas avec eux, naturellement et par le fait même de leur perpétration, ou leur récompense ou leur châtiment? S'il en était ainsi, ne serait-il pas exact de dire qu'en tout, pour tout et toujours, l'homme est son propre justicier; Dieu, désormais,n'ayant plus à se mêler de ces détails et laissant aller toutes choses en conformité de l'organisation qu'il leur a donnée, une fois pour toutes, à l'époque de leur création.

Or ce qui n'est encore pour vous qu'une supposition,

qu'un désir, vous apparaîtra, dans la suite de nos études, à l'état de réalité. Seulement il serait prématuré de traiter aujourd'hui cette question,dont quelques parties pourraient vous paraître obscures, et nous devons en remettre l'examen détaillé et justificatif à l'année prochaine.

Toutefois ce que je peux vous dire dès à présent, mais à simple titre d'affirmation, vous l'avez compris, c'est que les actions normales de notre libre arbitre s'inscrivent sur notre périsprit, à mesure de leur exécution, par le moyen, soit d'une épuration de celui-ci lorsqu'elles sont bonnes, soit d'un épaississement lorsqu'elles sont mauvaises. Il suit de là que l'âme, en se séparant de ce corps qui la retenait prisonnière sur terre, possédera une enveloppe périspritale, tantôt légère qui lui permettra de s'élever d'elle-même, sans aucune espèce d'intervention, vers les régions supérieures de l'espace qui sont le séjour des récompenses de divers degrés, tantôt lourde et qui la maintiendra, par ce fait, dans les couches inférieures où s'accomplissent les punitions.

Vous voyez donc qu'après la mort, c'est d'après l'état même de la constitution du périsprit, d'après sa plus ou moins grande densité, que l'âme se trouvera placée dans l'une ou l'autre de ces demeures. Or, par qui et comment le périsprit prend-il sa constitution? Je viens de le dire: par nos propres actes et par eux seuls. Reconnaissons donc que notre situation, notre destinée dans l'espace, sera et ne peut être que ce que nous l'aurons faite nous-même.

Provisoirement, je dois le répéter en terminant, vous voudrez bien ne considérer les affirmations que je viens d'émettre sur la justice distributive que l'âme s'applique à elle-même, que comme une sorte de confidence anticipée qui a pour objet de calmer votre impatience et votre désir de vous instruire et de savoir. Aujourd'hui, je ne peux que vous dire : croyez-moi; mais, lorsque l'échéance des justifications sera venue, soyez convaincus que je ne laisserai pas protester mes engagements.

Troisième Conférence

du 18 mai 1884

ÉTUDES SUR LES MOYENS A L'AIDE DESQUELS LES ÊTRES HUMAINS COMMUNIQUENT ENTRE EUX

SOMMAIRE. — *L'âme doit être considérée comme une concentration d'un fluide spécial, sur les éléments duquel elle peut agir en vertu des forces qui lui sont imparties. — Lorsqu'elle veut travailler à sa propre instruction, il lui suffit de n'imprimer de mouvement qu'à son seul fluide. — Lorsqu'elle veut communiquer sa pensée, il faut que ses forces se développent avec assez d'énergie pour mettre en état de mobilité, non-seulement son fluide, mais tous les milieux sans exception qui la séparent de l'âme à laquelle elle s'adresse. — Dans ceux de ces milieux qui sont fluidiques, les deux périsprits et l'air atmosphérique, les mobilités transmissives sont d'ordre vibratoire. — Dans la traversée des enveloppes corporelles, on ignore leur nature; on sait seulement que la transmission s'opère à l'aide de l'appareil nerveux. — Détails explicatifs sur les communications de nature verbale, mimique et écrite. — Des faits et considérations exposés dans la présente conférence résulte ce principe : que nous n'avons conscience d'un acte, d'une pensée quelconque, intéressant la vie terrestre, que lorsque cet acte, cette pensée, sont le résultat de la double coopération du corps et de l'âme. — Conséquences remarquables de ce principe au point de vue spirite.*

Dans l'instruction qui a précédé celle-ci, j'ai décrit les procédés à l'aide desquels les Esprits peuvent communiquer entre eux dans l'espace. Je vous ai dit que, si je commençais par cet ordre de communications, c'est parce que la constitution de l'Esprit, qui ne possède qu'une simple enveloppe fluidique, est beaucoup plus facile à concevoir dans ses mobilités que celle de l'être humain, considérablement compliquée par l'adjonction d'une seconde enveloppe non gazeuse, mais matérielle et comparativement très-dense.

Nous allons maintenant procéder à l'examen des diverses questions qui se rattachent aux communications

que les êtres humains peuvent avoir entre eux. Nous rencontrerons ici plus de difficultés que dans le cas précédent : ce qui résulte de ce que les enveloppes corporelles, tant celle de l'être communiquant que celle de l'être avec lequel on communique, paraissent ne se prêter que très-difficilement à la transmission des mouvements vibratoires, si prédominants en cette matière. Toutefois, la grande expérience que nous avons de cet ordre de communications, dont nous faisons usage à tout instant, et la similitude complète de constitution des deux parties communicantes, est de nature à diminuer les difficultés et à faciliter vos conceptions.

Qu'il s'agisse des Esprits ou des habitants de la terre, le point de départ de toute communication est une âme, et c'est en elle qu'il faut chercher l'impulsion déterminative du mouvement qui la transmet. Comment nous est-il possible de concevoir que l'âme est apte à remplir cette fonction ? C'est ce que nous avons déjà dit dans la précédente conférence ; mais, comme ce sujet ne manque pas d'une certaine abstraction, qu'il est tout à fait en dehors des observations qui nous sont directement permises, il ne sera pas inutile de reproduire les termes dans lesquels nous l'avons énoncé.

L'âme, avons-nous dit, paraît être une concentration d'un fluide spécial, dont la substance, qui ne se trouve nulle part que chez elle, est infiniment plus subtile, plus mobile, plus vibrante que celle de tout autre fluide. En outre, l'âme possède une faculté, disons mieux, une force qui ne se trouve aussi que chez elle : celle de la volonté, en vertu de laquelle elle peut mettre en mouvement, avec des énergies variables à son gré, ses propres éléments fluidiques. Et parce que l'âme, immuable et éternelle, ne saurait rien perdre de ce qui la constitue, la nature de ses mouvements ne peut être que vibratoire, la seule, nous l'avons vu, qui ne transporte rien, qui n'enlève pas un atome de matière, ni à la cause vibrante, ni aux fluides traversés.

Cela posé, puisque la force de la volonté est variable

au gré de l'âme, on comprend que les effets obtenus par cette force pourront être différents les uns des autres, suivant le degré d'énergie avec lequel il aura convenu à l'âme de la faire agir, Il arrivera quelquefois, comme je vous l'ai dit dans la dernière instruction, que l'impulsion sera si faible que le mouvement restera concentré dans les seuls éléments du fluide de l'âme; il n'y aura pas assez de force développée pour mettre en vibration les molécules des fluides environnants, soit de l'éther, soit de l'air, beaucoup plus denses que celles de la sphère animique. C'est ainsi que l'action du vent, qui, lorsqu'elle est intense, déracine les géants de nos forêts, peut à peine, lorsqu'elle descend à un certain état d'amortissement, mettre en agitation les éléments foliacés dont se compose leur dôme de verdure. Dans ce dernier cas, l'âme se refuse à toute communication extérieure: elle pense, combine et réfléchit pour son propre compte. Momentanément, elle se fait pour ainsi dire égoïste et avare, mais avec l'intention d'augmenter ses trésors et de les distribuer ensuite en plus grande abondance à ses semblables. Il peut même arriver, lorsque cet état de recueillement, de concentration intime, acquiert un haut degré de puissance, que si, dans ce moment, l'âme reçoit accidentellement du dehors la perception d'un grand bruit, d'une vive lumière, elle déploiera toute son énergie pour combattre cet étrange mouvement vibratoire qui vient importunément l'assaillir, et pour reprendre ses premiers et tranquilles équilibres un instant menacés; car, ce à quoi elle tient actuellement par-dessus tout, c'est de conserver un isolement qui lui assure l'entière liberté de poursuivre la pensée qui la captive, et lui permet de se livrer sans réserve à cette sorte de fascination que j'appellerai volontiers le sensualisme des obstinations qu'on s'impose à soi-même. L'âme nous offre alors une exacte représentation de ces natures exceptionnelles : tantôt énergiques pour le bien, comme le sage célébré par Horace; tantôt fatalement vouées au mal, comme les Locuste, les empoisonneuses de la Rome impériale, natures invinciblement attachées à un ordre d'idées fixe, soit avec les persévérances de la vertu, soit avec les entraînements du crime.

Lorsque l'âme, au lieu d'être opiniâtrement occupée à l'élaboration d'une pensée qu'elle tient à poursuivre jusqu'au bout, se trouvera dans un état, sinon de repos complet, du moins de ralentissement relatif, elle ne sera pas, à beaucoup près, aussi hostile à l'introduction dans sa sphère d'activité des perceptions qui lui viennent du dehors; elle pourra en rejeter quelques-unes, en accueillir d'autres, n'imprimant à son travail intérieur que des tensions modérées qui, s'appliquant à des objets variables à son choix, seront certainement pour elle un délassement plutôt qu'une fatigue. Vous pouvez alors vous la représenter comme le fumeur au repos, qui laisse volontiers courir sa pensée au gré des circonstances les plus accidentelles, en même temps qu'il suit, avec tout le charme du laisser-faire, les fluctuations de la fumée, obéissant aux incessants caprices des souffles atmosphériques.

Enfin, lorsque l'âme voudra se manifester au dehors, elle devra faire un appel suffisant à sa force de volonté, pour que les vibrations de son fluide en produisent d'abord dans l'enveloppe périspritale, et qu'en second lieu, celles-ci possèdent le degré d'énergie apte à provoquer dans nos organes les mouvements corporels indispensables à la manifestation de la pensée qu'elle veut communiquer à ses semblables et à tous actes qu'elle veut accomplir.

Quelques explications de détail deviennent ici nécessaires. Chez les habitants de l'espace, le périsprit étant en contact immédiat avec le fluide universel, celui-ci reçoit l'impulsion vibratoire que lui communique ce périsprit, la transmet dans tous les sens, et la fait passer à son tour dans le périsprit et, par suite, dans l'âme du destinataire. Toute l'action communicatrice, quand il s'agit de l'espace, s'accomplit donc d'âme à âme et dans les conditions les plus simples, puisqu'elle ne cesse pas, dans son développement, de se maintenir dans des milieux tous fluidiques qui se succèdent les uns aux autres sans aucune intercalation étrangère. Cette action est ainsi très-nette, bien définie, très-facile à saisir. Mais sur

terre, il y a plus de complication ; nous avons à compter avec des enveloppes corporelles qui, n'ayant rien de fluidique, semblent, à un premier aperçu tout au moins, devoir couper court à toute propagation de mouvements vibratoires et, par suite, interrompre la communication, puisque ces sortes de mouvements sont les seuls qui puissent avoir accès dans les âmes auxquelles nous voulons envoyer des avis.

Tel est le problème en présence duquel nous sommes placés, et il ne paraît pas facile à résoudre. Il s'agit, en effet, de savoir si une communication qui, à son point de départ, soit dans l'âme, soit dans le périsprit, se maintient évidemment à l'état vibratoire, pourra pénétrer d'abord dans notre enveloppe corporelle et puis en sortir, en conservant la même sorte de mobilité ? Question très-complexe, et quant à présent très-obscure pour nous; car la matérialité de cette enveloppe semble s'opposer au transport intérieur, comme à la sortie, de toute émission fluidique et, par conséquent, vibrante. Or, je le répète, il faut qu'elle soit vibrante pour qu'elle puisse entrer dans une âme et l'avertir.

La vérité est qu'il se passe ici des actions, qu'il s'opère des transmissions de mouvement, entre les corps fluidiques et les corps matériels qui ne le sont pas, dont l'état actuel de la science ne nous permet pas de suivre les corrélations et les enchaînements successifs. Cette succession, nous pouvons nous en rendre compte pour les vibrations qui viennent du dehors, tant qu'elles n'ont pas encore atteint la matière cérébrale; nous le pouvons encore, pour celles que nous émettons, à partir du moment où elles quittent le cerveau et ses appendices corporels pour se répandre au dehors; mais, quant à savoir ce qui se passe dans la traversée même de cet organe, quant à pouvoir rien affirmer au sujet des mobilités qui s'y effectuent, qui s'y modifient, qui y peuvent naître ou mourir, c'est chose impossible à nous; et cette ignorance s'applique également, soit aux impulsions que l'âme envoie à cet organe, soit à celles qui, venant du dehors, sont obligées de le traverser pour arriver jusqu'à elle.

La science humaine, nous venons de le dire, n'est pas encore parvenue à découvrir certains secrets qui pourraient nous éclairer. Sans doute l'anatomie, qui s'occupe de reconnaître les diverses parties du corps humain, qui les a toutes décrites et nommées, qui a signalé les régions dans lesquelles elles se trouvent localisées, les appareils dont elles font partie, les liaisons qui les rattachent les unes aux autres; sans doute, dis-je, l'anatomie doit être considérée aujourd'hui comme formant un enseignement à peu près complet. Mais il n'en est pas de même, à coup sûr, des études qui ont pour objet de déterminer, au point de vue du phénomène vital, le fonctionnement précis et intégral de toutes ces parties. A cet égard, nous comptons beaucoup de recherches qui restent incomplètes, très-insuffisantes. Il y a même certains organes très-connus quant à leur situation dans le corps, au sujet desquels nous ne savons encore absolument rien quant à leurs fonctions. Ainsi, pour en citer quelques exemples, on ignore quel peut être l'usage des *amygdales,* glandes qui se trouvent au point de rattachement du voile du palais avec le pharynx ; on ne sait pas davantage à quoi peut servir le corps appelé *thyroïde,* organe glanduleux, placé au-devant et à la partie inférieure du larynx, et qui, dans certains cas, acquiert ce développement anormal que vous connaissez tous et qu'on appelle le *goître ;* on ignore aussi quelle peut être la destination physiologique de l'organe appelé *thymus,* situé non loin du cœur, dans l'appareil de la respiration; enfin nous en sommes encore à nous demander quel espèce de service nous rend la *rate,* organe spongieux et vasculaire qui semble être une annexe des organes de la digestion.

En citant ces divers spécimens de notre ignorance, en matière de fonctions vitales, j'ai d'abord voulu vous prouver qu'en cette circonstance, comme toujours, ce n'est pas aux caprices du parti pris que j'obéis, mais aux seules injonctions de la vérité. J'ai voulu en même temps vous donner quelques indications préliminaires sur ce qui nous reste encore à apprendre. Il serait cer-

tainement fort injuste de ne pas reconnaître la valeur des acquisitions que l'homme a faites dans ce domaine des fonctions vitales qui constitue la science de la physiologie ; ces acquisitions sont nombreuses et ont des droits incontestables à notre admiration. Mais enfin, vous venez de le voir, il y a des points sur lesquels nous ne savons rien, et malheureusement je suis obligé d'ajouter que si pour d'autres, en très-grand nombre d'ailleurs, il nous est permis de dire que nous savons quelque chose, ce n'est qu'à la condition de rester dans les généralités ; car, en ce qui concerne certains détails, il en est peu, si même il en existe, dont le mécanisme des fonctions nous soit complétement connu d'un bout à l'autre.

Qu'il me soit permis, à l'appui de cette assertion, d'invoquer quelques faits que je puiserai dans une des parties les plus importantes de notre organisme: dans le système nerveux. Il n'est pas un instant de notre vie où quelqu'un de nos nerfs ne soit mis en activité; il n'est pas un de nos actes qui puisse s'accomplir, pas une des exigences que la nature nous impose qui puisse être satisfaite sans le secours des nerfs. Je me suis même laissé dire que chez la plus belle moitié du genre humain, représentée par ce sexe que, dans ce siècle de parfaite égalité, dit-on, nous avons eu le sot amour-propre d'appeler le sexe faible, je me suis laissé dire que, dans ce sexe, il y a beaucoup mieux que cela encore en matière de nerfs. On prétend que ce n'est pas seulement pour les actes, pour les exigences de la vie, que les dames ont recours aux nerfs ; on ajoute que ceux-ci leur sont en outre fort utiles, lorsqu'il s'agit, à défaut d'autres moyens de persuasion, d'obtenir la réalisation de certains caprices, accidentels si vous voulez, mais singulièrement tenaces quelquefois. Il n'est pas facile, en effet, de résister à une femme qui, avec toute la mise en scène voulue, vous déclare, moitié dans l'abattement, moitié dans l'exaltation, qu'elle a ses nerfs, qu'elle en est la déplorable et infortunée victime ; et remarquez avec quelle habileté agit cette femme, car elle possède

un cœur tout aussi bien que des nerfs, et elle pourrait l'invoquer ; mais elle n'ignore pas que les affaires du cœur ont l'inconvénient d'être plus facilement mises à jour que les autres ; elle sait, au contraire, d'instinct, en supposant que l'ignorance des médecins, si notoire en ce sujet, ne le lui ait pas appris depuis longtemps, que le fonctionnement nerveux est si mystérieux, si profondément obscur, qu'il nous sera toujours impossible, sur ce terrain, de lui prouver qu'elle a tort. Je suis fortement porté à soupçonner que la première scène de cet ordre qui a paru dans le monde eut lieu dans le Paradis même ; dans ce jardin délicieux, selon la légende, mais auquel j'ai toujours reproché de n'être qu'une terre ingrate, car elle n'a envoyé à l'humanité que des fruits amers, et n'a pas su faire fleurir et fructifier l'innocence et la vertu que Dieu lui avait confiées. Il faut tenir compte, il est vrai, de cette circonstance atténuante que le paradis en question n'était que terrestre. Quoi qu'il en soit, lorsque Eve, introduisant dans le monde cette chose peu définie qu'on a appelée le péché, proposa à Adam d'accepter la complicité de son œuvre, celui-ci commença par faire des observations tellement judicieuses que sa compagne, comprenant l'inutilité d'une réfutation et mettant de côté tout appel fait à la raison, s'empressa de se convulsionner dans ses nerfs. Vous ne serez pas surpris d'apprendre que ce moyen, presque toujours infaillible, réussit à merveille. Adam, effrayé, ému, saisi d'une profonde compassion, courba la tête, se soumit et dit à Eve : qu'il soit donc fait comme vous l'avez voulu. Certes, ce n'est pas moi qui lui adresserai des reproches au sujet d'un acquiescement qu'on peut considérer à bon droit comme un premier acte de solidarité humaine ! Mais ce que je ne saurais pardonner à l'homme, en présence de cette soumission volontaire d'Adam vis-à-vis d'Eve triomphante, c'est d'avoir eu l'outrecuidance de s'appeler, lui, le sexe fort, et, faisant lâchement abus de la seule supériorité naturelle qu'il possède, la force physique, d'avoir eu la maladresse, à la suite de quelques abus, d'autoriser et d'excuser par avance, chez la femme, en forme de représailles, l'em-

ploi de certains artifices qui font de son orgueilleux souverain une victime qu'on plaint peu et dont on est plutôt disposé à se moquer.

Mais il est temps de clore l'incident. Jetons donc un voile sur ce tableau, qui peut avoir son intérêt au point de vue des mœurs, et substituons-lui la suite de nos recherches sur la possibilité des communications entre les habitants de notre terre. De ce qui a été exposé, soit dans la précédente conférence, soit dans celle-ci, il résulte que rien n'est plus facile à saisir et à concevoir que la marche des messages communicateurs, lorsqu'ils restent exclusivement concentrés dans les milieux fluidiques, ainsi que cela a lieu pour les habitants de l'espace, mais que tout devient mystérieux quand il s'agit de leur passage à travers nos organes corporels. J'admets volontiers que l'âme, être essentiellement fluidique, lorsqu'elle veut se communiquer au dehors, organise, à l'aide de sa force de volonté, les mouvements vibratoires nécessaires dans ses éléments; je comprends aussi la continuation de cette sorte de mouvement dans le périsprit et pendant toute sa traversée; mais, une fois le corps atteint, nous sommes dans l'impuissance de rien connaître de ce qui va se passer à ce point de rencontre, de rien préciser des modifications que va subir le mouvement imprimé par l'âme aux éléments périspritaux. Car il est à peu près impossible de croire qu'après cette jonction, et à travers les épaisses matières de notre corps, ce mouvement puisse se maintenir à l'état fluide et vibrant.

Cela tient, comme je vous le disais il y a quelques instants, à ce que notre instruction en cette matière, quoique en progrès à coup sûr, n'est pas encore complète. Quelques détails sur notre degré d'avancement scientifique ne seront pas inutiles pour fixer vos idées sur ce dont nous sommes d'ores et déjà en possession et sur ce qui nous reste à acquérir.

Nous savons d'abord qu'aucune perception venant du dehors ne peut entrer dans l'âme, qu'aucune manifestation émanée d'elle ne peut se produire au dehors, sans qu'elles dérivent les unes et les autres de certains mouvements dont la cause primordiale est extérieure à notre être dans le premier cas et réside toujours dans l'âme dans le second. Ces mouvements sont, d'ailleurs, inévitablement assujettis à passer par le cerveau et à l'influencer. Nous savons, en second lieu, que cette influence, soit qu'elle doive avertir l'âme, soit qu'elle doive se faire sentir sur le corps, a pour conducteurs les divers faisceaux de nerfs qui partent, ou du cerveau proprement dit, ou de ses annexes, et, se subdivisant à l'infini, pour ainsi dire, poussent leurs ramifications, tant dans les organes de l'intérieur que dans ceux de la surface du corps, et cela, en raison des fonctions diverses attribuées par l'œuvre créatrice à chacun d'eux. Nous savons, en outre, que, parmi ces nerfs, il y en a qui président à l'exercice des actes de la locomotion et des mouvements du corps, d'autres aux incitations de la sensibilité. Remarquons, à ce sujet, que cette double mission peut nous permettre de comprendre pourquoi certaines lésions ou maladies survenues à tels nerfs peuvent provoquer la paralysie plus ou moins étendue des membres du corps, et comment d'autres états maladifs, naturels ou provoqués sur d'autres nerfs, sont susceptibles de rendre obtuse et même nulle la sensibilité, et par suite de supprimer, dans certains cas, la douleur physique. Nous savons, enfin, que les nerfs consistent en des cordons bleuâtres, de dimensions variables, formés d'un plus ou moins grand nombre de filets juxtaposés, et que chacun de ces filets se compose d'une pulpe médullaire centrale et d'une membrane appelée névrilème, servant d'enveloppe à la pulpe.

Nous sommes donc en possession, vous le voyez, d'une connaissance suffisamment étendue de ce que sont les nerfs : de leur constitution organique, de leur point de départ dans l'encéphale, dans la moelle épinière ou dans le système ganglionnaire; de la direction qu'ils suivent à travers nos organes; de leurs points d'arrivée, soit à l'intérieur, soit à la périphérie du corps; enfin les expériences et les études scientifiques nous ont appris que les

nerfs ont pour mission d'être les coopérateurs directs de l'âme, en tout ce qui intéresse, dans l'être humain, la locomotion, la sensibilité, les échanges du travail intellectuel.

Mais, lorsque nous en venons à nous demander par quels procédés, par quels artifices, en vertu de quels mouvements spéciaux des nerfs cette prodigieuse mission peut être remplie, nous nous trouvons en présence de l'invisible, de l'insondable, et nous sommes obligés de nous arrêter. Est-ce par la pulpe intérieure du nerf subissant des actions attractives ou de refoulement? Est-ce par des tensions ou des relâchements exercés sur le tissu de la membrane qui sert d'enveloppe à la pulpe? Ou bien serait-ce par la coopération simultanée de l'une et de l'autre que la fonction mystérieuse accomplie par le nerf devrait-être comprise? Ce sont là des questions auxquelles nous ne pouvons répondre que par l'aveu de notre complète ignorance. Nous n'avons pas même ici la ressource, assez douteuse d'ailleurs, de l'électricité à laquelle les faux savants ont volontiers recours, lorsqu'ils ne veulent pas s'avouer vaincus; car, en l'état actuel de la science, les physiologistes estiment et déclarent qu'il n'y a pas de courants électriques dans les nerfs pendant l'accomplissement des fonctions vitales.

Nous sommes donc obligés de reconnaître que, dans les communications qui s'échangent entre les êtres humains, le mouvement propagateur qui s'établit entre deux âmes ne peut conserver d'un bout à l'autre la nature vibrante; dans toute la traversée de chacun des deux corps appartenant à ces âmes, cette nature sera d'une tout autre espèce; ainsi l'exige la constitution non fluidique de notre enveloppe corporelle. Au premier abord, on pourrait conclure de ce fait que nous avons peut-être exagéré l'importance des mouvements vibratoires pour tout ce qui concerne les opérations intellectuelles de l'âme. Un peu de réflexion suffira pour remettre toute chose en sa place et faire disparaître l'objection. Et, d'abord, on voudra bien remarquer que, dans l'espace où il n'existe

que des fluides, il serait à peu près impossible que les avis que les âmes doivent recevoir ou émettre puissent être transmis autrement que par voie vibratoire. C'est là une conséquence inévitable de ce que nous savons, et de la nature de l'âme, et de celles des constitutions fluidiques : en effet, l'âme ne peut pas plus recevoir un atome de matière étrangère qu'en perdre un seul de la sienne propre; or le mouvement vibratoire des fluides est précisément tel que, en fait de matière, il ne reçoit et ne donne absolument rien. Il serait vraiment difficile d'attribuer au pur hasard des coïncidences aussi remarquablement harmoniques, et de ne pas reconnaître en elles des nécessités providentielles.

Cela posé, l'âme toujours une, toujours identique à elle-même, toujours immuable, ne saurait rien perdre de son essence par le fait de son union, de son enchaînement avec un corps; pas plus que le prisonnier, parce qu'il est enfermé dans un cachot, n'est dépouillé d'aucun de attributs virtuels qui constituent sa nature d'homme. Sans doute, par suite de cette adjonction et des obstacles qui lui sont inhérents, l'âme pourra voir diminuer l'énergie, soit de ses perceptions, soit de ses rayonnements; elle pourra même perdre quelques-unes de ses facultés, comme, par exemple, celle de voyager librement dans l'espace, de lire à livre ouvert dans le périsprit des autres âmes et de connaître leurs moralités respectives; mais, pour tout ce qui concerne la dose de liberté que le corps ne lui a pas enlevée et pour l'exercice de cette liberté ainsi limitée, elle ne cessera pas de faire usage des moyens actifs et passifs inhérents dès l'origine à la nature animique, et elle ne pourra pas en employer d'autres, sans quoi elle deviendrait un être différent d'elle-même, d'une essence variable, pendant le caractère de fixité et d'individualité que nous lui reconnaissons. En un mot, avec les obstacles du corps, l'âme conservera une plus ou moins grande partie de ses facultés. Je ne discute pas sur la quantité; mais, ce qu'elle pourra, elle l'exécutera en toute circonstance, sur terre comme dans l'espace, par des procédés qui, sauf le degré

d'énergie, sont toujours organiquement identiques. Car, je le répète, l'âme n'est pas le Protée de la fable; elle n'est pas multiple, elle est une.

Et voyez comme ce qui est constitutif dans la nature est inévitable et se manifeste tôt ou tard ! Voyez comme ce qui est dans la racine des choses, malgré les entraves accidentelles qui semblent devoir en arrêter le développement, finit par percer et venir à jour ! Car, à peine une communication émanée de nous arrive-t-elle dans sa marche à sortir de notre corps, qu'immédiatement le mouvement vibratoire reparaît, et qu'à l'aide des sons parlés de notre voix, elle va atteindre celui ou ceux auxquels nos avertissements sont destinés. N'est-ce pas le cas de répéter avec l'humanité : chassez le naturel, il revient au galop ? Qu'on ne vienne donc pas dire qu'il n'y a rien d'essentiel, de nécessaire, dans la mission que remplissent les mouvements vibratoires en vue du phénomène des communications intelligentes ! Si les choses ne doivent pas s'accomplir comme nous le croyons, qu'on nous explique donc pourquoi le corps de l'homme a été si admirablement organisé pour voir, pour entendre, pour parler, ce qui, avec le travail de l'âme, constitue toute l'intelligence ici-bas, c'est-à-dire précisément pour ne recevoir et n'émettre que des vibrations. Or, si ce n'est pas par celles-ci, et par conséquent par l'éther et par l'air, que s'acquiert, se communique et se développe l'intelligence, quels seraient donc les agents qui auraient été chargés d'une si importante mission, et quels sont les organes corporels, en dehors de ceux que nous venons de désigner, qui en assureraient le fonctionnement ?

Sans invoquer ici les détails intimes de l'anatomie, et tout en restant dans les généralités, je peux du moins vous montrer comment, en vous restreignant à la seule considération de la structure du corps, celle-ci serait suffisante pour faire prévoir ce que doivent être les actions motrices qui président, chez l'homme, au fonctionnement de la vue, de l'ouïe et de la parole. Passons en revue ces trois grands pivots de l'intelligence perceptive

et communicative chez l'être humain. L'œil, avec ses courbures diverses, avec l'ouverture centrale de la pupille, avec le tégument noir de la choroïde éteignant les reflexions lumineuses offensives, avec le cristallin, véritable lentille organique; l'œil, dis-je, n'est-il pas une image fidèle, — et même perfectionnée, si l'on tient compte de ses mobilités propres, — de nos instruments d'optique ? Qui donc pourrait se refuser à admettre que sa destination dans le phénomène vital consiste à recevoir les vibrations lumineuses de l'éther ? Quant à l'oreille, si, avec cette membrane organique toujours tendue, qu'on appelle le tympan ; si, avec la caisse d'air qui lui fait suite, elle n'est qu'une image approchée des instruments à corde, elle est certainement une reproduction complète du tambour. Enfin, dans l'organe de la voix, les replis que forme la muqueuse du larynx et ses agitations soumises à notre volonté ; la glotte, canal aérien ouvert à travers ces replis, et le canal laryngien lui-même, ne sont-ils pas l'imitation de ce que nous remarquons d'essentiel dans les instruments à anche? Ainsi, de quelque côté que nous examinions la question, nous sommes ramenés aux mêmes conclusions : preuve évidente que le terrain sur lequel nous marchons est bien celui de la vérité.

A ce propos, qu'une courte observation me soit permise, car il est bon, à mesure que les principes viennent à jour, d'en signaler les conséquences qui, quoique accessoires, sont de nature à augmenter notre instruction. Ne nous semble-t-il pas tout au moins curieux qu'une opération si ordinaire, si usuelle, que celle par laquelle nous communiquons avec nos semblables, qu'un acte que nous accomplissons tous les jours, à tout instant, dont nous connaissons parfaitement la pratique, soit susceptible de soulever tant de délicates et difficiles questions, lorsque nous voulons en connaître et en expliquer le pourquoi et le comment? Cela tient, ainsi que j'ai déjà eu occasion de vous le faire remarquer, à ce que l'habitude des choses, surtout quand elle date de l'enfance, nous en cache les merveilleuses constitutions et ne nous

permet même pas de concevoir la pensée qu'il peut y avoir quelque intérêt pour nous à rechercher la justification théorique des faits et des principes, à quelque ordre qu'ils appartiennent : physique, intellectuel ou moral.

Que de personnes me riraient au nez si je leur disais, sans préambule, que je vais leur apprendre comment il se fait qu'elles peuvent user de la faculté de parler : « Eh ! parbleu, répondraient-elles, ce n'est pas bien malin, c'est tout simplement parce que nous la possédons ! » et je pourrais bien être considéré par ces personnes comme atteint d'un commencement de folie. Mais, par voie de contraste, si, parmi ces natures peu soucieuses de savoir comment elles agissent, il se trouvait quelques cancanières émérites, de celles qu'on ne doit pas craindre de calomnier en disant que ce sont de vrais moulins à paroles, et si, les prenant à part, je leur déclarais mystérieusement que je possède une recette infaillible pour les faire parler plus vivement encore et plus longuement que leurs moyens ordinaires ne le leur permettent; si, en un mot, au lieu de leur apporter une solide instruction, je venais leur conter d'absurdes mystifications, je ne serais nullement surpris, au cas où, dans leur ravissement, elles ne me signaleraient pas comme un des grands bienfaiteurs de l'humanité, qu'elles me prissent pour le diable en personne ou tout au moins pour un savant; car vous n'ignorez pas qu'au dire de bien des gens, un savant n'est autre chose que l'embryon d'un esprit démoniaque. Mais quittons le langage de la plaisanterie et reconnaissons que celui qui le premier a dit à l'homme : connais-toi toi-même, a fait mieux encore que de proclamer une grande vérité; il a formulé en deux mots un des plus utiles conseils qu'il soit possible de donner à ses semblables.

Récapitulons maintenant tout ce que nous venons d'exposer, et précisons bien la situation dans laquelle nous placent, au point de vue des communications d'homme à homme, les études dont je viens de vous faire con-

naître les résultats. Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point que, dans l'âme, toute pensée, tout sentiment, toute volonté, est fluidiquement représentée par une agitation vibratoire. Nous ne saurions en effet comprendre, si tout était au repos dans l'âme, qu'elle pût être agissante. Une action quelconque ne suppose-t-elle pas le mouvement? et, comme l'âme ne peut rien perdre de son fluide, ce mouvement, ainsi que je vous l'ai expliqué, ne saurait être que vibratoire. Ayant maintenant recours à une analogie qui vous est familière, j'ajouterai que, de même que chaque note de musique correspond dans l'air à un nombre spécial de vibrations par seconde, et que, par suite, une phrase musicale formée de plusieurs notes différentes se composera d'une certaine succession de modes vibrants et variés, de même, dis-je, dans l'âme, une pensée dont les diverses parties ne se ressemblent pas, sera représentée par une suite de vibrations se succédant, différentes les unes des autres et par leur amplitude et par leur nombre. A cet égard, il y a complète identité entre le fluide animique pensant et l'instrument de musique qui chante. Tant que l'âme ne travaillera que pour son propre compte, son agitation pourra n'être que très-faible et se borner à mettre en mouvement son seul fluide. Mais, lorsque sa pensée étant complétement formée, elle voudra la manifester au dehors, l'énergie de ses impulsions devra sensiblement grandir ; car il faudra d'abord qu'elle imprime assez de mouvement au périsprit pour que celui-ci en communique à l'appareil nerveux du corps, lequel à son tour, par l'organe spécial de la voix, provoquera dans l'air les vibrations représentatives de la pensée qui marche et qui, émises dans tous les sens, la font pénétrer chez les divers membres d'un auditoire. Il va sans dire qu'introduites dans chaque individu par le canal de l'oreille, ces vibrations aériennes mettent le système nerveux de cet individu dans un état de mouvement qui, après avoir fait vibrer le périsprit, atteint enfin le fluide animique et lui donne ainsi la conscience de la pensée émise.

J'aime à croire qu'après ces explications, aucune dif-

ficulté sérieuse ne persistera dans vos esprits, du moins en ce qui concerne la transmission et la marche d'une communication, depuis l'âme qui l'émet, jusqu'à celle qui doit la recevoir. Mais, probablement, il n'en sera pas de même au sujet de certains incidents qui se produisent pendant cette transmission, et notamment des interruptions soudaines qu'éprouve le mouvement vibratoire, lorsque ce mouvement atteint notre enveloppe corporelle, et de ses réapparitions non moins soudaines, lorsque la communication, dans sa marche, sortant du corps, doit se propager à l'extérieur. Certainement, il vous serait difficile de comprendre ces transmutations alternatives dans la nature du mouvement communicateur, si, faute d'y avoir suffisamment réfléchi, vous vous laissiez diriger par cette tendance, assez généralement acceptée, qu'une vibration ne peut avoir, soit pour origine, soit pour dénouement final, qu'une autre vibration. Ce serait là une opinion exagérée dont il importe de combattre l'exclusivisme, car elle est, à tous égards, contraire à la réalité des phénomènes naturels. Il me suffira de quelques citations pour vous convaincre de tout ce qu'il y a d'erroné dans une telle manière de voir. Voici un premier exemple : lorsque vous entendez le son d'une harpe, il n'est pas douteux que ce sont des vibrations aériennes qui l'apportent à votre oreille, et il est non moins certain que ces vibrations sont le résultat immédiat de celles qu'exécute une des cordes de cet instrument. Mais comment cette corde a-t-elle été mise en mouvement ? Est-ce encore par une force vibrante ? Vous savez d'avance que la réponse à cette dernière question doit être négative. Avec votre doigt, vous avez obligé la corde à quitter la position rectiligne qu'elle occupe naturellement dans l'instrument. et, comme la ligne droite est la plus courte distance d'un point à un autre, vous avez, par le fait de cette déviation, allongé et tendu la corde. Cela posé, dès que votre doigt l'abandonne, elle court reprendre sa position d'équilibre; mais comme, au moment où elle l'atteint, elle est animée d'une certaine vitesse, elle dépasse le but et va s'écartant de l'autre côté, jusqu'à ce que cette vitesse soit épuisée ; quand cette circonstance se

produit, la corde, se trouvant de nouveau éloignée de sa position rectiligne, y retourne, mais la dépasse encore par le même motif que précédemment, et cette succession de va-et-vient détermine chez elle un état vibratoire qui se communique à l'air ambiant. Vous pouvez comprendre, d'après ces explications, que, si l'air vibre parce qu'il reçoit les impulsions d'un autre corps qui est en état de vibration lui-même, il n'en est pas de même de celui-ci, de la corde, à laquelle ce dernier état a été imprimé, non par une force vibrante, mais par une véritable force de tension. Il est, d'ailleurs, d'autres natures de forces non vibrantes susceptibles de produire des effets analogues; sans entrer dans des détails qui, en présence des faits connus, ne sont pas indispensables, je peux citer la cloche dans laquelle la mise en vibration est déterminée par le coup de marteau, c'est-à-dire par la force d'un choc; je peux encore signaler la corde du violon qui devient vibrante sous le passage de l'archet, c'est-à-dire par l'influence d'une force de frottement. Enfin, prenant nos exemples bien au delà de notre globe, serait-il trop téméraire de soupçonner que le frottement produit sur l'éther, par la rotation du soleil sur lui-même, pourrait bien être l'archet perpétuel qui provoque et assure la permanence des vibrations lumineuses dans le fluide universel ? Mais je n'irai pas plus loin dans cette voie, qui pourrait avoir ses présomptions et ses chutes icariennes, et qui, d'ailleurs, appartient plus encore aux théories de la physique qu'à celles de la psychologie.

Résumant tout ce qui précède, vous n'éprouverez aucune difficulté, je pense, à reconnaître que des forces non vibrantes par elles-mêmes sont cependant directement susceptibles de produire le mouvement vibratoire. Cela posé, partant de cette idée et l'appliquant à l'être humain, nous aurions à rechercher si, dans le système nerveux fonctionnant pour transporter une communication à travers notre corps, les vibrations de la parole qui se produisent immédiatement lorsque le mouvement communicateur sort de nos organes, si, dis-je, ces vibra-

tions doivent être attribuées à une force de tension, à des chocs, à un frottement ou à tout autre espèce d'action dynamique ? L'état actuel de la science ne nous permet pas de faire à cette question une réponse spéciale et précise. Diverses forces sont possibles, vous venez de le voir, mais nous ne savons rien de particulier sur celles qui agissent en réalité. Ce que nous pouvons maintenant affirmer, c'est que les nerfs, à supposer qu'il n'y a rien de vibratoire dans leurs mouvements, n'en sont pas moins aptes à faire naître dans certaines parties de notre corps qui se trouvent en contact avec l'air des agitations qui se traduisent dans ce fluide par des vibrations. Cette conclusion dont, en effet, nous constatons la vérité tous les jours, car il n'est pas une seule de nos paroles qui ne la confirme, se présente donc à nous avec toute l'autorité des appuis scientifiques. Je dois cependant le répéter, nous restons encore aux prises avec une certaine part d'inconnu ; mais, du moins, vous le voyez, nous sommes parvenus à élaguer ce qu'on aurait pu nous objecter comme des contradictions, comme des impossibilités. De sorte que si, dans cette partie des œuvres de la création, tout ne nous est pas encore dévoilé, quant à la spécialité de certaines causes, il n'y a rien dans les effets qui puisse être considéré comme insolite, comme incohérent, comme contraire à la raison. Nos successeurs pourront donc procéder avec confiance à de nouvelles recherches, assurés qu'ils sont, dès à présent, qu'ils n'épuiseront pas leurs efforts sur des invraisemblances.

Pour éviter toute complication, je me suis borné, dans l'exposé que je viens de vous faire, à ne vous parler que du mode de communication qui a lieu par la parole. C'est certainement le plus usuel entre les personnes qui cohabitent dans la même ville et, à plus forte raison, dans la même maison, surtout, dans ce dernier cas, lorsque ces personnes font partie de la même famille ; c'est, en un mot, le plus simple, le plus immédiat, le plus expéditif. Est-ce aussi le plus fécond en enseignements sincères et progressifs ? A en juger par le nombre immense de paroles tout au moins inutiles, sinon

malsaines, qui se débitent tous les jours, il serait permis d'en douter. Mais là n'est pas en ce moment la question. Il ne s'agit pas, en effet, d'apprécier la moralité des communications, mais leur nombre et leurs divers modes de manifestation. La communication parlée, si commode lorsque nous nous trouvons à une distance modérée les uns des autres, cesse d'être possible lorsque, sans atteindre des chiffres à beaucoup près excessifs, cette distance augmente. Je ne crois pas qu'à moins d'avoir une voix de Stentor et de posséder un organe merveilleusement timbré, il soit possible, à une distance de 40 à 50 mètres et dans les conditions sociales ordinaires, c'est-à-dire dans les rues et sur les places publiques, de soutenir pendant plus de 5 à 6 minutes une conversation nette, bien saisie et facilement comprise. Vous ne manquerez pas, d'ailleurs, de me faire remarquer que, s'il s'agissait de choses discrètes, cette manière de procéder aurait les plus graves inconvénients ; car, si ce que vous auriez ainsi dit devait rester caché, vous auriez admirablement réussi à en faire le secret de Polichinelle. Ceci est tellement vrai que, même alors qu'on est tout à fait à portée de s'entendre, qu'on est presque au contact, il est certaines natures d'aveux, de confidences, de déclarations, qu'on aime mieux confier à une mimique mi-partie d'instinct et de conventions qu'à la parole. Vous voyez, en résumé, que, soit qu'on veuille faire usage de la communication parlée, soit qu'on veuille avoir recours à celle par signes et par gestes, il faut être assez rapproché pour se bien entendre ou pour se bien voir. De sorte que, lorsque aucune de ces conditions n'est réalisée pour deux individus, il ne leur serait pas possible, si Dieu n'y avait pas pourvu par un autre moyen, de communiquer entre eux. Or ce moyen, sur l'ingéniosité duquel nous sommes blasés par une longue habitude, c'est l'écriture qui nous donne la faculté de faire échange de nos sentiments et de nos idées à toutes les distances ; l'écriture, permise à l'homme seulement, ce qui établit entre lui et toutes les espèces animales une distinction infranchissable ; à moins que vous ne soyez du nombre de ceux qui pensent que nous descendons directement, mais très-inconstitution-

nellement à mon avis, de la bête ; qui veulent, en un mot, que l'homme ne soit autre chose qu'une huître parvenue après fortune faite.

Mais rentrons plus intimement dans notre sujet. Je vous ai dit que, lorsque l'âme veut faire usage de la communication parlée, en vertu de sa force de volonté, transmise par les nerfs, elle agit sur les replis mobiles de la muqueuse vocale, située dans l'appareil respiratoire, et produit sur ses replis des mouvements qui se traduisent dans l'air par des vibrations sonores incessamment modifiées dans leur nombre, dans leur timbre et dans leur intensité, par les mobilités instinctives de la glotte, du larynx, du voile du palais, de la langue, des lèvres. Mais, lorsqu'il s'agit de la communication écrite, c'est à une autre partie du système nerveux que l'âme a recours ; elle met alors en exercice celles de ses parties qui impriment le mouvement au bras, à la main, aux doigts, et, sous le contrôle et la direction de nos yeux, leur fait tracer sur le papier les divers signes de l'idiome conventionnel appris par chacun de nous. La succession et l'ensemble de ces signes écrits sont les représentants de nos pensées telles qu'elles ont été conçues et coordonnées par l'âme, tout aussi bien que, dans le cas précédent, l'étaient les articulations sonores et successives de l'organe de la voix ; et, de même que la parole arrive à notre oreille par le mouvement vibratoire de l'air qui nous donne la perception du son, de même l'écriture parvient à nos yeux par les vibrations de l'éther, qui développent en nous les sensations visuelles. Ainsi, vous ne pouvez que le reconnaître, chez les êtres humains, rien de ce qui est pensée ne peut se communiquer sans l'intervention du principe vibrant, mais en même temps, ne l'oubliez pas, sans le passage à travers les enveloppes corporelles des deux individus qui correspondent. Je reviendrai tout à l'heure sur ces grandes vérités constitutionnelles qui s'appliquent, sans exception, à tous les modes de communication et qui nous conduiront à d'importantes conséquences.

Je crois devoir vous signaler, sans toutefois m'étendre

longuement sur ce sujet, les différences essentielles qui, au point de vue des nécessités sociales, distinguent entre elles les communications des divers ordres. Celles qui empruntent, soit la parole, soit les gestes et les signes, sont rapides, expéditives, mais leur utilité se trouve limitée au seul cas où les personnes qui communiquent entre elles sont présentes dans le même lieu et très-rapprochées ; celles qui empruntent l'écriture sont lentes, pénibles, mais elles possèdent le précieux privilége de permettre la correspondance à toute distance. Les avantages des premières sont limités à la vie présente ; elles la rendent plus productive, en lui procurant une grande économie de ce temps dont chacun de nous n'a à sa disposition qu'un bien faible contingent. Les secondes nous permettent de connaître aujourd'hui ce que furent la vie et la pensée du passé, et permettront à l'avenir de savoir ce que sont celles du présent. Enfin la pensée écrite, surtout lorsqu'elle a été reproduite et popularisée par l'impression, qui en est la véritable photographie matérielle, est à l'abri de toute discussion sur l'authenticité de ce qu'elle exprime; tandis que la parole est souvent déniée après coup, et par celui qui l'a prononcée, et par ceux qui l'ont entendue. Voilà pourquoi, à la suite d'une expérience dont notre siècle d'incessantes élections a été particulièrement favorisé, nous devons accepter tous sans conteste cette très-véridique et très-instructive affirmation de l'humanité : les mots s'envolent, les écrits restent. Je peux, d'ailleurs, la sser à vos souvenirs le soin de constater jusqu'à quel point, dans cette circonstance, l'humanité a frappé juste.

Vous serez peut-être surpris de la grande quantité de détails dans lesquels j'ai dû entrer au sujet d'une question si simple en apparence, que celle qui consiste à savoir comment se font sur cette terre les communications d'individu à individu. Votre étonnement ne serait pas à beaucoup près aussi grand, si de temps en temps vous aviez songé à porter votre attention sur cet ordre de faits. Vous auriez peu à peu constaté qu'il ne suffit pas de faire un usage continuel d'une chose pour la bien

connaître à fond et au delà des simples apparences. Vous pourriez bien, par exemple, en restant des journées, des années entières exposés au soleil, finir par apprendre, sans trop vous gêner, ce qu'est une insolation; mais, sans de la réflexion, sans beaucoup de réflexion, vous ne parviendriez pas à savoir ce que sont les rayons de cet astre, comment ils nous arrivent, pourquoi ils nous éclairent. Le grand Newton lui-même, qui était cependant un profond observateur, a échoué à cette tâche. J'aurais bien pu supprimer de place en place quelques passages de ces leçons; mais puisque, d'une part, je ne suis pas paresseux, vous me permettrez de le dire, que je suis même quelque peu entêté en matière de recherches et d'études ; puisque, d'autre part, dans le but de vous instruire, vous mettez une grande obligeance à vouloir m'écouter, pourquoi aurais-je procédé par voie de diminution dans les enseignements que je peux vous donner ? Pourquoi ne vous aurais-je communiqué qu'en partie des pensées qu'avec l'aide d'un peu de temps et de réflexion vous êtes très-capables de vous assimiler tout entières ? Car, ne vous découragez pas, chaque chose, même parmi celles qui sont encore obscures, arrivera à son heure et viendra prendre sa place dans le casier de vos intelligences. Cela ne s'improvise pas, à coup sûr, mais cela peut fort bien s'acquérir lorsque, les moyens nous étant offerts, nous savons mettre de la bonne volonté à en faire usage.

Dans la question qui nous occupe, il était d'autant plus nécessaire de ne rien laisser passer inaperçu, il était d'autant plus important de scruter tous les détails, que de cet ensemble de consciencieuses investigations va résulter un principe de la plus haute portée, en ce qui concerne les existences terrestres, et non-seulement celles du présent, mais encore celles des temps passés. Expliquons-nous catégoriquement sur le point de doctrine que je viens vous signaler et que je recommande à toute votre attention. A la suite de l'exposé que je viens de vous présenter, vous devez être parfaitement en mesure de remarquer, — et plus vous réfléchirez sur la vérité que je

vais énoncer, plus votre conviction grandira, — vous êtes, dis-je, en mesure de remarquer que l'être humain, soit pour recevoir les avis excitateurs des pensées qui vont naître en lui, soit pour transmettre chez les autres, s'il en a le désir, celles dont il est déjà possesseur, ne peut se passer de la coopération du corps. Incontestablement nous sommes ainsi faits, qu'il n'est pas un acte de la vie terrestre, pas un incident matériel qui s'y rapporte, pas un sentiment, pas une conception spirituelle qui puisse se former, se produire, devenir manifeste, dont nous ou les autres puissions avoir conscience, si dans cet acte, dans ce fait, dans ce sentiment, dans cette conception, n'intervient pas la double participation nécessaire, inévitable, du corps et de l'âme. Sans crainte de me tromper, je crois pouvoir affirmer que, dans l'état ordinaire et normal de notre existence, qui est l'état de veille, il n'est pas une circonstance, une seule, dans laquelle cette double participation fasse défaut pour un acte quelconque, matériel ou mental, que nous accomplissons sur cette terre. Maintenant que l'avis vous est donné, cherchez vous-même, c'est facile ; rendez-vous compte de la marche de vos pensées, des appuis qu'elles peuvent avoir dans les souvenirs de votre vie ; suivez d'un bout à l'autre la filière de vos actes, et vous y trouverez toujours la participation actuelle ou antérieure, mais nécessaire, de l'âme et du corps.

Tel est le principe sur lequel j'ai voulu appeler votre attention ; principe que votre propre expérience ne peut confirmer, mais que les investigations exposées dans la présente conférence ont particulièrement mis en relief, et que je recommande et confie à vos souvenirs. Car il nous sera de la plus grande utilité, lorsque nous nous occuperons de la question des réincarnations, pour combattre certaines résistances qu'on oppose à cette théorie, et qui, à eet égard, divisent le spiritisme en deux camps, celui de l'Amérique et celui de l'ancien monde.

Mais je dois très-spécialement, très-instamment, vous

faire remarquer que, sur cette terre et pour ce qui concerne les êtres humains, j'ai eu soin de déclarer que ce n'est qu'à l'état ordinaire et normal de notre existence, qui est l'état de veille, qu'il doit être permis de faire application de la vérité qui nous occupe en ce moment. Car il existe pour l'homme des situations exceptionnelles et passagères : celles de sommeil, de somnambulisme naturel ou magnétique, d'extase, de délire, pendant lesquelles la machine humaine, cessant de conserver ses attaches, ses rapports habituels, l'âme et le corps, tout en restant encore unis, ne sont plus liés ensemble de la même manière. Or, dès l'instant que, dans un appareil, les liaisons entre les parties changent, les effets se modifient à leur tour, et ne se maintiennent plus ni dans leurs apparences, ni dans leurs virtualités primitives. C'est ainsi que, dans le petit appareil appelé kaléïdoscope, si les images vues ne sont pas toujours les mêmes, c'est qu'à chaque mouvement, fort ou faible, que vous imprimez à l'instrument, les menus objets de l'intérieur, quoiqu'ils ne changent pas de nature, prennent des places et des juxtapositions variées. Fixez la voile de la barque à tel point du bordage plutôt qu'à tel autre, placez le gouvernail dans telle ou telle autre situation, vous savez bien que la marche du bateau prendra chaque fois des directions différentes, les unes plus favorables à la rapidité du voyage, les autres peu propices et même contraires. Il pourrait vous sembler, au premier abord, que l'étude de ces diverses perturbations dans lesquelles l'âme peut accidentellement se trouver par rapport au corps ne saurait avoir qu'un médiocre intérêt, celui qui s'attache à une pure exception. Ce serait une grande erreur, et il me suffira, pour vous en convaincre, de vous dire que c'est en vertu de ces exceptions mêmes, que c'est par elles, et par elles seules, qu'il nous est permis de communiquer avec les Esprits; que, sans elles, toute communication de cet ordre cesserait d'être possible. Nous voici donc, assez à l'improviste en vérité, mais très-logiquement toutefois, mis en présence de la grande question du spiritisme; nous voici en contact direct avec celles des œuvres de la création qui donnent à

notre doctrine un cachet propre, spécial, distinctif de toutes les autres. L'importance de ces études, vous le comprenez maintenant, est donc indiscutable. Je vous en présenterai le développement avec tout le soin, toute l'attention qu'elles méritent, et elles serviront d'introduction à ce que je me propose de vous exposer sur les moyens à l'aide desquels peuvent s'accomplir les communications entre les habitants de la terre et ceux de l'espace.

Quatrième Conférence

du 22 juin 1884

DE LA CONSTITUTION HUMAINE ET DE SON FONCTIONNEMENT PENDANT L'ÉTAT DE VEILLE

SOMMAIRE. — *La grande diversité de nos actes et de nos pensées, dans la période journalièrement active de la vie terrestre, ne nous permet pas de supposer que ce soit sous l'empire d'une constante immuabilité dans notre système organique que cette diversité peut se produire. — Toute cause qui, pour atteindre son but, se transmettrait toujours par les mêmes moyens ne pourrait engendrer que les mêmes effets ; or, l'expérience de la vie nous apprenant que, pour une même cause, les effets chez l'homme diffèrent quelquefois du tout au tout, il faut bien admettre que notre mécanisme transmetteur subit d'inévitables modifications. — Mais ces modifications restent comprises entre certaines limites au delà desquelles le mécanisme pourrait être altéré et même détruit.*

Ainsi que nous l'avons dit en terminant le précédent entretien, le moment est venu de nous expliquer sur les moyens à l'aide desquels il nous est permis de concevoir que les Esprits peuvent communiquer avec les habitants de la terre. Dans ce qui précède, nous vous avons parlé de ce qui se rapporte aux communications, soit d'Esprit à Esprit, soit d'être humain à être humain. Dans chacun de ces deux cas, les êtres qui correspondent entre eux sont d'espèce tout à fait similaire et possèdent des constitutions organiques et psychologiques complétement

identiques. A cet égard, un Esprit quelconque, considéré dans la généralité de son type, ressemble à tout autre Esprit ; ils possèdent tous les mêmes moyens de recevoir des perceptions, que celles-ci leur viennent directement des mondes matériels ou leur soient communiqués par d'autres Esprits. Il en est de même des habitants de la terre qui sont tous un composé identique de substances matérielles et spirituelles semblablement organisées chacune dans sa circonscription, semblablement juxtaposées et liées entre elles pour former cet ensemble que nous appelons l'être humain. Or chacun de ces êtres indistinctement étant doué, au même titre organique, de la faculté de parler et d'entendre, on conçoit qu'il leur suffit d'user de cette faculté pour entrer en communication les uns avec les autres, et se mettre ainsi respectivement en possession de ce qu'ils peuvent sentir et penser individuellement.

Mais il n'en est plus aussi complétement de même lorsqu'il s'agit de communications qui doivent avoir lieu entre les Esprits et les êtres humains, et réciproquement. Aussi n'est-ce qu'en entrant dans des considérations multiples et très-détaillées sur la constitution humaine, en procédant à une étude développée de ce qui la concerne, soit pendant l'état de veille, soit pendant celui de sommeil, que nous parviendrons à résoudre le problème, sinon dans sa totalité, du moins dans une partie de son étendue, qui ne manque pas d'importance. Disons, dès l'abord, que nous avons ici deux cas très-distincts à considérer, suivant que c'est l'homme qui veut communiquer avec l'Esprit, ou l'Esprit avec l'homme.

Supposons, en premier lieu, que c'est nous qui avons le désir de nous adresser à l'Esprit, de l'invoquer. Dans cette circonstance, notre âme aura la conception d'une pensée qui sera représentée dans son fluide par une certaine suite de mouvements vibratoires ; ces mouvements se communiquent à notre périsprit ; or, si celui-ci peut avoir quelque point de contact avec le fluide universel, — circonstance dont nous ne manquerons pas de faire

une étude spéciale, — l'éther subira à son tour les impulsions du périsprit, et, comme il les transmet dans toutes les directions, l'âme à laquelle nous les destinons ne pourra manquer d'en recevoir l'impression.

Mais, dès le début, une sérieuse objection vient se présenter. Vous pourrez, en effet, me faire observer que, si telle est la marche réelle du phénomène communicateur, on ne voit pas pourquoi les mouvements vibratoires de notre pensée, qui vont impressionner les périsprits des âmes habitant l'espace, se borneraient à agir sur cette catégorie d'âmes et n'exerceraient aucune influence sur les périsprits, et par suite sur les âmes des êtres humains. Cependant, serez-vous en droit d'ajouter, d'après ce qui a été exposé dans la précédente conférence, ce n'est nullement par cette voie directe que se font sur terre les communications d'âme en âme, mais par une voie plus compliquée, faisant un appel nécessaire, non-seulement à ce qu'il y a de fluidique autour de nous dans notre monde, mais encore à l'inévitable coopération de ce qu'il y a de matériel dans notre enveloppe corporelle.

Je ne cherche pas, vous le voyez, à affaiblir l'objection ; je crois au contraire m'être appliqué à la présenter dans toute sa puissance. J'aurais d'ailleurs d'autant plus tort de chercher à la dissimuler, qu'en fait, il est des circonstances, même sur terre, dans lesquelles les communications peuvent se faire directement d'âme à âme et sans aucune participation du corps. Mais je dois me hâter de dire que ce n'est que très-exceptionnellement que les choses se passent ainsi ; que de tels faits ne se produisent pas indistinctement sur toutes les constitutions, mais sur quelques-unes seulement douées de certaines facultés spéciales et qu'on ne rencontre qu'en très-petit nombre. Je ne tarderai pas à vous expliquer tout ce qu'il peut y avoir encore de mystérieux pour vous dans ces circonstances remarquablement exceptionnelles.

Mais, dans la pratique ordinaire de la vie terrestre, la communication directe entre les âmes humaines n'existe

pas, bien qu'elle soit possible, lorsque nous voulons invoquer un Esprit. D'où vient cette différence? Quelle peut en être la cause rationnelle? Quels en seront les avantages humanitaires? C'est ce que nous allons maintenant examiner avec tout le soin que mérite cette importante question.

Dans l'hypothèse de la communication directe, que vous vous adressiez à un habitant de l'espace ou à un habitant de la terre, c'est toujours par le périsprit de l'un et de l'autre que votre message, après avoir préalablement traversé l'éther, pourra, si les deux périsprits sont également accessibles, arriver à l'âme de chaque destinataire. Il est incontestable, d'après cette première remarque, que si, en réalité, les deux périsprits récepteurs se trouvaient placés à tous les points de vue dans des conditions identiques, il n'y aurait aucune raison de refuser à l'un ce qu'on accorderait à l'autre. Là où toutes choses sont semblables, les mêmes causes ne peuvent produire que les mêmes effets. Mais, loin que cette parfaite similitude existe dans les états des deux catégories de périsprits qui nous occupent, vous allez voir qu'il y a de l'une à l'autre des oppositions tranchées, des divergences on ne peut mieux caractérisées.

Dans l'espace, le fonctionnement du périsprit est uniquement consacré au service de l'âme; il consiste à faire pénétrer dans celle-ci les perceptions qui viennent du dehors, à faire passer au dehors les pensées qu'elle a pu concevoir et qu'elle veut émettre. Sur terre, ce fonctionnement est beaucoup plus compliqué; parce que le périsprit, servant de lien entre l'âme et le corps, doit, indépendamment des transmissions dont je viens de parler, servir d'intermédiaire à toutes les actions réciproques, rendues nécessaires par le fait générique et constitutif de l'union de l'âme avec son enveloppe matérielle. C'est ainsi que, dans le cas où nous sommes exposés à un danger, l'âme développe dans le corps, par l'entremise du périsprit, les forces nécessaires pour conjurer ce danger, ou tout au moins pour en amortir les fâcheuses con-

séquences. C'est encore ainsi, mais à l'inverse, que, lorsque le corps subit l'état anormal qui résulte d'une trop longue abstinence, le périsprit, subissant à son tour, par son contact avec le corps, l'influence de cette crise, cesse de transmettre à l'âme ses vibrations dans leur ordonnance habituelle, lui en communique d'irrégulières, et l'avertit ainsi des besoins qu'éprouve le corps et de la nécessité de leur donner satisfaction.

En outre, dans l'espace, le périsprit, déjà exempt de tout fonctionnement pour le service du corps, se trouve débarrassé des assujettissements que celui-ci lui imposerait par le seul fait de son contact et de ses adhérences avec lui. Il jouit donc relativement d'une grande indépendance, et peut ainsi participer sans contrainte à tous les mouvements vibratoires, à toutes les communications que comporte et nécessite la vie de l'espace. Il est loin d'en être de même pour les périsprits terrestres, qui, contenus, limités et condensés peut-être par notre enveloppe corporelle, ne sauraient certainement posséder qu'une moins grande dose de cette liberté d'action et de réaction si nécessaire, si indispensable pour le jeu régulier des forces vibrantes, pour la précision des messages et pour la régularité de leur transmission.

Enfin j'appelle votre attention sur une dernière considération qui est en complet accord avec une remarque déjà faite et qui achève d'expliquer celle-ci. Cet ordre d'idées consiste en ce que, tandis que, dans l'espace, les périsprits sont directement en contact avec le fluide universel par tous les points de leur surface, et reçoivent ainsi les influences vibratoires de toute provenance et de toute sorte. Sur terre, au contraire, ils ne peuvent communiquer, soit avec l'éther, soit avec les autres fluides qui nous entourent, que par les ouvertures corporelles spéciales qui forment ce que nous appelons les organes de nos sens, seules capables de donner passage à ces fluides. Voilà comment il se fait que, dans l'usage ordinaire et habituel de la vie, les vibrations monitrices ne pouvant aboutir au périsprit que

par ces canaux ouverts à travers notre enveloppe matérielle ; voilà comment, dis-je, — indépendamment de l'autorité d'une expérience qui dure, pour chacun de nous, depuis notre naissance, — il nous a été permis d'affirmer que, chez l'être humain, rien ne saurait entrer dans l'âme et en sortir sans l'inévitable participation du corps.

Toutefois, je le répète, ne perdez pas de vue que, si telle est la règle invariable qui s'observe dans la période ordinaire et normalement active de la vie, il est des circonstances particulières, peu nombreuses, très-exceptionnelles, dans lesquelles certaines constitutions humaines peuvent communiquer directement d'âme à âme. C'est ce que je vous ai promis de vous expliquer ; et peut-être entrevoyez-vous dès à présent que c'est parce que certaines âmes, sans rompre leur union avec le corps, seraient douées de la faculté de se détacher plus ou moins de celui-ci, et de donner ainsi en partie à leur périsprit un accès direct dans l'éther ; que c'est par ce moyen, dis-je, que des communications d'un ordre impossible dans l'état ordinaire de l'être humain pourront naturellement se réaliser. Mais ce n'est là qu'un premier soupçon ; nous nous occuperons bientôt de le changer en certitude, et, si nous y parvenons, vous aurez acquis l'intelligence de tout ce qu'il y a de merveilleux dans cet important et difficile problème des communications.

Nous aurions maintenant à examiner le cas où c'est l'Esprit qui veut entrer en communication avec l'être humain. Or si vous remarquez de prime abord qu'ici-bas deux êtres ne peuvent correspondre que parce que chacun d'eux possède la faculté, soit de parler et d'entendre, soit de lire et d'écrire ; si, en second lieu, vous voulez bien tenir compte que toutes ces opérations dépendent essentiellement de nos organes corporels et ne peuvent s'en passer ; si enfin à ces premières remarques vous ajoutez celle que les Esprits n'ont pas de corps, vous vous trouverez, je crois, fort empêchés de com-

prendre comment des communications de cette nature peuvent avoir lieu. Des expériences très-multipliées nous apprennent cependant qu'en fait la chose est possible, qu'elle se produit tous les jours ; non pas indistinctement pour nous tous, comme cela a lieu pour les communications d'homme à homme, mais seulement par une sorte de privilége, sous des conditions toutes particulières, dépendant de la spécialité de certains organismes humains et de leur intervention plus ou moins consciente. Ce sont précisément ces conditions qui constituent les circonstances exceptionnelles que je vous ai signalées tout à l'heure, et qui permettent aux cohortes spirites de l'espace de se mettre en relation avec les habitants de la Terre.

Je voudrais, sans plus attendre, vous donner le mot de toutes ces énigmes, mais ce serait une tentative très-prématurée ; pour nous éclairer sur ces délicates questions, il est nécessaire que nous fassions un retour sur la constitution humaine ; car nous ne la connaissons encore que par son ensemble, et il devient maintenant nécessaire de l'étudier dans quelques-uns de ses détails. Nous savons d'une manière générale que l'être humain est composé d'une âme et d'un corps ; nous savons aussi que l'âme est toujours entourée d'un voile fluidique appelé périsprit, qui, lorsque l'âme est incarnée, sert de lien entre entre l'âme et le corps, et je viens de vous donner tout à l'heure des exemples du mode de fonctionnement de l'attache périspritale.

Tout nous porte à croire que, dans l'état de veille, qui constitue le cours de notre vie activement et productivement intelligente sur la terre, pendant lequel s'élabore incessamment le progrès et s'accomplit, avec l'ordre et la succession voulus, notre mission planétaire ; tout nous porte à croire, dis-je, que, pendant cette phase de notre existence qui se reproduit tous les jours, le mécanisme humain, c'est-à-dire les juxtapositions et les attaches de l'âme, du périsprit et du corps, se maintiennent dans les mêmes situations respectives, sinon avec

une précision, une rigueur complètes et absolues, du moins, veuillez ne pas le perdre de vue, avec des variations qui, quoique nombreuses, sont très-sensiblement modérées dans leurs écarts. A l'appui de ces assertions, je vous ferai observer que, sauf quelques différences volontairement introduites par nous dans les énergies vitales, — ce qui explique les variations d'ordre secondaire que je viens de signaler, — nos diverses actions, nos pensées, nos sentiments, conservent respectivement, sinon les mêmes énergies, du moins la même nature, se manifestent suivant les mêmes modes, s'accomplissent conformément aux mêmes règles ; et il m'est permis d'ajouter que cette nature, ces modes, ces règles, ne dévient jamais des traits caractéristiques de la constitution hominale. Or il serait impossible de se rendre compte de ce qu'il y a de régulier dans les phénomènes essentiels de la vie, si, de son côté, le mécanisme par lequel ils se produisent et viennent à jour ne conservait pas un caractère à lui propre, une spécialisation distincte et persistante, même dans ses mobilités, d'ailleurs limitées ; si enfin il était exposé à subir des écarts exceptionnels quant à son type général et à son essence. A chacune des mutations de cette dernière nature correspondraient des manières différentes d'agir, de sentir, de penser ; et l'homme, en possession d'une foule de logiques, faisant chez lui alternance, serait dans l'impossibilité d'en poursuivre aucune dans la succession et dans la légitimité de ses raisonnements. Au reste, nous verrons toutes ces prévisions confirmées, lorsque nous procéderons à l'étude de la vie pendant le sommeil.

Après avoir acquis la conviction, par les manifestations mêmes des phénomènes vitaux, qu'en principe nous ne pouvons méconnaître que l'exercice de la vie humaine est la dérivation nécessaire d'un même type d'organisme toujours semblable à lui-même; quant à ses grandes généralités, après ces premiers aperçus, dis-je, poussant plus loin nos investigations, nous avons été conduit à penser que, si cette identité des organismes devait rester en effet inaltérable en tout et pour tout,

non-seulement dans la nature de ses parties constituantes, mais en outre dans les plus intimes détails de leurs liaisons, il faudrait admettre que tous les êtres de ce monde devraient être l'exacte reproduction les uns des autres, qu'ils ne pourraient faire penser et dire que la même chose, qu'ils auraient tous les mêmes tendances, les mêmes aptitudes, les mêmes appréciations ; auquel cas de séjour de la terre ne nous aurait offert que le spectacle de la plus désolante monotonie, et l'humanité se serait grandement trompée en affirmant que tous les goûts sont dans la nature ; dans chaque spécialité, au contraire, et pour notre grand malheur, il n'y en aurait eu qu'un. Or ce n'est pas la paix, à coup sûr, qui aurait pu naître de ce concert unanime des mêmes appétences et des mêmes désirs de possession.

De ces diverses observations, vous conclurez qu'il ne faudrait pas attribuer à cette fixité du mécanisme humain un caractère entièrement absolu ; il convient, il est même nécessaire de lui accorder certains degrés d'élasticité en rapport avec les fonctions vitales, auxquelles il doit servir de véhicule. Je viens de vous faire connaître les motifs principaux de cette nécessité, et je ne tarderai pas à vous donner les instructions complémentaires destinées à développer vos conceptions sur cet important sujet.

Quant à présent, ce qu'il faut reconnaître surtout dans notre organisme, considéré dans la généralité de son type, c'est qu'il nous donne le privilége d'être classés dans la catégorie des vies humaines, et non dans tout ordre d'animalité, de vivre comme homme et non comme ours, comme reptile ou comme huître. Le caractère prédominant d'un type d'organisme, c'est donc de déterminer une espèce de vie plutôt qu'une autre. Quant aux détails qui interviennent dans chacune d'elles, et qui sont d'autant plus nombreux que les vies sont plus perfectionnées, ils trouvent leurs possibilités de réalisation dans les variétés d'ordre secondaire que les types peuvent recevoir sans cesser de rester eux-mêmes. Or vous pouvez

être certains que le grand organisateur qui, dans sa sagesse, a conçu toutes les prévisions, a su trouver dans sa puissance les moyens propres à les mettre à jour, et j'espère vous en donner d'incontestables témoignages.

Répétons-le encore une fois ; si, pendant la veille, le corps et l'âme restaient constamment dans le même état, il n'est pas douteux que cette constance devrait se répéter et s'observer dans le mécanisme qui les unit. Mais il n'en est pas ainsi, vous le savez. Notre respiration, par exemple, ne se fait pas sur le même rhythme lorsque notre corps est en activité que lorsqu'il est dans le repos; notre estomac n'est pas dans la même situation lorsqu'il digère que lorsqu'il est à jeun; d'un autre côté, notre appareil animique ne vibre pas toujours au même degré, et ce degré varie suivant que notre pensée est plus ou moins active, suivant que les mouvements que l'âme doit imprimer au corps pour l'exécution de ses volontés ont plus ou moins d'énergie; enfin les agents extérieurs, le vent, la pluie, la lumière, les températures, l'électricité, exercent sur nous des influences incessamment modificatrices. Comment donc pourrait-on, alors que les forces qui agissent sur notre mécanisme ou qui se produisent par lui sont si changeantes, comment, dis-je, pourrait-on se refuser à reconnaître que le mécanisme doit posséder par lui-même une faculté d'élasticité naturelle qui lui permet de se tenir toujours en rapport avec la diversité des fonctionnements et des actes de toute sorte qui lui sont imposés pendant la vie?

Au reste, n'en est-il pas ainsi pour un grand nombre de nos objets usuels? Prenons, par exemple, cet instrument de musique bien connu sous le nom de *flûte*. Ici le type général consiste en un tuyau plus ou moins étendu, percé à sa surface et dans le sens de sa longueur d'un certain nombre de petites ouvertures. C'est ce type qui détermine l'espèce du son, c'est lui qui confère aux vibrations émises dans l'air une sonorité, un timbre spécial, distincts de ceux de tous les autres instruments et qui se retrouvent dans toutes les notes qui sortent de la flûte.

Quant aux différences des notes entre elles, au point de vue de la tonalité plus ou moins grave, plus ou moins aiguë, elles résultent des modifications que nous faisons subir au type général, sans le détruire, en bouchant tels ou tels autres trous de l'instrument. Passons à d'autres exemples. Le type de l'outil appelé ciseaux consiste en une réunion de deux lames tranchantes, ayant pour objet de diviser les substances généralement minces, flexibles, et qui n'offrent pas des résistances excessives. Mais, Mesdames, si les deux lames de vos ciseaux conservaient une ouverture fixe; si elles ne tournaient pas sur elles-mêmes autour de l'axe qui les unit; si, en outre, vous ne leur faisiez pas vous-mêmes suivre avec adresse les inflexions voulues, toutes choses qui, à coup sûr, ne détruisent pas le type de l'outil, nous devrions renoncer aux merveilles qu'elles produisent entre vos mains. Si les branches de nos pincettes ne possèdaient pas une certaine élasticité qui leur permet de s'éloigner ou de se rapprocher, c'en serait fait de la manie de tisonner, si attrayante pour quelques personnes. Enfin, si les roues de la voiture étaient invariablement posées de manière à ne pouvoir prendre un petit mouvement de droite et de gauche le long de l'essieu, nous aurions là une machine qui, au lieu de transports utiles, ne ferait autre chose que du frottement et que se détruire elle-même.

Puissent ces divers aperçus vous instruire et vous faire reconnaître que la rigidité, l'immobilisme absolus ne sont guères de ce monde. Notre âme n'a-t-elle pas été créée pour être sans cesse en activité, même lorsque nous dormons? La vie du corps ne se retirerait-elle pas de nous immédiatement, si les deux mouvements de la respiration et de la circulation du sang venaient à s'arrêter? La pierre elle-même, les métaux, les corps dits inertes, ne sont-ils pas soumis aux mobilités, toujours subsistantes quoique souvent inaperçues, de contraction et de dilatation que leur imposent les températures? Et cependant, faut-il le dire, en présence de ces faits si frappants, si implacables, ne s'est-il pas trouvé des hommes qui ont eu la prétention, non pas de

diriger, mais d'arrêter l'essor humain, c'est-à-dire, sachez-le bien, la plus irrésistible des puissances que Dieu a créées, de faire rétrograder cet essor jusqu'aux temps passés, espérant y trouver pour eux les dominations d'autrefois, pour nous les anciens esclavages ! Ce serait à ne pas y croire, si nous ne savions qu'il n'est pas de folies, de lâchetés, de hontes et de crimes, qui ne trouvent des ambitions à leur service.

Mais poursuivons nos études dans leur directe spécialité. L'observation et le raisonnement s'accordent à vous prouver que, plus un mécanisme a de fonctions à remplir, plus grande doit être la dose d'élasticité qui lui permet de se plier à certaines modifications ; et Dieu sait si les fonctions sont nombreuses dans l'appareil humain ! Mais ne perdons pas de vue que ces modifications, quoique importantes par leur nombre, ne sont pas indéfinies quant à leur énergie, qu'elles sont comprises entre des limites généralement assez rapprochées et au delà desquelles le mécanisme humain peut se trouver détérioré dans certaines parties, et même entièrement détruit. C'est ainsi que, au point de vue physique, une détonation peut, au delà d'un certain degré d'intensité, briser les ressorts de notre organe auditif et nous rendre sourd; et que, au point de vue animique, comme le dit Claude Bernard, des impressions morales, des saisissements douloureux, des sensations de volupté, agissant sur nos nerfs sensitifs, ralentissent les battements du cœur, peuvent même, lorsqu'elles parviennent à un certain degré, en suspendre tout à fait les pulsations, et devenir ainsi une cause de mort. Permettez-moi de tirer de ce qui précède une double leçon : la première nous apprend que, puisque les fonctions qui nous incombent ici-bas sont nombreuses, l'homme ne saurait se soustraire à la loi du travail; la seconde enseigne que, puisque l'emploi des forces n'est pas toujours sans danger, nous ne devons jamais nous départir d'une sage prudence. Croyez bien que, à part certains cas fortuits, certains imprévus que notre faiblesse humaine nous empêchera toujours de conjurer, le travail et la prudence sont, non-seulement

pour nous, mais en grande partie pour nos enfants, les préparateurs les plus efficaces des vies longues, calmes et saines.

En dehors de ces cas extrêmes que je viens de signaler, qui ont un véritable caractère de fatalité, et entre certaines limites, notre organisme est doué de la faculté de se modifier de manière à se prêter, sans se rompre et même sans s'altérer, au fonctionnement de forces sensiblement différentes entre elles, soit par leur nature, soit par leur énergie. Je peux vous citer un exemple trop habituel, trop significatif, de ces variations organiques, pour qu'aucun de vous puisse se refuser à reconnaître leur existence. Lorsque, pendant quelque temps, vous avez parcouru les rues et les places de la ville, ou les allées de votre jardin, éclairées par les radiations du soleil, et qu'ensuite vous entrez subitement et sans transition dans une chambre dont les volets sont mi-clos, il vous est maintes fois arrivé de ne rien distinguer ni des choses, ni des personnes enfermées dans cette chambre. Cependant ces personnes peuvent, non-seulement voir ce qui est autour d'elles, mais elles trouvent assez de clarté pour lire, écrire et procéder à la confection d'ouvrages minutieux. Il n'est pas possible, ce me semble, de prétendre qu'en ce moment votre mécanisme, qui se refuse à toute perception visuelle, soit dans une situation semblable à celle des mécanismes de ces personnes qui y voient; car le local, la nature du jour, l'intensité de la clarté, tout en un mot est identique pour tous. Or non-seulement vous serez convaincu des différences qui existent de vous aux autres; mais, au bout d'un certain temps, qui d'ailleurs n'est pas très-long, vous constaterez que vous devenez vous-même différent de ce que vous étiez tout à l'heure, au moment où vous êtes entré dans la chambre. Bientôt, en effet, vous commencerez à entrevoir quelques objets; puis, successivement, vous discernerez de mieux en mieux et en plus grand nombre ce qui d'abord a été pour vous complétement invisible. Vous serez passé, en un mot, de l'état d'aveugle à l'état de voyant. Or ce serait se montrer fort obstiné que de prétendre

que, pendant et après le passage d'un de ces états à l'autre, les rapports de l'organe visuel avec le cerveau et l'âme sont invariablement restés les mêmes.

Faut-il enfin vous citer l'ouvrier qui, tantôt habile, intelligent, maître à la fois de son corps et de son esprit, sait comprendre la pensée qui a présidé à la conception d'une machine, se rendre compte de la convenance de toutes ses parties, soit dans leurs formes, soit dans leurs agencements, et qui tantôt, sous l'influence de l'alcoolisme, perd toutes ses facultés, non-seulement pour l'exécution correcte et utile de son travail, mais encore pour la conduite régulière des mouvements de son corps, du fonctionnement de son intelligence ! Et faudrait-il croire, lorsqu'il y a de si prodigieuses disparates dans les actes manifestés, qu'il n'y a rien de changé dans l'organisme qui les met à jour ? Aucun de vous, à coup sûr, ne voudra admettre de pareilles conclusions.

Nous pouvons donc affirmer, en nous résumant, que pendant la veille,— car vous ne perdrez pas de vue que tout ce qui vient d'être exposé ci-dessus ne s'applique qu'à cet état,— nous pouvons affirmer, dis-je, que la constitution humaine ne conserve pas la rigidité d'une barre de fer, l'inaltérabilité d'un bloc de granit. Les actes de la vie, en effet, soit physiques, soit intelligents, sont loin d'être toujours caractérisés par une même et constante virtualité ; à tout instant, au contraire, cette virtualité se modifie en plus ou en moins, entre certaines limites, pour satisfaire aux diverses fonctions que comporte et exige l'exercice de la vie. Il faut donc que la constitution humaine soit douée, entre des limites correspondantes, de la souplesse nécessaire pour se tenir constamment en rapport avec la nature des actions qui doivent se produire en nous, et ne peuvent s'y produire, remarquez-le, que par l'entremise de cette constitution même. J'insisterai d'autant moins sur les phases diverses par lesquelles passe notre organisme, que vous pouvez en être visuellement témoins à tout instant, car elles projettent sur la physionomie de l'homme de remarquables et caractéristiques reflets. N'avez-vous pas rencontré, dans le cours de la vie, des individus qui, par la dignité de leur tenue, par la sobriété et la douceur de leurs paroles, par la bienveillance attractive de leur regard, pouvaient être considérés comme la vivante représentation de l'Ange du calme, de la modération et de la paix, et qui, subitement transformés, sous l'aiguillon d'un seul mot, d'un seul geste, témoignent à ne pouvoir s'y méprendre, par leurs mouvements désordonnés, par les menaces sorties de leur bouche, par les éclairs jaillissant de leurs yeux, de la tempête intérieure qui les agite, et vous donnent l'image trop véridique du démon qui préside aux haines et aux vengeances ?

Suffisamment instruits maintenant sur ce qui concerne la période active et productive de notre existence, nous allons passer à l'étude de celle que nous appelons sommeil; étude qui, à un premier abord, semble présenter quelques contradictions. Assez généralement, en effet, on considère le sommeil comme ne représentant que la fainéantise du corps et l'incohérence de l'âme. S'il en était réellement ainsi, le sommeil ne serait guère qu'un fléau, et il faudrait avouer que Dieu, qui nous a recommandé le travail et nous a donné l'intelligence, aurait fort mal réalisé son programme pendant cette période du sommeil, qui forme à peu près la moitié de notre existence. Une telle opinion pourrait à bon droit être considérée comme une attaque directe contre la sagesse divine, et serait ainsi à la hauteur des idées matérialistes. Mais, d'un autre côté, l'humanité, qui m'a généralement paru avoir en masse plus de judiciaire qu'isolément, a toujours maintenu les deux affirmations suivantes : la première, « qui dort dine » ; la seconde « la nuit porte conseil .» Or, ce sont là des fonctions qui, l'une et l'autre, ont certainement leur très-bon côté et sont de nature, à mon avis, à réhabiliter le sommeil. Vous voyez que la question n'est pas dénuée d'intérêt, que même elle ne manque pas d'un certain piquant. Nous la développerons dans le prochain entretien, et nous espérons faire sortir Dieu blanc comme neige des accusations inconscientes.

nous aimons à le croire, mais très-réelles, que l'irréflexion a portées contre lui.

Cinquième Conférence

Du 17 août 1884

SOMMAIRE. — *De la constitution humaine et de son fonctionnement pendant l'état de sommeil.*

I

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LA NATURE ET LES DIFFICULTÉS DU SUJET

Les simples indications que je vous ai présentées à la fin de la précédente conférence ont pu vous donner à comprendre que la clarté est loin d'être complète sur tout ce qui se passe en nous pendant la période du sommeil. Le seul fait de considérer comme incohérent le travail auquel l'âme procède au moment où nous dormons prouve surabondamment que nous touchons à un sujet encore peu étudié, et dans lequel nous allons nous trouver en présence de mystérieuses incertitudes. Mais les difficultés de la tâche ne sauraient être un motif suffisant de nous abstenir. Les gens de nature égoïste pourront penser autrement ; mais, dans notre doctrine, nous nous sentons tous solidaires les uns des autres; et chacun de vous a compris, lorsqu'il est devenu un de ses adeptes, que, plus que tout autre chose, solidarité oblige.

C'est bien de l'audace à moi, pourront me dire quelques critiques, de m'être aventuré dans les rudes sentiers de l'un de nos plus grands inconnus. Mais que voulez-vous ? répondrai-je, et qu'y faire ! chacun de nous n'a-t-il pas ses entraînements? N'a-t-il pas ses aiguillons qui le poussent, qu'il ne peut éviter, tenus qu'ils sont par des mains cachées qui le dirigent irrésistiblement vers des lieux qui lui semblent inabordables, et où il

sait qu'il doit s'attendre à lutter contre les difficultés les plus sérieuses? Mais il sait aussi que qui ne tente rien n'a rien, et que, si l'audace téméraire n'est que de l'aveuglement, l'audace réfléchie et prudente peut quelquefois être gratifiée, quand ce ne serait qu'à titre exceptionnel, par les faveurs d'un génie protecteur, dévoué et compatissant.

Avançons donc, puisque aussi bien nous ne pouvons résister, et que d'ailleurs, à parler franchement, nous n'en avons pas le désir. Cédons au souffle qui nous pousse, à la puissance occulte qui nous entraîne. Mettant notre confiance en ce Dieu qui a donné aux efforts de l'homme une gracieuse et encourageante compagne, que vous possédez tous, qui vous assiste et vous soutient dans les mauvais pas de la vie, qui vous fait voir dans le miroir de l'avenir les récompenses des pénibles épreuves du présent, avec laquelle je ne vous conseillerai jamais de divorcer, et que vous appelez : l'Espérance.

Je sais que le travail dont je vais vous donner communication n'est pas complet. Mais, me solidarisant dès à présent avec ceux qui, venus après moi, achèveront l'œuvre, laissez-moi croire que mes efforts actuels pourront contribuer à diminuer la difficulté de leur tâche ; laissez-moi croire aussi que, après avoir été moi-même aidé ici-bas dans mes recherches par les habitants de l'espace, lorsque, à mon tour, je serai parvenu à l'état d'Esprit, j'aurai le droit de collaborer avec mes successeurs de la terre sur un sujet auquel, en retour de ses séductions, j'ai prodigué toutes mes préférences.

Je ne vous apporte donc, et ce n'est pas sans regret que je vous fais cet aveu, qu'une partie de la moisson que j'avais cru pouvoir vous réserver, mais je me suis appliqué à ne cueillir sur l'arbre, pour vous les offrir, que des fruits mûrs ; laissant au temps, qui doit intervenir en toutes choses, la mission de perfectionner ceux qui, trop jeunes encore, n'auraient constitué que de la perte, car ils ne vous auraient donné ni saveur, ni profit.

On n'est pas parvenu à mon âge sans avoir acquis un peu d'expérience ; or, en quelque sujet que ce soit, et surtout en matière d'investigations scientifiques, l'expérience m'a appris que le meilleur moyen de progresser sûrement et avec le plus de vitesse relative, c'est de ne pas craindre, quelque contradictoire que cela paraisse, de dépenser beaucoup de temps, de consacrer beaucoup d'efforts à l'étude des faits, d'abord dans leur manifestation, ensuite dans leur rationalité ; à acquérir une conception nette et aussi complète que possible de ce que sont à leur arrivée les choses dont on veut connaître le point de départ. C'est là une boussole indispensable qui, une fois acquise et consultée avec une consciencieuse intelligence, supprime de pénibles et interminables divagations et nous protége contre les nombreuses déceptions, conséquences inévitables des méthodes qui ne sont qu'hypothétiques ; c'est le vrai fil directeur dans le labyrinthe des recherches. Que d'explorateurs n'ai-je pas rencontrés dans ma vie qui, cédant à des impulsions, généreuses saus doute, mais trop peu réfléchies, ont essayé de se mettre en route sans un suffisant bagage d'études préalables, et qui ont fini par comprendre que ce n'est pas en allant affronter directement le problème des causes, mais en s'appliquant d'abord à découvrir les secrets de toutes leurs conséquences, qu'il est possible de parcourir avec fruit les régions dans lesquelles s'accomplissent les mystérieux phénomènes de la création.

II

POURQUOI LA VIE HUMAINE EST UNE ALTERNANCE DE VEILLE ET DE SOMMEIL. — PENDANT LA VEILLE, LE CORPS ET L'AME TRAVAILLENT EN PARTICIPATION. — PENDANT LE SOMMEIL, CHACUN S'ISOLE : LE CORPS RÉPARE SES PERTES ; L'AME OPÈRE SANS LE CONCOURS DU CORPS, ET LA QUESTION SE PRÉSENTE DE SAVOIR COMMENT ALORS ELLE AGIT.

Appliquant la règle précédente à l'objet qui nous occupe, et sachant qu'en principe la vie de l'homme est une

continuelle succession de veille et de sommeil, la première question qui vient s'offrir à nos méditations est celle de tâcher de comprendre la nécessité même de cette alternance. Quand nous serons édifiés sur ces premiers points, quelques conclusions seront peut-être mises à jour.

D'après les enseignements fournis par la physiologie, science qui, je vous l'ai dit, s'occupe d'étudier la marche du fonctionnement de toutes les parties, soit intérieures, soit superficielles, de notre corps ; d'après ces enseignements, nous pouvons affirmer qu'il en est de notre enveloppe matérielle, par rapport à l'âme qui y est contenue, ou du moins adhérente, comme des habits par rapport au corps qu'ils recouvrent. De même que plus le corps travaille et s'agite, plus les habits qu'il porte s'usent, de même plus grande est l'activité de l'âme qui se manifeste et ne peut se manifester que par nos organes, et plus aussi les forces, les chocs, les frottements, les décompositions chimiques, fatiguent et épuisent la substance de notre corps. Il se produit là l'effet ordinaire, inévitablement consécutif à toute production de mouvement dans une machine ; celle-ci ne peut fonctionner sans s'user, et plus elle fonctionne, plus le dépérissement est considérable. Il faut donc, pour combattre ces effets destructeurs, mettre en œuvre d'incessantes réparations; il faut pourvoir à l'épuisement de la substance par de continuelles restitutions ; aux bois, aux métaux, aux cordages détériorés de la machine, il faut substituer de nouveaux bois, de nouveaux métaux, de nouvelles attaches.

Ces restitutions se font, pour le corps humain, par le double moyen de la nutrition et de la respiration. Mais il ne suffit pas, nous le savons tous, de posséder les matériaux nécessaires pour que la réparation soit faite ; il est, de plus, indispensable d'avoir de bons ouvriers qui les façonnent, qui leur donnent les dimensions voulues, qui les ajustent sur place suivant leur nature, qui rétablissent, en un mot, l'appareil suivant sa primitive et normale constitution. Telle est, d'après ce que nous avons expliqué

ailleurs, la fonction dévolue au principe vital, ayant pour collaborateurs subordonnés les forces mécaniques et physico-chimiques ordinaires.

Enfin, il ne faut pas un grand effort de réflexion pour comprendre qu'une réparation, à moins que son importance soit à peu près insignifiante, est tout à fait impossible tant que la machine fonctionne, tant qu'un mouvement continuel met en jeu ses diverses parties. Dans de telles conditions, l'ouvrier le plus habile ne saurait se rendre un compte exact du travail à faire, procéder à des ajustements précis, fixer les pièces avec la solidité nécessaire, exécuter en un mot une œuvre convenablement réparatrice.

Demandez, par exemple, à une de nos ménagères, de réparer les habits de ses enfants pendant qu'ils les portent et qu'ils jouent. Elle pourra ne pas y perdre son latin, mais elle y perdra à coup sûr ses aiguilles et son fil ; nous pouvons même ajouter, sans crainte de nous tromper, son temps et sa patience. Aucun de vous n'ignore que, lorsqu'une blessure vient affliger un de ses membres, s'il ne sait pas se résigner à condamner ce membre au repos, la soudure se fera mal ou pas du tout. Il est donc indispensable, et tout ce qui se passe incessamment autour de nous en met la preuve sous nos yeux, que la machine soit momentanément mise en chômage. C'est là un fait trop vulgaire pour qu'il y ait lieu d'insister plus longuement sur ce point.

Dans la machine vivante, les choses ne se passent pas autrement. Le principe vital, dès l'origine de son évolution, à partir du moment même de la conception de l'être, agit dans le calme, dans le repos ; il se réfugie dans l'obscurité des entrailles maternelles, image de l'un et de l'autre, et tout travail qui s'accomplit par lui est d'autant plus parfait qu'il s'exécute plus rigoureusement en dehors des agitations qui lui sont étrangères. Nous savons tous que la première et la plus importante recommandation que l'on fait à la femme qui va devenir

mère, c'est, d'une part, pour ce qui concerne l'esprit, que la pensée s'abstienne de sensations vives ; d'autre part, pour ce qui concerne le corps, qu'elle évite tout excès de fatigue et qu'elle se borne à la part d'exercice suffisante pour entretenir le jeu des fonctions motrices ; car toute exagération, dans un sens ou dans l'autre, si elle n'est pas fatale, a toujours une tendance prononcée à devenir pernicieuse. Et, que la femme ne l'oublie pas, du moment où elle acquiert la conviction qu'un être existe dans son sein, la plus grande responsabilité pèse sur elle.

Ce que je viens de vous expliquer sur le fonctionnement de la vie, sur la constitution de l'organisme humain, vous permet donc de comprendre parfaitement la nécessité que l'existence de l'homme soit une perpétuelle alternance d'activité et de repos, qu'elle soit répartie entre la veille et le sommeil. Suivant quel taux se fait cette répartition ? Quelles sont les considérations qui en justifient la convenance, au point de vue de l'ordre général de la création ? Cette recherche m'a paru de nature à vous offrir quelque intérêt.

D'après l'expérience que nous en avons tous, la durée de cette alternance entre la veille et le sommeil est d'environ la moitié du temps qui s'écoule entre deux levers consécutifs du soleil, la moitié par conséquent de ce que nous appelons une journée, c'est-à-dire à peu près douze heures. Un peu plus, peut-être, pour les personnes paresseuses, dont le tempérament se rapproche de celui de la marmotte ; un peu moins pour les personnes actives, qui tiennent de la nature vigilante et perquisitrice du chat. L'expérience nous permet également de constater que l'état de veille correspond en majeure partie à la période pendant laquelle le soleil reste au-dessus de l'horizon, et celui du sommeil au temps pendant lequel l'astre éclairant reste couché. Or ces faits, ainsi confirmés par la pratique, ne peuvent, à tous égards, que nous paraître très-acceptables au point de vue de leur rationalité. Car, d'une part, nous ne comprendrions

guère qne l'activité humaine pût se passer de la clarté du jour ; et, d'autre part, l'obscurité de la nuit, loin d'être nuisible, est au contraire très-favorable à la permanence et au repos du sommeil. Ces considérations sont de nature à autoriser la conclusion qu'il doit y avoir un rapport obligé entre la rotation diurne de notre globe et la constitution humaine, envisagée soit au point de vue de la quantité de travail qu'elle peut produire consécutivement sans recourir au sommeil, soit à la durée de repos qui lui est nécessaire avant de se remettre au travail. Dans l'hypothèse, que je considère d'ailleurs comme très-probable, où les choses se passeraient d'une manière analogue sur les autres globes, il nous serait permis de conjecturer que les êtres intelligents des planètes Mercure, Vénus et Mars, possèdent, mais sur ce point seulement, une certaine similitude de constitution avec nous; car, pour ces trois grands corps, la durée de la rotation diurne est sensiblement égale à la nôtre et conserve, à une demi-heure près, la valeur de vingt-quatre heures. Mais cette similitude partielle n'existerait plus pour les habitants de Jupiter et de Saturne, puisque, pour ces astres, la durée de vingt-quatre heures, dont se compose notre journée, est réduite à dix heures seulement ; d'où l'on pourrait conclure que, très-probablement, la constitution des êtres intelligents qui y habitent ne leur permettrait pas de se livrer pendant plus de cinq heures consécutives au travail sans avoir recours au repos de la nuit. En disant ceci, nous n'entendons d'ailleurs rien préjuger soit sur la nature des substances, soit sur les formes susceptibles de caractériser les diverses constitutions imparties à chaque planète.

C'est, en outre, le cas de répéter ici ce sur quoi j'ai déjà insisté : savoir qu'en ce qui concerne les humanités en général, soit celles des autres mondes, soit celle de la terre, on ne doit, au sujet de leurs constitutions, rien poser d'absolu, et qu'il faut toujours savoir tenir compte, pour ces constitutions et pour les diverses fonctions qu'elles ont à accomplir, d'une certaine dose d'élasticité qui permet à la créature de se maintenir, sans dommage permanent

et irréparable, sensiblement au delà comme en dessous de ce qu'on pourrait considérer comme une moyenne. Ainsi, dans ce qui précède, nous avons raisonné dans l'hypothèse que l'intervalle de vingt-quatre heures se compose moitié de jour, moitié de nuit. Mais, à vrai dire, ce n'est là qu'un terme moyen qui ne se réalise, dans le courant de l'année, qu'aux deux équinoxes de printemps et d'automne ; et, tandis qu'au solstice d'hiver le soleil ne nous éclaire directement que pendant huit heures, il reste seize heures au-dessus de l'horizon au solstice d'été. Cette différence de huit à seize s'atténue d'ailleurs à mesure qu'on marche vers l'équateur ; mais, par contre, elle s'accentue de plus en plus lorsqu'on va vers le nord, et, sur le cercle dit polaire, la plus longue nuit et le plus long jour atteignent vingt-quatre heures. Enfin, au pôle même, un jour et une nuit d'environ six mois chacun se partagent l'année à peu près également. Sans insister plus longuement sur ces détails, de nature plus spécialement astronomique, nous dirons qu'à partir du cercle polaire jusqu'au pôle, — ce qui ne comprend d'ailleurs qu'une très-petite partie de la surface terrestre, — il n'y a plus trace de la division des journées en partie éclairée et en partie obscure, division essentiellement régulatrice du travail et du repos pour chaque intervalle de vingt-quatre heures. Aussi, et à un fort petit nombre d'exceptions près, vous pourrez remarquer qu'à partir de ce cercle les terres s'arrêtent, inutiles qu'elles seraient à l'habitation permanente de l'homme, et cèdent la place aux mers, qui, par la constante obscurité de leurs profondeurs, sont plus favorables que la lumière du jour au développement des hôtes qui les fréquentent.

Après ces considérations d'ordre un peu secondaire, mais qui toutefois ne sont nullement étrangères à notre sujet, qui ont d'ailleurs l'avantage de prouver une fois de plus combien tout s'enchaîne dans l'œuvre de la création, revenons à nos études sur le fonctionnement de l'organisme humain pendant les deux périodes journalières d'activité et de repos.

Pendant la veille, le corps est assujetti à servir de vé-

hicule aux manifestations de la vie terrestre de l'âme, et s'use à ce travail. Pendant le sommeil, ce travail cesse, et il ne se fait dans le corps que celui destiné à la réparation de cette usure, que celui par lequel la vie corporelle continue d'être entretenue, et est ainsi mise en état de satisfaire, dans le jour, aux besoins et aux volontés de notre principe spirituel.

Pendant la veille, l'âme agit et pense; mais nous ne pouvons avoir conscience de ses actes et de ses pensées que suivant le mode d'après lequel notre organisme lui permet de se manifester, et je vous ai donné de nombreuses explications à ce sujet. Pendant le sommeil, l'âme pense aussi: il ne nous est pas permis d'en douter, puisque nous savons que nous rêvons et que nous n'avons aucun moyen de comprendre qu'une impression quelconque qui se produit en nous puisse avoir pour cause le néant. Mais, suivant quel mode, dans quelle étendue, d'après quelles conditions l'âme agit-elle et pense-t-elle pendant le sommeil? C'est ici que les interrogations se pressent et que commence le mystère. Quelques réflexions préalables me paraissent nécessaires avant d'entrer dans le cœur de la question.

III

OBSERVATIONS SUR LA COMPLEXITÉ DU PHÉNOMÈNE PRODUCTEUR DE NOS PERCEPTIONS CONSCIENTES. DANS L'EXERCICE ORDINAIRE DE LA VIE, EN DEHORS DU SOMMEIL, CETTE COMPLEXITÉ RÉSULTE DE CE QUE, DANS TOUTE PENSÉE, DANS TOUT ACTE DE LA VIE HUMAINE, IL Y A DEUX COOPÉRANTS : L'AME, D'UNE PART ; L'ORGANISME, DE L'AUTRE.

Quelles que soient les impressions qui viennent nous saisir dans le cours de notre vie active, c'est-à-dire pendant l'état de veille, nous ne pouvons, nous, adversaires ardents et convaincus des doctrines matérialistes, nous ne pouvons, dis-je, attribuer aux manifestations suivant

lesquelles ces impressions se révèlent à nous d'autre cause essentiellement déterminante que l'action de la force animique. Certes, nous n'ignorons pas que les vibrations de l'air sonore, des corps odorants et savoureux, celles enfin de l'éther lumineux, doivent produire certains battements sur les organes spécialement préposés à leur réception respective, tout comme elles déterminent une suite de chocs entre les molécules des milieux de toute sorte à travers lesquels elles se propagent. Nous sommes d'autant moins disposés à nier ce fait, qu'il est une des plus directes, des plus nécessaires conséquences des principes connus de la mécanique. Nous irons même plus loin en disant que, dans certains cas extrêmes et très-exceptionnels, — lorsqu'il s'agit par exemple d'explosions doublement formidables par leur intensité propre et par notre rapprochement, — ces battements peuvent acquérir assez d'énergie pour altérer profondément les organes sur lesquels ils agissent. Mais, d'un autre côté, en dehors de ces rares éventualités, lorsque, rentrant dans le cours ordinaire et normal de la vie, on considère la très-grande fluidité des substances qui transmettent ces vibrations et qu'on la compare à la matérialité de nos organes récepteurs, lorsqu'on réfléchit à l'infime contingent de force vive que ces vibrations transportent avec elles, et qui diminue d'ailleurs si rapidement à mesure que le parcours augmente; lorsqu'on tient compte de la faible importance des forces qui, pour les besoins généraux de la vie, sont déterminatrices de l'état vibrant, on arrive à des conceptions d'un ordre si infiniment petit, à des appréciations de quantité de mouvements si insaisissables pour la répartition qu'on en voudrait faire aux parties matérielles de notre corps qu'elles viennent frapper et solliciter, que la science n'a jamais abordé, je crois, qu'elle n'a peut-être jamais eu l'idée d'aborder le problème qui consiste à déterminer la valeur de ces battements ; qu'elle n'a pas cherché à savoir s'ils ont ou s'ils n'ont pas pour mesure la cent-millième partie de la force productrice des vibrations, et peut-être, en posant ce chiffre, ne suis-je pas descendu assez bas.

Ainsi, vous le voyez, l'effet mécanique que ces vibra-

tions produisent sur la partie matérielle de notre être est représenté par des fractions tellement petites que, s'il n'y avait en nous que de la matière ordinaire, cet effet, je ne dirai pas quant à son existence, mais quant à ses manifestations, devrait être considéré comme s'il était nul pour l'homme. Or l'expérience nous prouve que ce n'est nullement ainsi que les choses se passent ; car, tous les jours, à tout instant, l'être humain, à la suite de ces vibrations, au lieu de rester impassible, éprouve les sensations les plus diverses, les plus inconnues en dehors de lui ; il ressent les effets des odeurs et des saveurs ; il est saisi par les émouvantes impressions de la parole, des chants et de la musique; il admire les splendides tableaux de la nature morte ou vivante, fixe ou mobile; il se réjouit avec ses amis heureux, il pleure avec ceux que le malheur vient atteindre ; en un mot, il n'existe pas seulement, il vit. En vérité, je le demande, comment comprendre que ce soit à des mouvements si insignifiants d'une matière brute et inerte par elle-même qu'il faut attribuer l'unique cause des étranges et admirables phénomènes de la vie ? Comment comprendre qu'ils sont à eux seuls les générateurs de ces résultats que je viens d'énumérer? Résultats non moins remarquables par leur nombre et leur variété que par le grandiose éclat, par l'immense fécondité d'impressions, qui mettent l'homme en rapport avec tout ce qui l'entoure, qui sollicitent sa pensée et lui permettent de la suivre en la développant; qui lui apprennent ce que c'est que de sentir, et qui, je le répète, n'existent que pour lui !

Et vous, hommes de la matière, si de ces choses de votre doctrine auxquelles nous ne pouvons croire, bien que vous les affirmiez sur tous les tons, si de ces choses, dis-je, vous connaissez les raisons démonstratives, pourquoi donc tardez-vous tant à nous les dévoiler? Pensez-vous qu'aux seuls accents de votre parole nous ayons cessé d'être sensibles aux déductions de la logique, et que nous n'en avons plus aucun besoin? Ou bien vous serait-il déplaisant et pénible de passer du domaine des assertions gratuites et libres à celui des justifications réfléchies

et obligatoires ? Quelle sorte de jouissance pouvez-vous trouver à maintenir nos intelligences dans l'obscurité, s'il vous est réellement possible de déverser sur elles les bienfaits de la lumière? Vous paraîtrait-il enfin plus glorieux, je devrais peut-être dire plus utile, de laisser le troupeau humain s'atrophier dans une ignorance facile à corrompre et à dominer, que de faire disparaître les incertitudes du doute, les angoisses du désespoir, et surtout les conséquences parfois si terribles de maximes inhabiles à rien diriger avec rectitude; car chacun les comprend et les interprète à sa guise, parce que jusqu'à ce jour vous les avez complaisamment laissées à l'état d'hypothèse ?

Quant à vous, spirites, ne penserez-vous pas, à la suite des recherches dont je vous ai présenté l'exposé, qu'il faut qu'il y ait en nous autre chose que les masses de notre corps, à travers lesquelles un peu de mobilité pourra être transmise, mais sans les émouvoir pour ainsi dire, trop compactes que sont ces masses par elles-mêmes ? N'est-ce pas ainsi que ces rayons lumineux qui traversent certains corps sans donner naissance à la moindre apparence de mouvement dans leurs molécules, n'en sont pas moins susceptibles, après leur sortie, et produire les plus remarquables effets au point de vue des formes et des colorations ? Ne vous paraîtrait-il pas raisonnable, guidés par l'expérience de toute votre vie, d'admettre que ce qu'il y aura de mobilité encore subsistante, après le passage des vibrations dans notre corps, vient rencontrer une substance aussi éminemment fluide que celle de notre enveloppe matérielle l'est peu, encore plus fluide que celle des milieux transmetteurs eux-mêmes, substance qui, compensant par sa prodigieuse subtilité ce qu'il y a d'extrêmement réduit dans les forces motrices, pourra recevoir des agitations subites, profondes, ayant leur caractère propre, et que vous chercheriez vainement dans le monde extérieur, parce que cette substance n'existe nulle part en dehors de l'être humain? A l'aide de cette intervention fluidique à nous acquise, ce qui semblait impossible devient saisissable. Je comprends alors qu'à cha-

que espèce de vibration extérieure, quelque réduite qu'en soit l'énergie, correspondent, dans ce fluide éminemment agissant, des mouvements propres, spéciaux et variés ; je comprends qu'en vertu de leur spécialité même, ces mouvements deviennent caractéristiques de tout ce qu'il y a d'intelligemment distinctif chez l'homme ; je comprends, enfin, la possibilité des causes génératrices de tout ce qui nous saisit, nous émeut et nous captive, de toutes nos sensations en un mot, lesquelles, par des moyens qui, à la vérité, sont encore un secret pour nous, franchissant les limites de la matérialité terrestre, pénètrent dans notre conscience, et prennent ainsi possession de notre être pour y germer, s'y développer, fleurir et produire.

Vous êtes maintenant en mesure de reconnaître que le phénomène des perceptions conscientes qui se produisent en nous n'est pas exempt de certaines difficultés. Cela tient, comme j'ai essayé de vous l'expliquer, à ce que les mouvements qui accompagnent ce phénomène, après avoir traversé les fluides extérieurs, l'air et l'éther, dans lesquels ils prennent leur origine, sont obligés, avant de provoquer une agitation quelconque dans le fluide animique, de passer par la filière de notre double enveloppe corporelle et périspritale. En conséquence, pour se bien rendre compte des mobilités diverses qui interviennent dans tout acte de l'intelligence humaine, pour en bien apprécier l'ensemble dans leur marche et la physionomie dans leurs effets, nous aurons à apprécier deux choses, savoir : ce que peut faire l'âme par elle-même ; ce que, de leur côté, peuvent faire le corps et le périsprit. Vous voyez que le sujet se complique, et que je n'exagérais pas quand je vous ai dit, en débutant, que nous serions aux prises avec de sérieux obstacles dans le cours de nos investigations sur le problème que nous cherchons à résoudre.

Mais ne nous décourageons pas ; l'étude nous donne les moyens d'avoir quelquefois raison des plus embarrassantes difficultés, et l'un des plus puissants de ces moyens

consiste à introduire des divisions et des séparations là où les obscurités semblent vouloir s'amonceler. Vous seriez, certes, fort embarrassés si je vous proposais de défaire un nœud double d'un seul et même coup. Mais si, ayant reconnu l'impossibilité de résoudre la question dans les termes où elle a été proposée, vous parvenez, après un examen attentif, à distinguer les involutions de la corde qui appartiennent à un même nœud de celles qui sont constitutives de l'autre, la double difficulté rationnelle et pratique aura bien vite disparu, car il vous sera alors possible d'agir séparément sur chaque groupe ; et ainsi, à l'aide d'une analyse qui sépare et simplifie, vous aurez dénoué les enchevêtrements d'une synthèse qui confond et complique.

Appliquons ici cette méthode. Et, puisque nous reconnaissons que, dans la production du phénomène de la perception consciente, il y a deux participants : d'une part, l'âme qui tantôt émet, tantôt reçoit ; d'autre part, les milieux qui sont traversés, faisons deux parts dans nos études : celle, d'abord, qui aura pour objet de nous éclairer sur la nature du travail que peut faire l'âme considérée isolément ; celle, en second lieu, qui procèdera à la détermination probable des influences que les milieux traversés exerceront sur les forces destinées à l'âme ou émanées d'elle, forces dont ces milieux sont les conducteurs nécessaires, indispensables

En mettant en œuvre ce procédé pour la période du sommeil, comme nous l'avons fait, dans les limites permises à l'homme, pour celle de la veille, si nous ne parvenons pas à une solution complète, nous pourrons du moins espérer d'en obtenir de partielles, et retirer ainsi quelque profit et de notre temps et de nos efforts. Passons d'abord en revue ce qui concerne l'âme.

IV

L'AME, ESSENCE SPIRITUELLE, PRINCIPE DE L'INTELLIGENCE, NE PEUT PAR ELLE-MÊME, EN QUELQUE CIRCONSTANCE QUE CE SOIT, AGIR ET PENSER QUE LOGIQUEMENT.

Ce n'est qu'après de longues et mûres réflexions, après les plus sérieuses méditations sur la nature de la grande œuvre de la création, sur les conceptions que nous pouvons nous faire de l'essence divine et de celle de l'âme humaine ; ce n'est qu'après avoir attentivement arrêté notre pensée sur l'autorité que nous paraissent avoir certains faits terrestres et certaines tendances instinctives de l'humanité, que nous avons été conduit à poser l'affirmation qui a été inscrite comme titre du présent article.

Je vais maintenant procéder à l'exposé des motifs principaux et d'ordre général propres à justifier mon assertion. Plus tard, et dans le cours de la discussion, il s'en présentera d'autres qui, quoique d'une nature plus particulière, ne vous paraîtront pas moins convaincants, je l'espère.

C'est surtout par la considération de ce qui se passe pendant le sommeil que l'homme a été entraîné à penser que le rêve ne saurait être considéré que comme une divagation de l'âme. Il y a dans le rêve, je n'en disconviens pas, des apparences qui semblent justifier cette opinion. Mais une étude attentive de ce que devient la constitution de l'être humain pendant le sommeil vient efficacement combattre ces premières conclusions, et substituer le flambeau de la vérité aux erreurs de l'irréflexion. C'est dans les prochaines conférences que je vous présenterai dans tout leur développement les explications propres à dissiper les obscurités qui voilent en partie ce sujet. Mais, avant d'entrer dans les détails qui touchent à la constitution humaine et aux modifications, toujours rationnelles, qu'elle est susceptible d'éprouver, il m'a paru

utile, comme je viens de le dire, d'aborder la question par des considérations d'ordre général et se rapportant directement aux conceptions mêmes de la science créatrice, la moins incohérente, on en conviendra, de toutes les sciences.

De prime abord, il ne me paraît pas possible de supposer que Dieu, c'est-à-dire la providence des mondes, en créant l'âme, ait pu avoir la pensée d'en faire un amalgame composé de facultés, tantôt sages, sensées, réfléchies, tantôt divagantes et contradictoires ; agissant à certains moments avec mesure, avec suite, avec raison et profit, et se manifestant quelques instants après sans ordre, sans règle, sans équilibre, sans utilité.

Une telle conception répugne à mon intelligence, à l'idée que je dois me faire de la sagesse créatrice. Car que serait une sagesse qui aurait donné à l'homme pour se conduire deux antagonismes : la folie et la raison ? Que serait ensuite une justice qui, pour juger les actes, ne pourrait opérer qu'avec deux poids et deux mesures ? Que serait, enfin, la responsabilité d'un être qui se prévaudrait de la raison pour se faire récompenser de ce qu'il a fait de bien, et s'abriterait sous le couvert de la folie pour repousser le châtiment de ce qu'il a fait de mal. Une telle hypothèse, on en conviendra, ne pourrait être évidemment que l'intronisation du désordre moral dans le monde.

Une si singulière manière de voir est également contradictoire avec tous les faits de perfectionnements si divers, avec les progrès matériels intellectuels et moraux qui se poursuivent dans l'humanité à l'aide de nos âmes, par voie continue, sans alternances rétrogrades. Comment comprendre une telle régularité, si nos âmes étaient dirigées tantôt par la raison, tantôt par l'incohérence ? Cette conception répugne enfin à certains de nos instincts tellement puissants que, malgré de contradictoires apparences, qu'il sera d'ailleurs possible de combattre et d'expliquer, ils sont profondément enracinés dans tous les cœurs.

Ne serait-il pas fort extraordinaire, en effet, ainsi que l'occasion s'est déjà présentée de vous le faire remarquer, que l'humanité ait été instinctivement entraînée à proclamer incessamment que *la nuit porte conseil,* si les conceptions de la nuit ne devaient être que des divagations, produits désordonnés d'une âme en démence? Que ces conceptions nous paraissent le plus souvent obscures, diffuses, irrégulières, incomplètes, je l'admets, et je vous dirai bientôt d'où vient l'illusion. Mais, conclure de là qu'elles sont irrationnelles dans leur principe même, dans ce principe que Dieu a fait éternel et indéfiniment progressif, ainsi qu'elles semblent l'être par leurs apparences, ce serait aller trop vite et trop loin, et, dans ce qui doit suivre, nous vous en donnerons des preuves aussi nombreuses que frappantes. Si tout ce qui ici-bas est incompréhensible pour nous devait être considéré comme incohérent, Dieu aurait un droit évident à être désigné comme l'incohérence la plus digne des honneurs du premier rang! Dites donc que vous ne comprenez pas, je l'accorde. Mais, par cela même que vous ne comprenez pas, soyez hnmbles plutôt que présomptueux; avant de vous poser en juges, attendez au moins que le procès soit instruit, et ne vous exposez pas sottement, comme on l'a fait dans le passé, à ridiculiser les vérités de Franklin sur l'électricité, celles de Jouffroy sur l'application de la vapeur à la navigation; à jeter l'anathème et à mettre sous les verrous les conceptions astronomiques de Galilée.

Telles sont les considérations principales, dont vous verrez l'importance grandir à mesure que la discussion s'étendra davantage, qui m'imposent la conviction que l'âme est un être essentiellement constitué en vue d'actes toujours réguliers, toujours sensés, toujours conformes à cet ordre universel auquel nous ne pouvons reconnaître d'autres bases que celles de la raison même. Eh quoi! demanderai-je, comment pourriez-vous croire, alors que tout est si admirablement logique dans la création, que seule, l'œuvre par excellence, l'âme puisse cesser de l'être?

En conséquence, nous devons admettre que, dans tous les lieux, dans tous les temps, de quelque manière que se produisent les manifestations de l'âme, quels que puissent être les mirages qui accompagneront les faits mis à jour, quelles que soient en un mot les apparences révélatrices de ces faits, nous devons admettre, dis-je, que tout travail de l'âme est sensé, correct, toujours conçu dans un esprit de rectitude et non dans l'incohérence, qu'il est l'œuvre d'un principe sagement coordonné, d'un principe qui possède au fond, s'il n'est pas toujours apparent pour nous dans la forme, un indélébile cachet de rationalité. En ce moment, je me borne à vous dire ce que vous devez voir, ce que vous devez admettre dans toutes ces choses, en suivant les simples indications du bon sens. Bientôt je vous prouverai comment et pourquoi vous devez avoir confiance en ma parole; comment et pourquoi, en suivant mes indications, vous aurez bien vu et bien compris.

Il me semble donc impossible, je le répète, de s'arrêter à l'idée que, considérée en elle-même et indépendamment des entraves plus ou moins multipliées que son périsprit, d'une part, et notre corps, d'autre part, peuvent lui imposer, l'âme, ce que nous considérons comme l'essence du principe intelligent, puisse avoir été créée pour entrer à certains moments dans les phases rétrogrades de la divagation. Je cherche en vain où il me serait possible de trouver la nécessité d'un tel état de choses, et je vois, au contraire, bien des motifs de penser qu'il ne saurait exister. Certes, je comprends que des accidents survenus dans les organismes, dont notre âme ne peut se dispenser de se servir ici-bas, puissent imposer cette sorte de flétrissure à ses manifestations; car là où l'organisme est faussé, les effets produits le seront aussi, mais dans les apparences seulement et non dans le principe duquel ils tirent leur origine, ce principe ayant été créé avec le don d'une inaltérable unité.

Vous savez, pour en citer des exemples, que, sous le couvert d'une eau fangeuse, le poisson se dérobera à

votre vue, mais vous savez aussi qu'il n'en continuera pas moins de posséder et d'émettre les séduisantes nuances de ses écailles multicolores. Or, ni lui, ni l'eau trouble ne sauraient être taxés d'incohérence, parce que ce que vous aperceviez d'abord a cessé d'être visible. Vous pourrez bien encore, dépouillant le verre de sa transparence par une épaisse couche de fumée, vous pourrez diminuer et faire même disparaître l'éclat des rayons solaires qui le traversent ; mais l'astre qui les engendre et les émet n'en conservera pas moins intact et toujours fécond, même dans ses défaillances apparentes, le principe par lequel Dieu a voulu que l'éternelle lumière fût incessamment projetée par lui sur les mondes.

Et, puisque nous sommes un instant conduit à appeler votre attention sur cette idée du maintien indéfini des principes que le Créateur a attribués dès l'origine à ses œuvres, permettez-moi de donner à son expression une teinte plus spiritualiste et en même temps plus poétique, en vous rappelant cette strophe, un des plus beaux fleurons de notre couronne littéraire par sa moralité non moins que par sa forme :

« Le Nil a vu sur ses rivages
Les noirs habitants des déserts
Insulter par des cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris insensés, fureurs bizarres ;
Pendant que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs. »

Et vous verrez plus tard qu'ainsi fait l'âme dans le sommeil ; l'âme qui, malgré les clameurs d'incohérence qu'on lui adresse, ne cesse, dans cet état, de verser sur nous les bienfaisantes émanations dans lesquelles viennent se calmer nos passions, par lesquelles se développent incessamment nos progrès dans la science et dans la vertu.

Non, vous ne sauriez désormais avoir la pensée, — et vous la rejetterez à coup sûr si, par ignorance, elle était entrée dans votre cœur,—que l'âme génératrice de l'intelligence puisse par elle-même, en vertu de son essence, dans l'œuvre de son travail direct, devenir la source efficiente de l'incohérence et de la folie ; que l'âme, étincelle divine, rayonnement du Dieu créateur, puisse un seul instant se montrer constitutivement illogique, absurde, idiote. Je me révolte à cette idée, et je croirais calomnier la Providence des mondes que de supposer qu'elle a pu avoir la conception d'un être à deux faces, dont l'une serait illustrée par la raison et l'autre flétrie par la démence.

Aussi bien, dans ce monde, le besoin instinctif de rationalité n'est-il pas sans cesse notre impulsion dominante ? Dans le bien comme dans le mal, il s'impose à nous. Que nous voulions pratiquer l'un ou commettre l'autre, nos déterminations sont constamment combinées, calculées, raisonnées ; avec plus ou moins de succès sans doute, suivant que notre organisme le permet, mais, et j'insiste sur ce point, avec l'intention qu'elles soient telles. Et c'est précisément cette intention, dont nous ne nous séparons jamais, qui devient pour chacun de nous une révélation de la vérité. Comment Dieu aurait-il pu, en effet, nous inspirer un vif et constant désir d'agir et de penser suivant les règles du bon sens, désir qui ne peut nous paraître que légitime, parce qu'il n'a rien que de moral, parce qu'il est l'impulsion la plus efficace du progrès, et nous condamner en même temps à n'en obtenir qu'une très-éventuelle, très-aléatoire satisfaction, interrompue de temps à autre, sans nécessité, sans raison, sous l'influence de caprices incompris, par de brusques et folles alternances.

Nous sommes si imbus, vous voudrez bien le remarquer, si pénétrés de ces idées, que lorsque, emporté par les fougues de la passion, l'homme veut secouer le joug de l'âme qui pourrait, il le sent bien, l'arrêter dans l'exécution de ses projets criminels, il n'y parvient que

par de factices excitations, au premier rang desquelles il faut placer l'ivresse. Ces excitations ne sauraient évidemment s'adresser directement à l'âme, qui, étant immatérielle, ne pourrait se combiner avec la matière sans perdre son essence et sans cesser d'être elle-même ; mais elles agissent sur l'organisme et le modifient momentanément ; elles en oblitèrent les rouages et en faussent le jeu. Or l'homme sent bien, dans son for intérieur, que les manifestations de l'âme, ainsi faussées à leur tour, n'auront plus la vertu d'émouvoir sa conscience avec la même énergie sur la scélératesse des actes qu'il a conçus et préparés ; qu'elles n'auront plus le pouvoir d'arrêter son bras, comme elles l'auraient peut-être fait si elles étaient restées dans leur état normal, au moment suprême de l'exécution. On peut dire que l'ivresse, dans ces circonstances, est un hommage que l'instinct de l'homme, même criminel, rend au principe de la rationalité de tout acte, de toute pensée qui émane de l'âme.

Il y a en effet, pour l'homme, des moments d'obsession, d'entraînement vers le mal, où il lui déplaît d'entendre les conseils de l'âme, parce qu'il sent qu'elle n'en a que de bons à donner. Il n'ignore pas qu'il ne lui est pas permis de supprimer l'âme, mais il n'ignore pas non plus qu'il a les moyens d'en fausser les indications, et il les emploie. Or n'est-ce pas là reconnaître hautement les vertus du principe directeur ? Quand le matelot révolté brise le mécanisme du gouvernail, il est parfaitement convaincu que le meilleur pilote ne saurait conduire et maintenir le navire dans la bonne voie.

V

HAUTE IMPORTANCE DU PRINCIPE DE LA CONSTANTE RATIONALITÉ DE L'AME. — NOUVELLES CONSIDÉRATIONS CONFIRMATIVES DE LA VÉRITÉ DE CE PRINCIPE.

Indépendamment des observations qui précèdent, et sur lesquelles nous avons cherché à établir l'opinion de

la constante rationalité du travail de l'âme, nous en avons d'autres à faire valoir. Celles que nous venons d'exposer sont d'ordre essentiellement intellectuel et moral. Elles s'appuient, en effet, sur la providence et la justice de Dieu, sur des aperçus comparatifs entre la création terrestre et la création spirituelle, sur des concordances remarquables entre la conception qu'elles représentent et un grand nombre de points de doctrine déjà acceptés par des convictions d'autant plus puissantes qu'elles ont été plus mûrement réfléchies, enfin sur des instincts profondément enracinés dans le cœur humain.

Les nouvelles considérations que nous avons à faire valoir touchent au côté expérimental de la vie terrestre; par cela même, elles revêtent à un haut degré un caractère directement démonstratif, et, par leur adjonction avec les précédentes, elles formeront un faisceau de preuves devant lequel le maintien du doute me paraît impossible.

On sera peut-être surpris que je mette tant d'insistance à établir le principe de la continue rationalité des opérations animiques. Mais, outre que, par lui-même, ce principe a une importance qu'on ne saurait méconnaître; outre que les recherches dont il est l'objet ont l'avantage de nous faire pénétrer plus profondément et plus intimément dans les secrets du phénomène de la vie, je dois faire observer que, au point de vue du problème que je me suis proposé de résoudre, ce principe est le pivot sur lequel repose tout entier l'édifice que je cherche à construire. C'est là une assertion que je m'applique à faire pénétrer dans vos consciences, et dont j'espère vous faire comprendre de mieux en mieux la vérité à mesure que nous irons plus avant dans le domaine de la discussion.

Que voulons-nous savoir, en effet ? Nous voulons nous éclairer sur ce qui se passe dans les phénomènes de la veille et du sommeil. Or, de prime abord et en deux

mots, les opérations de la veille nous paraissent, avec plus ou moins de succès sans doute suivant les individus, conformes à la raison, dirigées par elle ; tandis qu'il est fort rare que celles du sommeil, les rêves, ne se présentent pas à nous dans l'état de la plus complète incohérence.

Tel est, sans détours, sans ambages, le résultat brut des observations. Au point de vue de la vie intelligente, — et à la condition de rester confiné dans les apparences, — telle est la différence essentielle qui caractérise et distingue les deux situations ; telle est, enfin, la pierre de touche à l'aide de laquelle nous constaterons que l'homme est à l'état de veille ou qu'il est à l'état de sommeil. Ces prémisses posés, passons à l'examen des déductions qu'il en faudrait tirer. Or si, dans cette circonstance, nous ne sommes pas le jouet de quelque illusion ; si la distinction que nous venons de signaler existe en effet ; s'il faut l'accepter comme une vérité généralement et dûment reconnue, avons-nous bien réfléchi aux conséquences que cette vérité entraîne nécessairement avec elle? Avons-nous appelé notre attention sur la profonde perturbation qu'elle apporterait dans le domaine des conceptions philosophiques ? Avons-nous compris que, en matière de psychologie, elle serait le renversement à peu près complet des idées spiritualistes, et qu'elle constituerait un demi-triomphe tout au moins pour le matérialisme ?

Le simple énoncé de pareilles éventualités est de nature, ce me semble, à vous bien pénétrer de la nécessité où nous sommes de les soumettre à l'examen le plus attentif, et de chercher enfin à savoir si la croyance généralement répandue des divagations de l'âme pendant le sommeil est une sérieuse réalité ou une simple et trompeuse apparence. Etudions ensemble cette importante question, et, à cet effet, veuillez un instant vous soustraire à l'empire de l'habitude, qui vous fait si souvent accepter sans émotion les faits et les propositions les plus étranges ; consentez à secouer les entraves d'une paresse

qui vous condamne à l'improductivité et, ce qui est encore plus fâcheux, au fatalisme; sachez enfin faire usage du plus beau privilége qu'ait reçu l'homme, de la faculté de réfléchir et surtout de réfléchir sans parti pris. Cela posé, et vous étant sérieusement placés dans une telle situation d'esprit, ne devrez-vous pas admettre que c'est pendant la veille que le corps entre en plus grande participation dans la partie du phénomène vital représentative de l'intelligence ? N'est-ce pas pendant la veille que vous êtes en droit d'affirmer qu'il n'est pas un de nos actes, une de nos pensées, auxquels le corps ne coopère, soit par des fonctionnements actuels, soit par des souvenirs acquis à la suite d'observations et de faits antérieurs ? D'un autre côté, si nous passons à la période du sommeil, comment ne pas reconnaître qu'un corps qui ne voit pas, qui n'entend pas, qui ne sent pas, qui ne se meut pas, ne peut prêter à l'âme qu'une coopération à peu près nulle, dans tous les cas fort incomplète ?

On ne saurait donc nier que, comparativement aux opérations de la veille, c'est d'une manière plus exclusivement animique, beaucoup plus indépendante par rapport au corps, que se fait le travail de la nuit; et cependant, si ce que l'on affirme étourdiment tous les jours était vrai, ce travail ne serait qu'un tissu d'extravagances, et nous serions autorisés à établir en principe que, plus le corps est intéressé dans les opérations accomplies, plus les résultats obtenus sont rationnels; que plus, au contraire, est grande la part de liberté laissée à l'âme, plus les divagations augmentent. Vous ne vous attendez pas certainement à ce que je laisse passer de telles assertions sans les combattre, et vos prévisions ne seront pas trompées ; dès la prochaine conférence, je soumettrai à votre jugement mes moyens de réfutation. En attendant, afin de vous bien mettre en garde contre certaines erreurs, il ne sera pas inutile de vous faire connaître jusqu'où peuvent nous conduire leurs dernières conséquences.

Partant de ce fait que l'âme possède la faculté de dé-

raisonner, et que ses divagations semblent aller en augmentant à mesure que le corps entre moins en participation avec elle, ne serons-nous pas conduits, en nous laissant guider par la voie de l'analogie, à conclure que ces divagations devront atteindre leur maximum d'intensité lorsque le corps, étant définitivement mis de côté, et l'âme et son périsprit restant absolument seuls, nous passons à l'état d'Esprit. Vous pouvez, à la simple lecture de cette conclusion, vous pouvez comprendre combien une parole irréfléchie, acceptée sans autre contrôle que celui des apparences et jetée imprudemment dans le monde, est susceptible de tenir en échec les doctrines les plus sages, les mieux étudiées, les plus propres à donner satisfaction aux idées de justice qui germent dans le cœur humain. Mais il y a plus, et nous pouvons faire un nouveau pas sur ce terrain, où l'homme marcherait de déchéance en déchéance; car, après la mort terrestre, il reste encore de la matière chez l'habitant de l'espace : celle qui est contenue dans l'enveloppe périspritale. Or pour nous, adeptes du spiritisme, nous avons la croyance que l'être d'outre-tombe ne cesse pas de progresser, et que ce progrès est toujours en rapport avec le degré de dématérialisation du périsprit. Mais, pour les partisans des divagations de l'âme, c'est précisément le contraire qui devrait arriver, puisqu'ils proclament que les œuvres animiques sont de plus en plus incohérentes, à mesure que les participations matérielles deviennent moindres. Certes, s'il devait en être réellement ainsi, quelque ardent adversaire que je sois des matérialistes, je m'empresserais de reconnaître qu'ils n'ont pas eu tout à fait tort, cette fois, de couper court à un si déplorable état de choses, et de remplacer par le néant une vie dont l'éternité n'aurait pu se perpétuer qu'en s'enfonçant de plus en plus dans le désordre moral et l'idiotisme.

Telles sont les dernières conséquences auxquelles nous conduirait la théorie ou, pour mieux dire, l'hypothèse des divagations de l'âme pendant le sommeil. Mais, je me hâte de l'affirmer, rassurez-vous; car, si cette hypothèse n'est qu'une erreur; s'il est reconnu, au contraire, que

l'âme ne divague jamais, non-seulement les conclusions ci-dessus ne sont pas acceptables, mais toute incohérence est impossible. De sorte que, si un acte, une pensée de l'âme, se présentent à nous ainsi entachés, nous ne pourrons voir en ceci qu'une illusion, un mirage trompeur, que nous devrons nous efforcer de dissiper. Fidèle à nos promesses, c'est ce que nous ferons, quelle que soit l'apparente difficulté de ces études; et peut-être, en cherchant bien, en réfléchissant mûrement, trouverons-nous, malgré ce qu'il semble y avoir de puissant dans les contradictions de la première heure, que le travail de la nuit, loin d'être incohérent, est supérieur, à tous les points de vue, à celui de la veille.

En disant ceci, je ne me prononce pas encore; je me borne à indiquer une alternative, sur laquelle peut rouler la solution définitive; et vous devez comprendre maintenant pourquoi j'insiste tant sur un principe susceptible de devenir la véritable clef de la situation. Quant à une conclusion finale, nous avons encore à déblayer la route de bien des broussailles, avant de pouvoir la formuler avec toutes les justifications nécessaires; car il ne suffit pas d'affirmer ce que nous pensons, il faut surtout prouver comment et pourquoi ce que nous pensons peut et doit être l'expression d'une vérité.

Après nous être expliqué sur la haute importance que vous devez attacher au principe de la constante rationalité de l'âme, reprenons la suite des considérations propres à compléter la justification de ce principe. Si l'âme, d'après son essence, d'après les nécessités de sa constitution même, était susceptible tantôt d'agir avec raison, tantôt d'être entraînée par la démence, ne serait-il pas fort singulier que, dans le cours de la journée, ces alternances, — d'ordre constitutif, veuillez le remarquer, et par conséquent fatal, — ne se produisissent pas un plus ou moins grand nombre de fois sur chacun de nous? Que nous n'eussions pas à plusieurs reprises une heure de bon sens suivie d'une heure de divagations? Or, nous savons qu'il n'en est rien. Permettez-moi, à ce sujet, une

comparaison qui, pour être vulgaire, n'en est pas moins instructive. Lorsque vous procédez à la confection d'un bas, si vous constatez, à mesure que votre travail avance, que toutes les parties de l'objet confectionné conservent exactement le même aspect, vous en conclurez naturellement que le fil générateur a reçu à la teinture, et dans toute son étendue, la même couleur, et vous considéreriez comme un très-mauvais plaisant celui qui voudrait vous persuader qu'en dépit de cette uniformité dans les résultats, le fil mis en œuvre possède des colorations incessamment diversifiées, soit par leurs teintes, soit dans leurs espacements. Eh bien ! il en est de même de l'âme. Si, après avoir tricoté toute la journée, elle ne vous donne, au point de vue intelligent, que des manifestations toujours identiques, toujours rationnelles, comment pourriez-vous lui refuser la propriété de se maintenir à son tour dans un même mode de travail agissant? Comment pourriez-vous croire que ce travail, pendant lequel elle n'a pas laissé échapper une maille, est une continuelle alternance de bon sens et d'incohérence? Comment expliquer que, dans les résultats de cette alternance, le bon sens se montrerait toujours, l'incohérence jamais? Et ce que nous venons de dire de la période de veille, considérée isolément, nous pouvons également l'affirmer de celle du sommeil; mais avec cette différence que, pendant celle-ci, ce serait l'incohérence qui serait instituée ministre de l'intérieur, et que le bon sens serait envoyé en exil jusqu'au réveil, qui lui rendrait sa patrie et ses droits.

Cette sorte de chassé-croisé entre deux impulsions contraires, la raison et la folie, cette substitution successive et sans cesse répétée de l'une à l'autre, ne manquent pas d'une certaine ressemblance avec ce qui se pratique chez les humains, en matière de prépondérance directrice et gouvernementale ; elles nous offrent une singulière analogie avec ce système, très en honneur dans notre siècle, dont l'instinct humanitaire, qui se trompe rarement, a caractérisé l'égoïsme par cette locution aussi brutale que vraie : « Ote-toi de là, que je m'y mette. » Aussi, combien

est grand le nombre de ceux que vous avez pu voir entrer et sortir, monter et descendre ; de ceux qui, après s'être élevés jusqu'au pinacle, ont été précipités dans les abîmes, frappés moins encore par la mort naturelle que par la mort politique, ce qui a eu l'avantage de nous donner une assez longue suite d'exemples qui ont profité ou profiteront à notre instruction. Mais, dans ce monde, en ce qui concerne les propres œuvres de l'homme, celui-ci, on doit le reconnaître, a parfaitement le droit de se tromper, par cette raison, aussi simple que puissante, que ses institutions n'étant jamais définitives et seulement progresives, il a toujours en lui, ou du moins il possède les moyens d'acquérir les ressources nécessaires pour rectifier demain les irrégularités d'aujourd'hui. Il est vrai que, pour remplir convenablement cette tâche, il faut beaucoup voir, beaucoup connaître, beaucoup comparer. Voilà pourquoi, j'incline fort à le croire, les incidents de la vie terrestre vont sans cesse en se multipliant et les moyens de leur propagation se développent de plus en plus, nous apportant de nouvelles et incessantes leçons; voilà pourquoi les tableaux de la lanterne magique, qui fait passer sous nos yeux les faits de l'humanité, à quelque ordre qu'ils appartiennent, doivent être non-seulement très-nombreux, mais très-divers au point de vue des colorations, des formes, des types, des moralités, des actes de toute nature qui y sont représentés. Ce n'est que quand il aura appris à connaître tous les effets, que l'homme sera en mesure de faire un fructueux appel aux causes et aux moyens susceptibles de lui assurer la possession de la meilleure règle de conduite.

Mais il ne saurait plus en être ainsi lorsqu'il s'agit de Dieu, lorsqu'il s'agit de l'œuvre de la création, dans laquelle tout a été conçu, prévu et réalisé en vertu de lois supérieures et immuables. Ici les fantasmagories et leurs caprices ne sont plus admissibles; les alternances de folie et de raison, quelles que soient les entraînantes fascinations de leurs apparences, ne peuvent être acceptées qu'à la condition d'être complétement démontrées; car, tant qu'elles n'auront reçu ni définition, ni

justification, et par le fait seul de leur existence supposée, elles s'établiront en contradiction permanente avec l'idée que le progrès doive être inscrit au nombre des possibilités permises à l'homme. Enfin, si les conceptions que nous combattons devaient être en réalité maintenues, que deviendrait notre libre arbitre ? Ne cesserait-il pas d'être le maître ? Ne subirait-il pas toutes les diversions, toutes les contrariétés des commandements les plus arbitraires, les plus imprévus ? Et ne serions-nous pas, hélas! placés dans une situation morale encore pire que celle que peuvent nous faire les errements de la doctrine matérialiste? Mieux vaut en effet, ce me semble, n'avoir pas d'âme, qu'en avoir une qui, n'étant pas maîtresse d'elle-même aux éclairs et aux bienfaits de la raison, serait obligée de faire succéder les ténèbres, les impossibilités et les contradictions de l'idiotisme ; une âme représentative d'une vie condamnée aux tourments d'une continuelle incertitude, aux désolations d'espérances toujours déçues, n'ayant, ne pouvant avoir devant elle aucun but, fatalement ignorante de sa destinée.

Les diverses considérations que je viens de vous présenter me paraissent de nature à vous faire comprendre le nombre et l'importance des idées qui se rattachent à la question des divagations de l'âme pendant le sommeil. Question dont on s'est assez peu occupé et qui semble encore plus propre à nous faire sourire qu'à nous faire réfléchir. Vous avez pu remarquer en effet que, dans le récit d'un songe, — à très-peu d'exceptions près, le songe d'Athalie, par exemple, — nous prenons plutôt la note gaie que la note sérieuse. J'espère cependant vous avoir démontré que ce sujet intéresse au plus haut degré ce que nous devons penser et de la sagesse du Dieu créateur, et du fonctionnement de l'intelligence chez la créature; c'est donc là une thèse qui est incontestablement digne de nos plus attentives méditations.

Aussi, pour dissiper chez vous la croyance aux divagations possibles de l'âme, ne nous contenterons-nous pas des motifs d'ordre moral et providentiel que nous

vous avons exposés. Nous avons voulu aller plus loin; nous avons tenté d'élucider le problème dans celles de ses difficultés qui se rapportent directement à la constitution de l'être humain envisagée au double point de vue, soit de ce qu'elle est pendant la veille, soit des modifications qu'elle éprouve et de ce qu'elle peut devenir pendant le sommeil. Cherchant ainsi la solution dans le corps même de la place où elle doit se trouver, nous avons essayé d'expliquer, d'une part, pourquoi le travail de la nuit, examiné par l'homme à son réveil, doit nécessairement lui paraître incohérent, ce qui est conforme à l'observation générale; d'autre part, pourquoi ce travail, considéré en lui-même, en dehors de nos appréciations personnelles, qui, ne le perdez pas de vue, peuvent être de mauvais juges, pourquoi, dis-je, ce travail est cependant toujours logique, ce qui paraît au moins douteux au plus grand nombre.

C'est au développement de ces deux propositions que notre prochain entretien sera consacré. Si nous n'avons pas trop présumé de nos forces, si nous n'avons pas trop maladroitement rempli notre tâche, si nos arguments vous paraissent sérieux, s'ils doivent dissiper des erreurs et servir de base à d'utiles rectifications, vous nous permettrez, n'est-il pas vrai, de croire que, ce faisant, nous aurons rendu bonne justice, et à Dieu qu'on se permet de calomnier parfois, et aux hommes qui ne sauraient jamais recevoir trop d'instruction.

Sixième Conférence

Du 9 novembre 1884

SOMMAIRE. — *De la Constitution humaine et de son fonctionnement pendant le sommeil.* (Suite)

I

EXAMEN RÉCAPITULATIF DES EXPLICATIONS DÉJA PRODUITES SUR LE FONCTIONNEMENT DE LA VIE HUMAINE

Avant de faire un nouveau pas dans les études qui ont pour objet de nous dévoiler les secrets du phénomène vital chez l'être humain, il est nécessaire de bien préciser la situation dans laquelle nous placent, à cet égard, les recherches déjà faites, dont je vous ai présenté l'exposé et développé les conséquences les plus importantes dans ce qui précède.

Et d'abord, j'ai constaté que le fonctionnement vital chez l'homme ne se présente pas sous un aspect unique ; que ce fonctionnement a deux phases très-distinctes, que nous avons appelées, l'une la veille, l'autre le sommeil ; que ces deux phases sont d'à peu près égale durée chacune, correspondant, la première, à la présence du soleil sur l'horizon ; la seconde, au temps qui s'écoule entre le coucher et le lever de cet astre.

J'ai ajouté que, pendant la veille, l'âme et le corps travaillent simultanément au développement progressif de l'être, à la satisfaction de ses besoins, soit matériels, soit spirituels ; que l'âme, principe éternel et immuable, toujours persistant, toujours semblable à lui-même, ne saurait s'user à ce travail ; mais qu'il n'en est pas de même du corps, formé de substances essentiellement modifiables, composé d'éléments susceptibles de s'associer ou de se désagréger d'un grand nombre de manières, sous l'influence des diverses actions chimiques, physiques et mécaniques, auxquelles il est soumis pendant la veille ; je vous ai dit qu'en conséquence, il fallait, en premier lieu, que le corps reçût incessamment de nouvelles matières en remplacement des matières usées ; qu'en second lieu, pour que ces apports puissent devenir efficacement réparateurs, il fallait que notre machine, comme toutes celles que nous employons à notre service, fût mise en chômage. De là la nécessité de cette période de sommeil pendant laquelle le corps, exonéré de tout autre travail, reste seulement soumis à l'action reconstitutrice de la force vitale.

Enfin, je vous ai fait remarquer que, tandis que pendant la veille notre conscience nous dit que le travail de l'âme cherche toujours, avec plus ou moins de succès il est vrai, suivant les individus, à s'appuyer sur les règles de la raison, le travail animique de la nuit, au contraire, s'il n'est pas tout entier incohérent, se trouve toujours entremêlé à très-haute dose des plus étranges divagations.

Parvenu à ce point, mon premier devoir était de chercher à vous convaincre que si, sous les illusions de l'apparence, on pouvait être porté à croire que l'âme a quelquefois ses instants de folie, il n'en est rien en réalité ; que, dans aucune circonstance, l'âme par elle-même ne méconnaît les règles de la raison, parce qu'en principe, elle est une et non double ; qu'il faut donc qu'elle soit ou tout l'un ou tout l'autre, et non alternativement tantôt celui-ci, tantôt celui-là. Quelle idée pourrions-nous avoir de la justice, de la sagesse d'un Dieu, créant des êtres dirigés en partie par le bon sens, en partie par la folie ? Et quel sens pourriez-vous attacher à une responsabilité quelconque de leur part ? Que pourrait être une âme qui ne serait raisonnable qu'avec la coopération du corps, et qui cesserait de l'être aussitôt que cette coopération ferait défaut ? Partant de cette idée, en quels termes vous serait-il possible de définir la destinée réservée à une telle âme, si ce n'est en disant qu'elle est vouée d'ores et déjà à s'enfoncer de plus en plus dans les té-

nèbres et les improductivités de l'idiotisme, puisque la nature de l'être serait telle, que cet idiotisme irait en augmentant à mesure que la participation matérielle diminuerait? Enfin, quelle conception pourrions-nous nous faire du progrès chez des individus qui, après avoir fait un pas en avant, en feraient un en arrière, et qui, par ce fait même, seraient déshérités de toute espérance, c'est-à-dire du plus précieux des dons que le ciel ait octroyés à la terre ; car, ainsi que je l'ai dit dans une autre circonstance, le plus grand bonheur ici-bas, c'est encore moins celui qu'on possède que celui qu'on espère.

Je dois me borner ici à esquisser à grands traits la discussion que je vous ai exposée dans la précédente séance. J'aime à croire qu'elle a déjà fait disparaître quelques-unes de vos incertitudes, et qu'elle a convenablement préparé le terrain sur lequel doivent germer et grandir vos convictions. Mais c'est surtout par la lecture que votre moisson deviendra plus abondante, lorsque, pouvant scruter à loisir les divers détails que j'ai fait passer sous vos yeux, vous serez en mesure de réfléchir avec tout le recueillement nécessaire sur les grands et nombreux phénomènes de l'œuvre créatrice.

Toutefois, quelque important que puisse être le redressement d'une erreur, il est des circonstances dans lesquelles il n'est pas suffisant à lui seul pour nous donner une intelligence complète de certaines questions. Sans doute ce redressement contribuera à déblayer le terrain, mais il pourra n'avoir pas en lui-même la vertu nécessaire pour l'aplanir tout à fait. Ainsi, lorsque l'humanité croyait que le soleil tourne chaque jour autour de la terre, celui-là aurait certainement redressé une erreur, — et nous en sommes bien convaincus aujourd'hui, — qui serait venu déclarer que le soleil ne tourne pas et qu'il reste fixe dans l'espace. Mais, s'il en était resté là, non-seulement il n'aurait pas suffisamment éclairé l'intelligence humaine, il l'aurait peut-être obscurcie davantage. Car enfin, il est très-naturel d'attribuer le mouvement à ce qui paraît se mou-

voir, et il est assez difficile de comprendre, surtout au premier abord, comment l'apparence du mouvement peut être communiquée à ce qui est foncièrement fixe. Ce n'est que lorsque Galilée eut ajouté, en forme de supplément, cette courte explication : « C'est la terre qui tourne sur elle-même en vingt-quatre heures », que les idées, mises en éveil, commencèrent à y voir clair dans le phénomène de la rotation diurne, que les convictions ne tardèrent pas à se former, et qu'elles finirent par s'implanter même chez les moins clairvoyants. Il faut en excepter toutefois ceux qui étaient membres du Saint-Office, et qui répondirent à une lumineuse révélation par les obscurités de la prison.

Si nous faisons un retour vers la question qui est actuellement l'objet de nos recherches, il pourra vous paraître que, pour elle aussi, un supplément d'explications est indispensable. Sans doute il a été établi, non sans succès je crois, que l'âme ne saurait divaguer ; mais cela est insuffisant pour éclairer complétement la question du travail de la nuit. Car, à quoi bon, dira-t-on, les apparences de la divagation ont-elles été infligées à ce travail? Un tel luxe dans la tromperie de la chose était-il bien nécessaire? Et n'eût-il pas mieux valu nous donner la réalité, surtout si, comme on le prétend, il est certain qu'elle est excellente. Est-ce que Dieu se serait amusé, dans cette circonstance, à nous jeter à la face des fantasmagories? Et aurait-il trouvé plus agréable de faire acte de prestidigitation que de bon sens? Créer des choses saines, correctes, supérieures même, et nous les présenter comme extravagantes, n'est-ce pas faire encore pis que les créer inutiles? Vous voyez que, par leur nature, ces objections pourraient monter très-haut ; il n'est donc pas possible de les laisser sans réponse, et nous allons vous présenter les explications que réclame l'intelligence de cet important sujet.

II

DANS LE PASSAGE DE L'ÉTAT DE VEILLE A CELUI DE SOMMEIL, LA CONSTITUTION DE L'ÊTRE HUMAIN SUBIT D'INÉVITABLES MODIFICATIONS. — NATURE DES ÉTUDES RELATIVES A CE SUJET.

Il n'est pas nécessaire de procéder à de nombreuses observations pour se convaincre que notre constitution éprouve de sensibles modifications, lorsque nous passons de l'état de veille à celui de sommeil, et réciproquement. Un premier aperçu suffit, en effet, pour nous permettre de constater que si, d'un côté, pendant le sommeil, le corps continue de posséder et d'exercer ses facultés vitales proprement dites, savoir : la respiration, la digestion, la circulation du liquide sanguin, la transformation incessante de celui-ci en chair, en os, en ongle, en nerf; d'un autre côté, tous les fonctionnements volontaires de ses organes, si fréquents, si multipliés, si conscients pendant la veille, ont pris fin avec celle-ci : les yeux sont fermés, les oreilles sont sourdes, la parole ne se fait plus entendre, le tact est fortement émoussé, les facultés du goût et de l'odorat sont suspendues. Tout ceci est, d'ailleurs, en complète harmonie avec la mission essentielle dévolue au sommeil, mission qui, au point de vue du corps, consiste à réparer chez lui les pertes occasionnées par le travail de la veille, à reconstituer la machine dans son état primitif. Or cela, comme je l'ai dit et comme vous l'avez compris, exige que cette machine soit momentanément mise en état de chômage. Ainsi, pendant le sommeil, sauf en ce qui concerne la conservation de la vie purement animale, tout est non-seulement modifié, mais suspendu au point de vue du concours que pourrait prêter le corps aux manifestations de la vie intelligente.

Quant à l'âme, si occupée, si incessamment agissante sur le corps pendant la veille, elle cesse d'exercer sur lui aucun commandement, aucune pression, et, à cet

égard du moins, elle se montre à son tour en complet accord avec les nécessités de repos, devenues actuellement indispensables à notre enveloppe corporelle. Mais d'où peut provenir cette abstention? Elle nous paraîtrait, certes, fort naturelle ; elle serait même obligée, si, pendant le sommeil, l'âme reposait à son tour. Mais il n'en est pas ainsi ; nous savons qu'elle ne cesse pas d'être occupée, et le phénomène du rêve, quelle que puisse être la nature de celui-ci, est un témoignage irrécusable de l'activité animique pendant la nuit; et parce que, dans cette période, l'âme voit sans le secours des yeux, qu'elle entend sans le secours de l'oreille, qu'elle communique avec d'autres âmes sans le secours de la parole, comment ne pas croire que les portes ordinaires de ses relations avec le corps lui sont alors fermées, et qu'en même temps de nouvelles portes lui ont été ouvertes pour ses rayonnements actuels et pour ses perceptions? Comment, en conséquence, se refuser à admettre que, dans le passage de la veille au sommeil, la constitution de l'être humain, — sans se rompre toutefois, puisqu'elle reprend son œuvre au réveil, — doit recevoir de profondes modifications? Quelle est la nature et l'importance de ces modifications ? C'est ce dont je vais essayer de vous rendre compte, après vous avoir présenté quelques explications sur la situation qui nous est faite par la marche de nos études.

Dans la question qui nous occupe, rejeté, comme nous le sommes, en dehors des faits dont les causes peuvent avoir quelqnes attaches avec ce qui est visible et tangible ; mis aux prises, au contraire, avec des phénomènes qui nous sont inconnus dans leur essence originelle comme dans leur marche progressive, nous sommes évidemment obligé, si nous voulons pousser les études plus avant, de nous réfugier vers le domaine des choses au moins possibles, ne pouvant entrer directement dans celui des réalités mêmes. Mais nous ne le ferons qu'avec la plus grande circonspection ; nous nous garderons de le parcourir avec des allures vagabondes, qui nous feraient trop facilement tomber dans les piéges

de l'irréflexion et du caprice. Nous nous appliquerons, au contraire, à n'y choisir que ce qui nous paraîtra être le mieux en concordance avec la raison, avec les déductions analogiques, et surtout avec les faits constatés. Ceci dit, nous allons exposer, dans l'article suivant, la série des explications qui doivent nous conduire à la conception de l'état dans lequel se trouve l'âme pendant le sommeil.

III

LES LIENS QUI UNISSENT L'AME AU CORPS NE CONSERVENT PAS PENDANT LA VEILLE UNE TENSION UNIFORME ; ILS SONT DOUÉS D'UNE CERTAINE ÉLASTICITÉ QUI LEUR PERMET DE SE METTRE EN RAPPORT AVEC LES DIVERS DEGRÉS D'ACTIVITÉ DE LA VIE MILITANTE, MAIS ILS SONT TOUJOURS ASSEZ TENDUS POUR QU'IL Y AIT COMMUNAUTÉ D'ACTION ENTRE LE CORPS ET L'AME.— QUAND LE SOMMEIL ARRIVE, QUOIQUE LES LIENS NE SOIENT PAS ROMPUS, LEUR DÉTENTE ATTEIGNANT LA DERNIÈRE LIMITE , LES ACTIONS RÉCIPROQUES DES DEUX PARTIES CONSTITUANTES L'UNE SUR L'AUTRE CESSENT, ET LE CORPS ET L'AME, AINSI ISOLÉS, TRAVAILLENT CHACUN SÉPARÉMENT.— ON RAPPELLE QUE, MALGRÉ DES APPARENCES CONTRAIRES, L'UN ET L'AUTRE DE CES TRAVAUX S'EXÉCUTE DANS LES CONDITIONS D'UNE CONSTANTE RATIONALITÉ.

Et d'abord, vous n'aurez, je crois, aucune répugnance à admettre qu'il existe des liens nécessaires entre l'âme et le corps. Il me semble impossible que ces deux êtres, qui sont tenus, l'un vis-à-vis de l'autre, à des devoirs réciproques impérieux, dont ils ne sauraient s'affranchir, dont l'accomplissement doit être le plus souvent instantané, que ces deux êtres, dis-je, ne soient pas intimément unis entre eux. S'il en était autrement, comment les actes par lesquels ces devoirs se réalisent pourraient-ils se produire au moment voulu, et surtout avec la rectitude d'exécution qui les caractérise? Donnons à ces pensées l'appui de quelques explications puisées

dans les faits. L'âme, vous le savez, est chargée de pourvoir à tout ce qui concerne l'entretien du corps ; c'est elle qui fournit à ce dernier sa nourriture, ses vêtements ; car le corps ne peut, comme le fait la plante, ni se substanter par lui-même, ni se recouvrir d'une écorce protectrice contre les injures du temps. C'est l'âme, je le répète, qui lui en procure les moyens, en lui donnant les impulsions nécessaires pour chercher, transporter et préparer les substances utiles, en intervenant ainsi dans toutes les opérations qui intéressent l'entretien et la conservation du corps. A charge de revanche, l'âme, dans la situation qui lui est faite lorsqu'elle se trouve à l'état d'être humain, reçoit du corps les plus éminents services. C'est par lui que les perceptions du dehors lui parviennent, que ses pensées sont émises, que ses volontés s'accomplissent. Après ces diverses considérations, comment se refuser à admettre que la plus intime union, la plus entière solidarité, doit exister entre les deux parties matérielle et spirituelle de l'être humain.

Quelle est la nature de ces liens qui unissent l'âme au corps ? Quels sont les ressorts qui les font agir ? c'est ce que nos etudes, il faut bien en convenir, ne nous ont pas encore entièrement dévoilé. Toutefois, les recherches entreprises à ce sujet n'ont pas été infructueuses. Elles nous ont conduit à certaines appréciations que je considère comme très-admissibles, qui ont les plus intimes rapports avec notre sujet et à l'exposition desquelles je vais procéder.

Si l'on veut bien tenir compte de ce qui se passe dans les diverses circonstances de la vie, on pourra facilement concevoir qu'il n'est pas nécessaire, sous peine de voir disparaître le type humain, que les liens qui unissent l'âme au corps éprouvent constamment le même degré de tension. Même dans les corps matériels, naturellement passifs, cette nécessité n'existe pas. Dans l'eau ordinaire, par exemple, la force qui fait adhérer les molécules entre elles, va sans cesse en diminuant, depuis la température zéro jusqu'à celle de 100 dégrés, et ce-

pendant le type de l'état liquide se maintient dans tout cet intervalle. Plus se poursuivent les études sur la création, plus nous sommes conduits à reconnaître la vérité de ce principe d'harmonie générale, qu'en tout il faut ce qu'il faut, ni plus ni moins; le plus étant inutile, et le moins ne pouvant que nous donner l'idée d'une œuvre incomplète. Or l'hypothèse d'une tension uniforme, alors que les événements de la vie sont dépourvus à un degré très-tranché de ce caractère d'uniformité, alors que tantôt ils sont d'une extrême gravité, et n'ont tantôt que la valeur d'un jeu d'enfant, cette hypothèse, dis-je, ne pourrait que répugner à notre raison. Pensez-vous que l'avocat qui, devant le tribunal de la justice humaine, a accepté la mission de sauver la tête d'un accusé, n'a pas sa pensée plus intimement, plus étroitement enchaînée à sa parole, que lorsque, au Cercle, il devise avec ses amis sur la pluie et le beau temps. Dans ce dernier cas, un mot jeté de travers n'a pas d'importance; à l'audience, il peut tout compromettre. Ne vous semble-t-il pas naturel, lorsque deux êtres, l'âme et le corps, sont unis l'un à l'autre avec la mission de coopérer à une œuvre et de se prêter de mutuels secours, qu'ils doivent se rapprocher d'autant plus étroitement et se prêter une aide d'autant plus grande que l'utilité de l'assistance se montre plus nécessaire; et que, d'un autre côté, le maintien toujours persistant d'une liaison trop exigeante pourrait créer de sérieuses entraves et nuire aux libres allures de leurs fonctionnements? Car il y a des moments où ces fonctionnements cessent de conserver la nature coopérative du travail fait en commun; quelques-uns restent concentrés dans une seule individualité, tantôt celle de l'âme, tantôt celle du corps: comme, par exemple, quand celui-ci digère, ou quand l'âme pense. Or, dans ces intervalles d'isolement, les opérations qui s'exécutent, distinctes entre elles, et par leur nature et par les moyens mis en œuvre pour leur perpétration, doivent nécessairement entrer en possession d'une certaine dose d'indépendance, sans laquelle elles ne nous donneraient que des résultats fort incomplets.

Puisque l'occasion s'en présente, permettez-moi une digression qui ne me paraît pas déplacée, que je crois au contraire propre à vous faire mieux approfondir ce sujet. Elle consiste à vous faire remarquer que ce que nous disons ici des liens qui unissent l'âme au corps, et de leurs tensions variables, est applicable à la généralité des unions que la Providence créatrice a jugées nécessaires entre tout ce qui est doué de vie sur cette terre; que dans toutes ces unions, nous devons trouver, non-seulement les attachements intimes qui doivent donner satisfaction aux sympathies mutuelles que Dieu y a placées, mais aussi les libertés nécessaires pour l'accomplissement des devoirs individuellement imposés à chaque partie contractante. Que l'homme et la femme, unis par les liens du mariage, n'oublient pas que, s'ils ont le droit de se confondre dans une commune participation pour satisfaire à la loi naturelle de l'amour procréateur, ils sont en même temps soumis à l'obligation de remplir les devoirs de la famille; que cette obligation n'est pas de même nature pour les deux; qu'elle est plus passive, plus concentrée, dans le foyer, pour la femme; plus active, plus extérieure pour l'homme, et qu'il faut, par conséquent, que chacun laisse à l'autre sa part de liberté pour l'accomplir. Puissent-ils être toujours unis et s'aimer toujours. Mais qu'ils soient bien convaincus que, s'ils savent se résigner à un sacrifice, lorsqu'ils sont momentanément séparés dans l'intérêt de la famille, ils ne s'en aimeront que mieux lorsque, le devoir accompli, ils seront rendus l'un à l'autre dans l'intimité du foyer. Beaucoup aimer n'est pas un mal, sans doute, pourvu que cela n'aille pas jusqu'à étouffer ou tout au moins à paralyser le conjoint, car ce pourrait n'être alors que l'expansion de l'égoïsme d'un seul; mais, savoir bien et judicieusement et réciproquement aimer, c'est introduire, avec le bonheur, la véritable solidarité dans la famille.

A la suite de ces considérations, nous sommes autorisé, ce me semble, à conclure avec un haut degré de probabilité que, pendant le sommeil, il est nécessaire

que la liaison du corps et de l'âme ne s'opère qu'avec une très-faible énergie ; que les dépendances de l'un à l'autre soient, sinon anéanties dans leurs causes, du moins considérablement atténuées dans leurs conséquences, puisque, en réalité, le fonctionnement des actions réciproques cesse à peu près d'exister, et que chacune de nos parties constitutives vit séparément et uniquement de sa vie propre. Remarquons, d'ailleurs, que toutes deux y gagneront. D'une part, le corps pourra s'occuper avec plus de perfection du travail de réparation qui lui incombe et qui lui est imposé par sa nature matérielle ; d'autre part, l'âme, moins enchaînée pendant le sommeil, moins assujettie par les organes du corps, n'étant pas obligée de subir la contrainte de ces organes, soit pour s'instruire, soit pour se manifester, pourra se livrer à des actes d'investigation plus intelligents, plus étendus, et qui le seront d'autant plus que les attaches avec le corps seront parvenues à un plus grand degré de relâchement. Est-ce que l'aéronaute, entraîné par le ballon qui cesse d'être captif, par ce ballon qui, en vertu de sa constitution, a reçu la puissance de surmonter les entraves de la pesanteur, est-ce que l'aéronaute, dis-je, à mesure qu'il s'élève, ne découvre pas de plus vastes et de plus lointains horizons?

Constatons enfin que le *moi* collectif, l'être humain profite à son tour de ces deux travaux nocturnes, puisque, reprenant au réveil sa vie de relation avec tout ce qui l'entoure, il trouve son corps restauré et son âme plus instruite par les opérations de la nuit. Je sais bien qu'on me dira que nous n'avons pas conscience de ce supplément d'instruction de l'âme. Mais, répondrai-je, avons-nous plus conscience des restitutions, des rédintégrations, des opérations vitales de toute sorte qui s'accomplissent dans le corps pendant le sommeil? Et, parce que cette conscience nous manque, les effets du travail réparateur en sont-ils moins acquis ? Pourquoi donc n'en serait-il pas de même du travail de l'âme? Que nous en soyons avertis ou que nous ne le soyons pas, il y a eu chez elle augmentation de richesses ; et comme, dans ces richesses, rien n'est périssable, ma raison me dit que leur acquisition ne peut être qu'utile. Comment et quand le seront-elles? Voilà ce que j'ignore. Mais il est impossible que je m'abuse sur le principe ; car je ne saurais comprendre que Dieu ait imposé à l'âme un travail qui ne l'enrichirait pas, ou qui, s'il l'enrichit, lui donnât des trésors qui ne doivent pas servir. Dans ces conditions, autant et mieux aurait valu laisser l'âme inactive.

Et qui sait si, tout compte fait, et déduction opérée du temps et du travail que nous perdons, pendant la veille, à faire une cour malsaine et souvent trop assidue à nos passions et aux subversions qu'elles engendrent, qui sait si nous ne progressons pas plus pendant la nuit, ou du moins nous ne faisons pas de mal, que pendant le jour où certains de nos semblables en produisent par surcroît? Qui voudrait affirmer que la pensée que nous inscrivons sur le papier, étant éveillés, n'est pas celle que nous avons eue, à notre insu, pendant la nuit? Elle peut ne pas venir tout d'un jet, il est vrai ; mais notre destinée n'est-elle pas que nous ne pouvons produire sans travail? Et n'est-ce pas un encouragement et une consolation de penser que ce qu'a de pénible quelquefois la conception du jour peut se trouver simplifié par le travail facile de la nuit, d'autant plus facile, d'autant moins fatigant, qu'il est plus inconscient ; et c'est pour cela, sans doute, que Dieu a voulu le faire naître dans de pareilles conditions. Quoi qu'il en soit, personne ne voudra raisonnablement soutenir qu'un travail continu de neuf à dix heures de nuit, exécuté par l'âme, en dehors de toute entrave, de toute immixtion matérielle, dans des circonstances éminemment favorables aux émissions de l'intelligence, qu'un tel travail, dis-je, puisse avoir pour conséquence le mot *rien*, et encore moins le mot *folie*.

Résumant en quelques mots les idées et les faits qui viennent d'être exposés, nous dirons que, de nuit comme de jour, le corps ne cesse pas de fonctionner et qu'il le fait dans les conditions d'une constante utilité. Sur ce

point, les principes de la science ne laissent pas de place à la plus légère incertitude. Quant à l'âme, si nous n'avions jamais eu conscience que nous rêvons, nous pourrions supposer que, malgré sa nature qui nous paraît essentiellement active, elle repose pendant la nuit, rien ne nous indiquerait du moins qu'elle travaille. Mais les nombreuses circonstances dans lesquelles nous constatons la production du rêve ne nous permettent pas de douter que la nuit, comme le jour, l'âme se livre à son tour à des opérations incessantes. Quelle est la nature de son travail pendant le sommeil? Nous vous avons déjà dit à cet égard que, malgré les apparences les plus contraires, après avoir tenu le compte le plus minutieux des idées que nous devons nous faire de la justice et de la sagesse providentielles, nous avons été conduit à conclure que l'âme ne divague jamais, et à entreprendre ainsi la réhabilitation du travail de la nuit que l'on a, selon moi, quelque peu calomnié. En terminant, permettez-moi d'appeler votre attention sur une observation qui, ce me semble, ne vous paraîtra pas dépourvue d'intérêt. N'avez-vous pas remarqué, ne serait-ce qu'à titre de curiosité, que la défense de la thèse que je soutiens ici a été de tout temps, on peut le dire, prise en mains par l'humanité tout entière et péremptoirement affirmée par elle. Il y a longtemps, en effet, que le bon sens populaire a rendu en cette matière divers arrêts d'une incontestable précision, disculpant à la fois, soit le corps de faire purement acte de paresse quand il dort, soit l'âme de procéder par voie d'incohérence quand elle rêve. Ces arrêts, que j'ai eu occasion de vous signaler séparément dans le cours de la discussion, forment un trio qui ne manque pas d'un certain piquant; je les reproduis ici dans leur instinctive simplicité : « Qui dort dîne; la nuit porte conseil; le bien vient en dormant. » Il faudrait être fort difficile, ce me semble, pour ne pas voir là autre chose que des divagations. Vous penserez même avec moi qu'il serait très à désirer que, pendant la veille, notre libre arbitre ne disposât pas du corps et de l'âme d'une manière plus improductive, pour ne pas dire plus pernicieuse.

IV

CHEZ L'ÊTRE HUMAIN, L'ASSOCIATION PERSISTANTE, PENDANT LA VIE TERRESTRE, DU CORPS ET DE L'AME, NOUS PORTE A CONCLURE QUE TOUS LES ACTES DE CETTE VIE DOIVENT ÊTRE LE RÉSULTAT DE LA CONSTANTE COOPÉRATION DE CES DEUX PARTIES CONSTITUTIVES DE L'ÊTRE. — MAIS, COMME CES ACTES N'ONT PAS TOUS LES MÊMES DEGRÉS D'ÉNERGIE, LES TENSIONS COOPÉRATIVES DU CORPS ET DE L'AME QUI ACCOMPAGNENT LEUR ACCOMPLISSEMENT NE SONT PAS A LEUR TOUR IDENTIQUES, ET VARIENT ENTRE CERTAINES LIMITES.

Je me plais à espérer qu'après les considérations d'ordre providentiel et analogique que je viens de vous présenter, qu'après le remarquable appui que nous trouvons dans l'expression de l'instinct humanitaire, vos convictions sont à peu près faites sur cette importante question de la constante rationalité des conceptions animiques. Mais le degré d'instruction que j'ai essayé de vous donner vous paraîtra-t-il suffisant? Au delà du terme où nous sommes parvenus, ne voyez-vous rien qui vous tente, qui fasse naître en vous quelque nouveau désir? Une telle disposition d'esprit ne me surprendrait pas; car ce n'est pas seulement l'appétit du matériel qui vient en mangeant, c'est aussi celui du spirituel qui se développe à mesure qu'on s'instruit. Ces questions dont je viens de rappeler l'énoncé, et qui font peut-être l'objet de vos préoccupations, je me les suis adressées à moi-même, et voici la réponse que je leur ai faite, à mesure qu'elles prenaient plus d'empire sur moi. Sans doute, il est raisonnable et bon de croire que l'âme ne divague jamais; sans doute, il est satisfaisant de penser que le principe intelligent qui nous a été donné pour nous inspirer et nous conduire, bien loin de s'égarer par moment dans le domaine de la folie, possède au contraire la faculté de pénétrer quelquefois dans celui d'une raison supérieure à la nôtre. Mais combien il serait plus intéressant encore de savoir, d'une part, par quels

moyens l'âme, après cette introduction dans un monde plus avancé, peut participer aux avantages inhérents à ce monde, et, d'autre part, par quels motifs il a pu être nécessaire que ses actes et ses pensées, quoique d'une nature intrinsèque alors plus élevée, ne doivent cependant se manifester à nous, au réveil, que sous les bizarres apparences de la divagation. Certes, ces questions ne manquent pas d'attrait, et leur solution présente un intérêt qui n'est pas médiocre. Je vais vous dire ce que mes recherches m'ont appris à cet égard, et, si elles n'élucident pas complétement le sujet qui nous occupe, elles me paraissent du moins propres à donner à vos intelligences de très-réelles satisfactions.

Vous savez que l'être humain est composé d'un corps et d'une âme ; or, du fait même de cette association et de la propriété qu'elle possède d'être persistante jusqu'à la crise séparatrice de la mort, vous devez conclure que tous les phénomènes conscients qui intéressent cet être collectif pendant la vie terrestre, doivent se présenter à nous comme le résultat d'une coopération nécessaire entre les parties constituantes, entre l'âme et le corps. Si, en effet, certains actes pouvaient se produire par l'intervention isolée d'une de ces parties, Dieu n'aurait-il pas fait une chose inutile en maintenant l'association pendant l'accomplissement de ces actes? et n'aurait-il pas été plus logique d'exclure ceux-ci d'une vie où la dualité, permanente en principe, tantôt serait indispensable et tantôt cesserait de l'être pour quelques-unes des productions et des manifestations de cette même vie?

Il me paraît donc difficile de ne pas accepter l'idée que l'âme et le corps sont en continuelle coopération dans tout le cours de l'existence humaine. Mais qui dit coopération ne dit pas similitude de travail, soit en ce qui concerne la nature de celui-ci, soit en ce qui concerne ses intensités. Vous concevez sans peine que, les actes de la vitalité étant très-variables, tenant plus ou moins de la spiritualité ou de la matérialité, se manifestant

avec plus ou moins d'énergie, la coopération du corps et de l'âme, loin de rester uniforme, se montrera à nous sous les aspects les plus variés. Ainsi, suivant la nature des phénomènes, l'action coopérative devra être très-grande pour les deux participants à la fois, et, dans ce cas, la tension des liens qui les unissent devra être très-énergique ; ou bien la coopération, intense pour l'un, pourra être très-faible pour l'autre, et vous comprendrez qu'alors cette tension sera d'autant plus susceptible de diminuer que l'intervention de l'une des parties sera moins nécessaire. Par exemple, qu'une mère se trouve en présence d'un danger imminent prêt à frapper son fils, elle déploiera à l'instant tous les élans passionnels de son âme, toutes les puissances physiques de son corps, pour conjurer ce danger; en ce moment, tout dans son être sera en complet état de surexcitation. D'un autre côté, qu'un ivrogne se présente à nous titubant dans les rues, notre âme s'occupera certainement de lui pour le plaindre, et plaindre plus encore sa famille ; mais notre corps ne sera nullement disposé à faire un pas pour rétablir chez lui les équilibres perdus, car nous savons d'avance combien la tentative doit être inutile, tant qu'il restera chez lui un excès d'alcool ; cependant, si ce même homme vient à faire une chute, la nécessité de notre assistance corporelle s'imposant aussitôt, nous nous précipitons immédiatement vers lui pour le relever et lui prodiguer les secours nécessaires.

Ces exemples, faciles à multiplier, et ceux auxquels vous pourrez vous-même faire appel, ne laisseront chez vous aucun doute que, dans les actes de la vie, l'action coopérative de l'âme et du corps n'ayant pas toujours la même importance, la tension des liens qui unissent l'une à l'autre pourra passer par divers degrés, soit d'énergie, soit de relâchement. Dans le cours de ces variations, notre enveloppe corporelle, solide et pesante, restera toujours attachée à la terre, qui doit être son unique et dernière demeure. Mais on conçoit que l'âme et le périsprit, de nature fluidique et mouvante l'une et l'autre, pourront avoir la faculté, tantôt de s'infuser dans le

corps, de s'inféoder davantage à lui si la tension est puissante; tantôt de s'en détacher, de s'en éloigner de plus en plus, à mesure que les liens seront plus distendus. Toutefois, il y aura des limites à ces actions de rapprochement et d'éloignement respectifs ; car il faut avant tout que les phénomènes normaux de la vie puissent conserver leur fonctionnement prévu, voulu et caractéristique de cette vie même. Sans cela l'être humain disparaîtrait, et toute étude ultérieure, en ce qui concerne cet être, n'aurait point d'objet.

Or, d'après ce que nous a appris l'expérience de notre vie active, — nous parlerons tout à l'heure du sommeil, — ce qui doit nous paraître indispensable dans cette association du corporel et du spirituel, constitutive de l'être humain, c'est que l'âme soit toujours en situation de recevoir les impulsions monitrices et perceptives qui peuvent lui arriver par les organes de nos sens; car, pendant son incarnation, ce sont les seules susceptibles de la saisir instantanément, correctement, au moment voulu, c'est-à-dire de la manière la plus prompte et la plus utile. Tant que cela pourra se pratiquer ainsi, nous nous mantiendrons dans le type de la constitution humaine. Cela ne veut pas dire que cette association du corps et de l'âme devra être toujours agissante ; comme toutes nos machines terrestres, elle pourra avoir des moments de repos. Mais, lorsque la période du travail coopératif sera reprise, toutes les conditions précédentes de fonctionnement reparaîtront telles qu'elles étaient avant le chômage, reproduisant, suivant les cas, leur continuité, leurs alternances, leurs divers degrés d'énergie. C'est ainsi qu'une locomotive, lorsque, après avoir subi un temps d'arrêt dans une gare, doit quitter celle-ci, retrouve en s'en éloignant toutes les facultés de locomotion qu'elle possédait avant de l'atteindre, développant d'ailleurs entre elle et les voitures qu'elle emtorte à sa suite des tensions variables, toujours en apport avec l'intensité des résistances qu'elle rencontre sur son parcours et qu'elle doit surmonter.

Après vous avoir conduits jusqu'à ce point, il devient

nécessaire de vous entretenir d'une objection qui peut-être s'est déjà présentée à vous, et qu'il importe de combattre. Vous pourrez, en effet, me faire observer que, si l'union de l'âme et du corps ne s'opère pas d'une manière constante et uniforme pendant l'entière durée de la vie ; si elle est, au contraire, assujettie à des tensions variables, le résultat inévitable de celles-ci sera de provoquer des déplacements relatifs entre le corps et l'âme qui tantôt se rapprocheront, tantôt s'éloigneront l'un de l'autre, et cela avec tous les imprévus dont il serait imprudent de ne pas tenir compte, en une matière où se trouve pour nous tant et tant d'inconnu. Or, il n'est pas facile de comprendre que, dans le cours de ces incessantes mobilités susceptibles d'acquérir une certaine importance, l'âme soit toujours en situation de correspondre exactement avec les organes de nos sens, avec ces organes qui, je le répète, sont les seuls moyens, pendant sa période d'incarnation, de la servir et de l'instruire. Il semble que si, dans une position particulière de l'âme par rapport au corps, cette condition est satisfaite, il est permis de croire qu'elle pourra ne plus l'être lorsque, cette position étant changée, l'âme en aura pris une autre. L'objection, vous le voyez, est donc sérieuse ; mais elle n'est pas irréfutable, et voici ce que nous pouvons y répondre.

Je vous ferai d'abord remarquer que si, pour obtenir la solution que nous cherchons, nous devions au préalable posséder la connaissance de la constitution intime de l'âme, il faudrait indéfiniment ajourner nos études, car les esprits, même supérieurs, nous déclarent que de cette constitution ils ne savent rien. Tout ce qu'ils ont pu nous dire de l'âme, c'est qu'elle est incorporelle. Or si cette affirmation, d'ailleurs assez vague, nous a permis de conclure que l'âme possède la propriété d'être une et d'aspirer à l'indépendance (voir 2^{me} conférence de 1883, 2^{me} partie, p. 31 et suiv.); d'un autre côté, au point de vue constitutif de l'essence animique, cette affirmation a été un empêchement à peu près péremptoire à toute découverte, en nous privant des ressources si

précieuses de l'analogie. L'incorporéité, en effet, est singulièrement absente dans tout ce qui nous entoure ici bas, et je ne suis parvenu à la constater que dans les *forces* et dans le *temps*. Malheureusement, en ce qui concerne les constitutions, je ne connais pas plus celles des forces et du temps que celles de l'âme, et ainsi m'échappe la possibilité de tout aperçu comparatif.

Mais, pour avoir raison de l'obstacle qui nous arrête, la connaissance préalable de la constitution de l'âme n'est pas nécessaire, et, pour éclairer quelques détails qui peuvent vous paraître encore obscurs, il nous suffira de faire appel à quelques-uns des grands faits qui servent de fondement à la doctrine spirite. Le premier de ces faits, aussi remarquable par sa simplicité que par sa généralité, consiste en ce que l'âme, qu'elle se trouve à l'état d'Esprit ou à l'état d'Etre humain, est toujours enfermée dans le fluide périsprital et hermétiquement enveloppée par lui ; le second fait, conséquence directe de celui-ci, consiste en ce que l'âme ne peut rien émettre, rien percevoir, que par l'entremise vibrante du périsprit, et qu'en outre toute agitation du perisprit ira infailliblement influencer l'âme. Il résulte de là que, finalement, en matière d'impressions animiques, les facultés du périsprit sont l'exacte mesure de ce que peut et doit éprouver l'âme.

Cela posé, si l'âme et le périsprit n'occupaient en étendue qu'un point mathématique, il est certain que ce point périsprital, une fois convenablement placé dans le corps pour l'exercice régulier de la vie, ne saurait quitter cette position sans cesser d'être en rapport avec les organes conducteurs des perceptions, et que, par suite, le plus léger déplacement arrêterait le fonctionnement vital tel qu'il a été dévolu à l'homme. Ainsi, dans cette hypothèse d'une réduction jusqu'à l'infiniment petit du fluide périsprital, hypothèse qui impose à celui-ci une place fixe dans le corps, l'âme, qui ne peut se trouver que là où est le périsprit, occuperait à son tour une situation unique dans notre intérieur, et il ne saurait,

dès lors, être question entre elle et le corps ni de tensions variables, ni de déplacements. Mais le périsprit ne saurait, sans cesser d'être lui-même, devenir un point fixe ; car sa propriété essentielle, je vous l'ai dit, est la vibration, et un point fixe ne vibre pas. Il possède donc une certaine étendue, que sa nature diffusive comporte et explique ; de sorte que, dans toute la marge offerte par cette étendue, il peut se déplacer sans cesser de recevoir par une de ses parties, si ce n'est par une autre, les impulsions extérieures des organes des sens. D'ailleurs, à en juger par certaines apparitions et par la nature même des fonctions qu'il est appelé à remplir, l'étendue du périsprit paraît ne pas manquer d'importance ; ajoutons qu'en vertu des propriétés fluidiques qui lui appartiennent, toutes les lignes traversées dans son intérieur, depuis sa surface jusqu'à la partie centrale occupée par l'âme étant identiques, il en résulte que, quelle que soit celle de ces lignes qui sera mise en jeu, le fluide animique sera toujours impressionné par le périsprit, et le sera toujours d'une même manière pour chaque circonstance semblable qui pourra se produire.

C'est par cette suite de considérations que vous pouvez vous rendre compte psychologiquement, et en entrant plus intimément dans l'essence même de la constituton humaine, que des tensions variables seront éprouvées par les liens qui unissent l'âme au corps, et, par suite, comprendre que des déplacements soient imposés aux fluides animique et périsprital, non-seulement sans nuire au fonctionnement vital, mais au contraire en se mettant en rapport avec lui, en lui venant en aide, en facilitant des transitions d'acte à acte qui, trop brusques sans cela, auraient pu devenir tantôt insuffisantes, tantôt superflues, souvent désorganisatrices.

Vous êtes maintenant en mesure, je l'espère, de comprendre que les actes de la vie humaine, produits ou subis par nous, étant très-différents les uns des autres, soit par leur nature, soit par leur degré d'intensité, il était nécessaire que la coopération du corps et de l'âme, qui

seule peut nous donner les moyens de les émettre ou de les supporter, que cette coopération, dis-je, fût susceptible d'agir avec des énergies très-variées. Vous en avez à tout instant des preuves autour de vous. Qui oserait dire, par exemple, que la jeune mère, au moment où elle va donner à l'humanité un nouveau membre, n'a pas une tâche autrement critique, autrement douloureuse à accomplir, que celle de la jeune fille imprimant avec effusion sur les joues du fiancé qu'elle aime son premier baiser, gage anticipé de toutes ses tendresses?

Si la machine à vapeur est un appareil précieux, si elle est généralement appliquée à tous les besoins de la mécanique humaine, ce n'est pas seulement parce qu'elle représente de la force, c'est surtout parce que la vapeur d'eau, productrice de cette force, bien loin de conserver une énergie constante, est susceptible, suivant son mode d'emploi et le degré de chaleur communiqué, de posséder des tensions tantôt brusquement diminuées, tantôt rapidement croissantes et en même temps maniables dans l'étendue des températures que nous pouvons pratiquement et utilement produire à partir de 100°. Voilà pourquoi elle offre de larges ressources à toutes nos tentatives de réalisation, et, certes, les preuves abondent des progrès dont elle a doté l'humanité. Je n'abandonnerai pas ce sujet sans vous répéter encore une fois ce que j'ai eu souvent l'occasion de vous dire : « Dans ce monde et en toute chose, il faut ce qu'il faut » ; car, d'une part, l'insuffisance dans les moyens n'est pas favorable à la production, et, d'autre part, l'excès peut être une cause trop efficace de destruction et de ruine. Il importe donc à l'homme, toutes les fois qu'il fait appel à la force, de connaître ce qui se passe aux limites de celle qu'il veut mettre en œuvre, soit pour éviter des écueils, soit pour s'instruire. C'est ce que l'expérience nous a appris et continue de nous apprendre tous les jours pour les appareils producteurs de travail mécanique. Or ce qui est vrai pour ceux-ci l'est également pour l'organisme humain ; nous savons déjà que les tensions variables qui existent entre l'âme et le corps président à l'accomplissement et à la

manifestation des actes de la vie terrestre. L'analogie semble nous indiquer qu'aux limites de ces tensions, nous pouvons trouver aussi de précieuses leçons, d'utiles enseignements. Nous allons procéder à cet ordre de recherches, et vous pourrez constater que nos prévisions ne nous auront pas trompés. Mais en ce sujet délicat, qui exige des efforts d'attention exceptionnels, la nécessité s'impose à nous de ménager vos forces. Marcher trop longtemps et surtout trop vite a le double inconvénient de provoquer la fatigue et de ne nous laisser voir qu'imparfaitement les détails du chemin parcouru. Nous allons donc faire ici une halte dans notre voyage ; elle nous préparera à le poursuivre avec une nouvelle ardeur, gage certain, j'aime à le croire, de futures conquêtes.

Septième Conférence

du 30 novembre 1884

SOMMAIRE. — *Étude spéciale des phénomènes qui se produisent chez l'être humain, lorsque les tensions des liens qui unissent l'âme au corps arrivent à leurs limites. — Deux circonstances se présentent alors à notre examen : d'une part, celle des plus fortes tensions ; d'autre part, celle des plus grandes détentes. — C'est dans ce dernier cas que se manifestent les phénomènes du sommeil ; et cette constatation préalable nous permet de comprendre la production, l'ordre et la rationalité de ces phénomènes.*

I

POURQUOI IL SERAIT IMPRUDENT DE SUIVRE UNE MARCHE TROP PRÉCIPITÉE DANS LES ÉTUDES QUI ONT POUR OBJET DE CONNAITRE ET DE DÉTERMINER LES CONDITIONS DE LA VITALITÉ CHEZ L'HOMME.

Il vous semblera peut-être que nous n'avançons que très-lentement dans les études que nous poursuivons, et qui ont pour objet final de nous apprendre comment il

est possible que deux êtres de constitution très-différente, car l'un possède un corps matériel et l'autre n'en a pas, comment, dis-je, l'Esprit et l'être humain peuvent communiquer entre eux. Mais, si je comprends que votre curiosité s'impatiente, vous devrez comprendre à votre tour, si vous voulez bien faire intervenir un peu de réflexion dans le désir qui vous pousse d'aller en avant, vous comprendrez, dis-je, que le terrain sur lequel nous nous mouvons se prête peu aux improvisations et aux grandes vitesses ; vous comprendrez que, lorsqu'il s'agit de recherches s'appliquant à l'œuvre la plus compliquée et en même temps la plus savante de la création, il faut s'évertuer à ne rien omettre, et que ce serait s'exposer à de trop certaines déceptions que de vouloir procéder par grandes enjambées. Nous passerions ainsi, sans les voir, sur de nombreux détails, petits en apparence, mais souvent très-féconds par les enseignements qu'ils renferment.

Certes, ce n'est pas aujourd'hui qu'on pourrait refuser un grand caractère de vérité à l'assertion que je viens d'émettre. Si, dans l'ancienne Rome, il était admis que les autorités supérieures ne doivent pas se préoccuper d'infimes détails, et si nous l'avons imitée pendant de long siècles, d'autres idées s'agitent dans la France moderne. La science médicale, par exemple, et si je parle d'elle de préférence, c'est que le choléra ne nous a pas encore dit son dernier adieu ; cette science qui, il n'y a pas encore cent ans, avait un assez profond dédain pour les petites choses, surtout quand on voulait attribuer à celles-ci la constitution animale; cette science qui a caricaturé Jenner au sujet de la découverte de la vaccine; qui ne s'est pas fait faute de ridiculariser Raspail, lorsque celui-ci appelait l'attention sur les influences morbides des animalcules parasites qui envahissent le corps humain ; qui enfin a longtemps refusé de croire à l'insecte de la gale, de la teigne, des affections dartreuses, asthmatiques et tant d'autres; cette science, hâtons-nous de le dire, a complétement changé d'allures ; et elle est tellement entrée dans l'étude du petit, qu'aujourd'hui, et

à part l'inévitable fourmilière des rétrogrades, les hommes autorisés qui la dirigent ne comprennent plus le progrès, ne le cherchent plus que dans les révélations du microscope. Est-il question de fièvre jaune, de fièvre typhoïde, de peste, de rage, de choléra, on s'occupera surtout, en ce qui concerne la cause de ces terribles maladies, de découvrir l'être infiniment petit, microscopique, qui les détermine chez l'homme. Comme on ne les a pas encore tous découverts, on n'a pu affecter à chacun une dénomination particulière. Mais l'idée de leur existence et de leurs propriétés toxiques spéciales est tellement puissante, tellement souveraine chez les savants de notre époque, vraiment dignes de ce nom, qu'ils n'ont pas hésité à donner à ces sortes d'êtres, si profondément dissimulés dans leur petitesse, une appellation générique: celle de microbe, rappelant à la fois la presque nullité de leurs dimensions et les mortelles conséquences de leur envahissement. Le mot a, d'ailleurs, fait rapidement fortune, grâce à cette passion que nous avons tous de paraître savants; inconnu hier, absent de tous les dictionnaires, vous le trouvez aujourd'hui, non-seulement dans tous les écrits spéciaux, mais dans tous les journaux, dans toutes les conversations plus ou moins sérieuses qui ont trait à ces fléaux maladifs.

Je n'insiste pas davantage sur ces détails. Je ne les indique ici que pour vous donner une preuve, d'autant plus palpable qu'elle est plus actuelle, que dans l'œuvre de la création il ne faut rien négliger, et que ce que nous pourrions être portés à considérer comme un atome, en ce qui concerne les causes, est susceptible, à notre grand étonnement, de prendre quelquefois dans les effets les proportions d'un géant.

Vous m'excuserez donc de n'avoir marché qu'avec une certaine lenteur, à la condition toutefois que vous aurez trouvé dans ces instructions la somme d'utilité que, de mon côté, j'ai eu le désir de leur infuser. Au reste, je dois vous dire, pour vous réconforter, que nous touchons au dénouement, et qu'à la prochaine séance, qui sera la

dernière de 1884, avant de nous séparer, nous aurons fait un grand pas dans la compréhension générale des phénomènes du rêve et, par suite, de ceux de la médiumnité.

II

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES SUR LES CHANGEMENTS QU'ÉPROUVE LE FONCTIONNEMENT DE LA VIE CHEZ LES ANIMAUX, LORSQUE LES FORCES RÉGULATRICES ET DIRECTRICES D'UN PREMIER MODE DE VITALITÉ ARRIVENT A LEUR LIMITE. — EXEMPLE REMARQUABLE DE CES SINGULIÈRES MUTATIONS.

Pour atteindre le but que nous avons en vue, sans cesser de rester fidèle au principe que nous nous sommes imposé de tout scruter, nous avons une dernière tâche à remplir au sujet des tensions variables qui unissent l'âme au corps pendant le fonctionnement vital. Cette tâche consiste à nous rendre compte de ce qui se passe chez l'être humain, lorsque ces tensions arrivent à leur limite, c'est-à-dire, soit lorsqu'elles atteignent leur maximum, soit lorsqu'elles descendent à leur plus bas degré de relâchement. C'est à cette étude que je vais vous préparer par quelques observations préalables.

En général, et surtout dans le règne animal, toutes les fois que nous sommes saisis de l'idée que l'action d'une force qui contribue à la constitution vitale d'un être arrive à une de ses limites, soit en plus, soit en moins, il ne devra pas vous répugner d'admettre que le fait de la limitation de cette force, s'il vient à se produire, est l'indice d'un changement prochain, imminent même, dans l'existence de cet être. Car, ou bien la force, prenant une extrême énergie, revêtira le caractère foudroyant et menacera cette existence ; ou bien, devenant à peu près nulle, l'état antérieur, qui ne s'était créé et qui ne se maintenait qu'en vertu de son intervention, disparaîtra nécessairement avec elle et sera plus ou moins sensiblement modifié. La transition d'un de ces états à l'autre détermine chez l'être qui la subit une sorte de crise très-

apparente, d'une durée généralement assez courte, à la suite de laquelle se produisent les plus singulières métamorphoses dans le mode de vitalité d'un même animal. Un exemple ne sera pas inutile pour élucider le fond de ma pensée, et je le prends dans des faits dont il est facile à chacun de vous de suivre toutes les circonstances, mais qu'il importe encore plus de voir avec les yeux de la réflexion qu'avec ceux du corps.

Lorsque, par l'effet d'une température convenable, la graine du ver à soie vient à éclosion, elle perd son aspect granulé, plus ou moins arrondi, et prend, en très-petite dimension, une forme mince et allongée ; la vie devient apparente dans ce petit être par la faculté qu'il a de se mouvoir, et vous remarquerez que le mode de locomotion qu'il possède est celui de la reptation, tel qu'il est dévolu à tous les insectes que nous désignons sous le nom générique de *chenille*. Cet animal est, en outre, doué d'une faculté d'absorption alimentaire qui tient presque de la voracité. La nourriture qu'on met à côté de lui l'attire aussitôt, comme un aimant attire le fer, et il consomme dans sa courte existence une prodigieuse quantité de feuilles de mûrier. Au bout d'un intervalle d'environ cinq semaines après sa naissance, les forces qui le font marcher et manger semblent être arrivées à leur limite, et l'animal éprouve en ce moment une crise évidente. Il ne mange plus; il ne se déplace qu'avec beaucoup de lenteur. On le voit alors perdre rapidement le régime de vie qui lui a été habituel jusque-là. Il emploie ses derniers efforts à grimper le long des branchages qu'il trouve à sa portée ; il y fixe des attaches protectrices qu'il a filées lui-même, au milieu desquelles il fabrique une enveloppe résistante que vous connaissez sous le nom de *cocon*, et dans l'intérieur de laquelle il s'enferme hermétiquement. Cette dernière opération faite, la crise de transition est finie, et un nouveau régime de vie commence, régime fort différent du premier, régime d'intérieur absolu, sans aucun rapport avec le dehors, mais en complète concordance avec la situation que l'animal s'est faite à lui-même. En effet, parce qu'il s'est mis en prison, il ne marchera

plus; parce qu'il n'est plus en relation avec le dehors, il n'aura plus de nourriture et ne mangera pas; parce qu'il s'est isolé, il subira les conséquences de l'isolement; il n'aura dans cette période ni amours, ni progéniture. Cependant le régime de cette vie, complétement inactive en ce qui concerne le dehors, est parfaitement régulier dans l'intérieur du cocon. Il consiste en un travail continu qui, prenant en sous-œuvre la matière presque inerte et épuisée de cette enveloppe, qui a existé primitivement sous la forme d'un ver, la reconstitue, la revivifie, pour ainsi dire, mais pour lui donner, comme nous l'allons voir, une tout autre forme. Ce travail remarquablement transformateur dure au plus trois semaines. Quand il arrive à sa limite, un second état momentané de crise se produit dans l'animal. Nous savons en effet, par expérience, que celui-ci se trouve constitué à l'état de papillon. Or la nature se montrerait singulièrement inconséquente, si elle créait des êtres essentiellement mobiles et volages pour les maintenir en cellule; il faut donc que le papillon sorte de sa prison, et c'est alors que se produit la crise de transition; car ce qu'on observe désormais, ce n'est plus cette sorte de léthargie antérieure et complète, puisque l'animal commence à se mouvoir; ce n'est pas non plus sa vie future, puisqu'il ne voltige pas encore dans l'air. Ses premiers essais de mobilité, il les emploie à ramollir, à l'aide d'une liqueur corrosive qu'il dégorge, l'une des extrémités de son cocon, revenant à la charge et toujours sur le même point, jusqu'à ce que l'ouverture, qu'il pratique ainsi, soit assez grande pour lui permettre de s'échapper. En ce moment, la crise de transition finit, et un nouveau fonctionnement vital et régulier est dévolu à l'animal, celui qui lui permet de vivre dans l'air et de s'y mouvoir en tout sens. Le mâle se hâte d'en profiter pour rechercher la femelle, et il a raison; car après une ponte qui est presque immédiate, et dans l'intervalle de dix à vingt jours, et mâle et femelle ont cessé d'exister.

Telle est l'histoire, très-accidentée on en conviendra, au point de vue organique, d'un être dans lequel les trois états de vie si différents, de chenille, de cocon, de papillon, se succèdent et s'épuisent dans la courte durée de dix semaines.

III

RÉFLEXIONS COMPLÉMENTAIRES SUR LES PHÉNOMÈNES QUE LES ÊTRES D'ESPÈCE ANIMALE PEUVENT ÉPROUVER, SOIT DANS LEUR CONSTITUTION MÊME, LORSQUE CELLE-CI VIENT A CHANGER, SOIT DANS LE SIMPLE FONCTIONNEMENT DE LEUR ORGANISME, BIEN QUE CELUI-CI NE SE MODIFIE PAS. — APPLICATION A L'ÊTRE HUMAIN. — CIRCONSTANCES QUI SE PRODUISENT CHEZ CELUI-CI, LORSQUE LA TENSION DES LIENS QUI UNISSENT L'AME AU CORPS ARRIVE A SON MAXIMUM.

Cette singulière succession de métamorphoses que je viens de décrire, cette remarquable diversité de vies attribuées à un même individu, ne se rencontrent pas, ai-je besoin de le dire, dans toutes les espèces animales. Cet ordre de phénomènes, très-caractérisé chez quelques-unes, comme vous venez de le voir, l'est beaucoup moins chez quelques autres. Par exemple, dans les oiseaux, la période de la vie de chenille fait défaut. C'est par l'emprisonnement de l'être dans la coquille de l'œuf que l'existence sur cette terre commence. Mais ici, la transition de l'état cellulaire à celui d'oiseau ne s'opère pas d'elle-même, et, sans la chaleur produite par l'incubation de la mère ou par certains appareils spéciaux, les matières contenues dans l'œuf, au lieu de s'organiser pour la vie, subiraient les putridités de la mort, et les régions de l'air seraient bientôt dépeuplées de leurs habitants. Plus grandes encore sont les simplifications pour les animaux domestiques qui nous entourent: le chien, le chat, le bœuf, le cheval, tous les quadrupèdes, et l'homme à son tour. Chacun, en effet, apporte en naissant un type de vie inaltérable qui ne disparaît qu'à la mort, qui, sur cette terre, ne subit aucune transformation dans son organisme, mais dont le fonctionnement seul se modifiant, sans que la constitution vitale change, se présente alternativement, comme nous l'avons expliqué, sous les deux aspects de la veille et du sommeil.

Certes, en regard des transformations si accentuées qui se manifestent dans la classe des chenilles, en regard de ces successions si remarquables d'un mode de vitalité à un autre chez un même être, c'est fort peu de chose que de simples différences de fonctionnement s'opérant dans un seul et même type de vie toujours persistant, c'est un reflet très-amoindri du grand phénomène des métamorphoses auxquelles est quelquefois soumise l'animalité. Mais chez l'homme, être exceptionnel par essence, dont l'activité vitale est encore plus spirituelle que matérielle, de très-légères différences dans les causes peuvent suffire pour en produire de très-grandes dans les effets. Je vous ai déjà expliqué comment, dans le cours ordinaire de la vie de l'homme, les divers actes de cette vie, — qui sont tous des dépendances obligées et simultanées de nos deux principes corporel et spirituel, — s'accomplissent, eu égard à leur nature particulière et suivant leur degré d'énergie, sous l'influence des tensions sans cesse variables subies par les liens qui unissent l'âme au corps. Je vous ai cité des exemples propres à fixer vos conceptions sur cette importante question. Allant plus loin, je viens de vous montrer jusqu'où peuvent atteindre, non-seulement les modifications d'ordre secondaire dans les fonctionnements vitaux, mais encore les transformations les plus radicales qui s'observent dans l'organisme constitutif de quelques individualités animales et dans leur mode de vitalité.

Maintenant que vous êtes bien fixés sur la possibilité et sur l'étendue de cet ordre de phénomènes, vous comprendrez mieux ce qui me reste à vous dire au sujet de ce qui s'applique plus spécialement à l'être humain. Je vais donc vous donner les explications promises sur les circonstances qui se produisent chez lui, lorsque les tensions, soit déterminatrices, soit accompagnatrices des actes ordinaires de notre existence, arrivent à leur limite.

Je n'ai pas besoin d'insister sur ce point que la limite des plus grandes tensions s'observe lorsque les actes et les sensations qui doivent se produire chez l'être humain

acquièrent une importance exceptionnelle ; dans ce cas, l'âme, plus intimement rapprochée du corps, entre avec lui en plus complète coopération. Au contraire, à mesure que nos actes offrent moins d'intérêt par eux-mêmes, ou que les influences extérieures ont moins de prise sur nous, la détente s'opère graduellement ; l'âme s'éloigne de plus en plus de notre enveloppe corporelle, et sa participation avec elle devient si peu effective que nous finissons par nous endormir. A la conférence, comme au sermon, le Dieu du sommeil, qui est un monarque très-absolu, s'amuse quelquefois à tyranniser ses sujets.

Vous n'ignorez pas qu'il est des circonstances dans la vie dont le mode d'accomplissement peut être très-varié, sans que pour cela l'objet principal auquel elles se rapportent cesse d'être très-convenablement réalisé. Lorsque, par exemple, vous prenez un repas dans l'unique but de vous restaurer, et non de faire acte de pure gourmandise, vous avez mille manières de vous satisfaire. Lorsque vous endossez des habillements dans la simple intention de vous vêtir et de vous couvrir, et non dans celle de parader, vous vous montrez assez peu exigeant sur les conditions de la coupe des habits, sur le choix des couleurs et des étoffes. Lorsque l'homme d'études, après avoir passé plusieurs heures assis dans son cabinet, éprouve le besoin de changer d'air et de donner un peu d'exercice à ses jambes, il n'est nullement tenu, pour obtenir ce résultat, de suivre un chemin déterminé; il peut changer de parcours à tout instant, partout il trouvera l'air et la marche, c'est-à-dire les bienfaits hygiéniques de sa promenade. Dans ces diverses circonstances, la coopération du corps et de l'âme existe toujours, mais sans que nous subissions la préoccupation d'un travail déterminé, dont l'objet et la poursuite doivent rester invariables ; ce travail, au contraire, peut s'associer sans dommage aux distractions de la flânerie ou aux divers incidents qui fourmillent dans la vie usuelle. Vous devez comprendre qu'alors les tensions qui lient l'âme au corps ne doivent pas être tellement énergiques qu'il ne vous

soit pas possible de laisser votre esprit accessible à la séduction de quelques fantaisies ; qu'il lui soit interdit de faire appel aux réminiscenses du passé et de prendre part aux scènes accidentelles du présent. S'il en était autrement, si vous étiez obstinément préoccupé d'une de ces idées fixes, plus souvent noires et tristes que roses et gaies, vous seriez exposé à faire de lugubres repas, et à trouver plus de fatigues que de récréations dans vos promenades.

Il est des cas, au contraire, où la moindre distraction vous est défendue, où le corps et l'âme, étroitement et comme indissolublement fixés l'un à l'autre, doivent concentrer tous leurs efforts, toutes leurs ressources, sur les dramatiques péripéties d'un événement actuel. Supposez, par exemple, qu'une personne soit en danger de se noyer, et qu'à cette vue un homme au cœur généreux se jette à l'eau pour la sauver. Vous savez bien qu'en ce moment cet homme n'aura qu'une pensée, ne poursuivra qu'un seul but, n'obéira qu'à une seule inspiration; que tout ce qu'il y a en lui de forces corporelles, de courage, d'adresse, d'intelligence, s'appliquera au succès de son entreprise ; que, prompt à saisir et à soutenir le noyé, si l'occasion est favorable, il le repoussera sans hésitation, il l'éloignera de lui momentanément si cette manœuvre lui paraît utile, non-seulement pour celui qu'il veut sauver, mais encore pour sa propre conservation. Et lorsque, dans cet être humain qui se dévoue, dont le courage est incontestable et incontesté, vous aurez en même temps reconnu que toutes les facultés du corps et de l'âme : la force, l'habileté, l'à-propos, la réflexion, se sont réunies dans une commune et ardente coopération en vue d'assurer la réussite du sauvetage entrepris, vous pourrez inscrire le nom de cet homme sur la liste des héroïques et intelligents adeptes de la solidarité humaine. Dans ce cas, vous n'en sauriez douter, les tensions intérieures arrivent à leur dernière limite ; aussi, tant que l'œuvre de salut n'est pas accomplie, rien ne saurait les distrair e decette œuvre.

Dans d'autres circonstances où les émotions spirituelles sont plus spécialement mises en jeu, lorsque, par suite de rapprochement entre le corps et l'âme, les tensions arrivent à leur maximum, et surtout lorsque ce rapprochement se produit subitement, il peut y avoir dans l'intérieur du corps des compressions, des chocs plus ou moins offensifs, des surexcitations nerveuses, des paralysies locales plus ou moins étendues, déterminant un état subit de syncope. En outre, le périsprit, dans son entraînement rapide vers l'intérieur, aura pu abandonner la sphère d'activité cérébrale, qui est le siége de toutes nos perceptions, et cela explique pourquoi, dans le paroxysme de la crise, les yeux, quoique ouverts, ne nous donnent que des sensations vagues et confuses, pourquoi les oreilles n'entendent pas distinctement, pourquoi, en un mot, tous nos sens sont plus ou moins atrophiés. Il n'est pas un de vous qui n'ait eu occasion d'assister à ces scènes émouvantes et de constater la sincérité des effets apparents que je viens de décrire, et dont j'ai essayé d'assigner les causes constitutives. Ai-je besoin d'ajouter que ces perturbations, qui ont quelquefois pour terminaison ou la folie ou la mort, sont surtout provoquées par les annonces subites, imprévues, ou des très-grandes joies ou des immenses douleurs. Que ceci nous apprenne une fois de plus à ne jamais nous départir d'une sage prudence et à nous méfier des transitions trop brusques, toujours plus fréquentes en désastres qu'en bienfaits.

IV

PHENOMÈNES OBSERVÉS CHEZ L'ÊTRE HUMAIN, LORSQUE LES LIENS QUI UNISSENT L'AME AU CORPS ÉPROUVENT DE GRANDES DÉTENTES. — QUAND LA MORT N'EST PAS VIOLENTE, LA DÉTENTE SE FAIT PROGRESSIVEMENT JUSQU'A LA CESSATION DE LA VIE. — DANS LE COURS ORDINAIRE DE NOTRE EXISTENCE, ELLE NE VA PAS AU DELA D'UN CERTAIN TERME ET SE BORNE A PROVOQUER LA PÉRIODE DE SOMMEIL, QUI PERMET A L'AME DE S'ÉLOIGNER DU CORPS; MAIS CET ÉLOI-

GNEMENT N'A RIEN QUE DE MOMENTANÉ, PARCE QUE LE LIEN FLUIDIQUE QUI UNIT NOS DEUX PRINCIPES CONSTITUANTS N'EST PAS ROMPU.— CET ÉTAT DE CHOSES PREND FIN AVEC LE SOMMEIL ET PERMET AINSI LA REPRISE DU FONCTIONNEMENT VITAL TEL QU'IL S'EFFECTUE PENDANT LA VEILLE.

Après nous être occupé des faits provoqués chez l'être humain par les plus hauts degrés de tension, le moment est venu de nous expliquer sur la seconde limite, celle qui correspond au plus grand relâchement des liens qui unissent l'âme au corps. Comme nous l'avons déjà constaté, elle s'applique à la période de sommeil, et nous tient, par conséquent, sous sa dépendance pendant la moitié de notre vie terrestre.

Je dois, toutefois, vous faire observer que cette limite apparaît aussi au moment de la mort, dans les cas où celle-ci n'est pas violemment provoquée. Lorsque notre enveloppe corporelle, minée, épuisée à la longue par les atteintes de la maladie, n'est plus propre à accomplir les fonctions vitales imparties aux êtres de notre globe, l'âme se retire alors du corps ; elle s'en éloigne peu à peu, comme nous nous détachons successivement des choses, non-seulement inutiles, mais encombrantes qui, au lieu d'être une aide, seraient un continuel obstacle. Il arrive enfin un moment où l'impuissance toujours croissante de la matière qui se désorganise a perdu ses derniers ressorts, et où l'âme, privée de tout moyen d'action ici-bas, va continuer dans un autre monde, et dans d'autres conditions, l'exercice des facultés actives, qui chez elle n'ont pas de terme. Je me borne à ces indications sommaires sur cette crise que nous appelons la mort, et qui, au point de vue de l'âme éternelle, n'est autre chose que le passage d'un mode de vitalité à un autre. Ces idées seront reprises plus tard et exposées avec tous les développements que comportent les faits spirites dûment éclairés, corroborés et justifiés par le double contrôle de la science et de la raison.

Mais, dans le moment actuel, nous ne voulons pas

sortir du cercle de la vie humaine ; nous cherchons à nous rendre compte des circonstances qui peuvent se rencontrer dans le cours de notre vitalité, sans que celle-ci vienne à se rompre ; qui peuvent en modifier les phases apparentes sans en altérer le principe ; qui sont alternativement susceptibles de se montrer et de disparaître, sans porter atteinte à l'existence régulière et permanente de l'être humain. Les deux périodes de veille et de sommeil sont évidemment dans ce cas. Quoique fort différentes dans leur fonctionnement spécial, non-seulement elles ne constituent pas un antagonisme dans la vie, non-seulement elles ne sont pas une menace contre elle, mais elles contribuent puissamment l'une et l'autre à l'accomplissement de son exercice. Ce n'est pas parce que tantôt nous veillons et tantôt nous dormons que nous avons une tendance quelconque à changer de nature, c'est au contraire parce que nous veillons et dormons, que notre identité se maintient et se prolonge. Supposez, en effet, que l'une ou l'autre de ces périodes vienne à nous manquer, quelle idée pourra-t-il vous rester d'une vie tant soit peu durable ? Comprendrez-vous une activité, un fonctionnement ininterrompus, absorbant incessamment des substances nutritives et ne pouvant en faire qu'une très-incomplète assimilation ? Ou bien comprendrez-vous mieux une situation toujours endormie, admirablement disposée, j'en convieus, pour digérer en toute perfection, mais ne recevant jamais les éléments essentiels de toute digestion ? Autant chacun de ces états, considéré comme existant seul, manquerait de prévovance et d'utilité, autant considérés dans leur successive alternance, se montrent-ils harmoniquement producteurs et conservateurs de la vie humaine telle que le Créateur l'a conçue. Il faudrait, ce me semble, que l'homme fût très-peu soucieux des leçons d'une expérience qui se renouvelle tous les jours, pour qu'il pût donner à ces leçons tout autre interprétation que celle que nous venons de formuler.

Je vous ai suffisamment parlé de la situation de l'être humain pendant l'état de veille (voir la quatrième con-

férence de la présente année), et je n'y reviendrai pas; je me bornerai à rappeler cette considération que notre organisme corporel, exclusivement composé de matières terrestres, doit, comme toutes nos machines ordinaires, s'user par le travail, exiger de continuelles réparations et être, par conséquent, soumis à des périodes de repos. Ainsi se trouve établie la rationalité du sommeil. Or il serait fort dérisoire et d'une très-médiocre conception que le travail de la veille, même amoindri, ce travail qui précisément produit l'usure, fût continué pendant la réparation de celle-ci. L'on s'exposerait ainsi à avoir deux opérations fort incomplètes l'une et l'autre ; résultat peu digne de la sagesse de Dieu, qui sait mieux que personne que qui trop embrasse mal étreint. Voilà pourquoi, pendant le sommeil, tout ce qui est agent de travail corporel s'arrête ; voilà pourquoi les organes des sens cessent de fonctionner, pourquoi les nerfs moteurs, ainsi que ceux qui président à la sensibilité, entrent dans le repos.

Cela posé, je le demande, que voulez-vous que fasse l'âme dans un appartement où désormais aucune des fonctions pour lesquelles elle a été internée ici-bas ne lui est permise ; cet âme qui ne pourrait ni donner à manger au corps, ni lui donner à boire, ni se promener avec lui, ni lire, ni écrire, ni penser, ni aimer ? N'est-il pas évident qu'elle ne pourrait que s'enfoncer de plus en plus dans les stupidités de l'hébêtement. Si à ces considérations vous ajoutez celle que l'âme est essentiellement d'une nature agissante, ne trouvez-vous pas qu'il serait bien dur de la laisser emprisonnée dans un corps qui lui est complétement inutile ; dans un corps auquel, à son tour, elle ne peut rendre aucun service, auquel même elle n'apporterait que des perturbations, si elle voulait agir? Qui de vous, en effet, ne sait combien est quelquefois pénible et cruel l'empêchement du sommeil ? Récapitulant tous ces motifs et sachant les envisager à un point de vue élevé, ne vous semblera-t-il pas juste et sage, compatissant tout au moins, que Dieu, qui est la miséricorde même, ait ouvert à l'âme, pendant le sommeil, les portes de sa prison,

réalisant ainsi le double résultat d'assurer une plus complète quiétude au corps, et de donner en même temps satisfaction à cet impérieux besoin d'activité qui est inhérent à l'âme ?

Je ne me dissimule pas que cette idée d'abandon momentané du corps par l'âme, jetée un peu à l'improviste dans les esprits, après une préparation peut-être incomplète, n'ait quelques chances d'aller d'abord se heurter contre les résistances de l'incrédulité ; mais je conserve l'espoir que, lorsqu'on aura consciencieusement, sans parti pris, médité sur les réflexions qui viennent d'être exposées, sur ce qu'elles ont de satisfaisant pour notre raison, sur ce qu'elles présentent de concordant avec les nécessités vitales, telles qu'elles se manifestent à nous, j'espère, dis-je, que les répugnances premières s'amortiront chez un grand nombre, qu'elles disparaîtront chez quelques-uns, et qu'à l'aide du temps, elles finiront par n'être plus qu'un simple souvenir des aberrations qui peuvent quelquefois envahir l'humanité.

Disons aussi que, au point de vue des possibilités physiques, il ne saurait y avoir aucun obstacle à la sortie de l'âme de sa prison corporelle, pas plus qu'à sa rentrée. Les propriétés des fluides, surtout lorsqu'il s'agit de fluides aussi subtils que le sont ceux de l'âme et du périsprit n'ont-elles pas facilement raison des obstacles que la matérialité semble pouvoir opposer à leur passage. Est-ce que l'air lui-même, ce fluide relativement si grossier, ne s'introduit pas dans tous les corps? Assurément, ce ne sont pas les personnes qui ont l'habitude de mettre du sucre dans leur café, et qui ont remarqué les bulles qui remontent du fond du liquide jusqu'à la surface, à mesure que le sucre fond, qui pourraient se permettre de refuser à l'air la propriété de s'introduire et de circuler en toute liberté dans les corps solides et liquides.

Enfin, pour ne rien omettre d'essentiel, sinon dans les détails trop nombreux et trop cachés pour que nous puissions les connaître tous, du moins dans les généralités, il

faut tenir bon compte de ce que, dans son état d'émancipation momentanée, l'âme, quel que soit le relâchement des liens qui l'unissent au corps, reste toujours attachée à celui-ci. S'il en était autrement, si toute conjonction disparaissait, l'être humain serait détruit, et l'âme passerait complétement à l'état d'Esprit. D'après les révélations qui nous ont été faites par les habitants supérieurs de l'espace, un lien fluidique ne cesse pas, pendant le sommeil, d'unir l'âme au corps ; et cette circonstance, de laquelle il résulte que nos relations entre les deux principes constituants, quoique fort amorties, ne sont pas tout à fait nulles, nous permettra de comprendre, ainsi que nous le verrons tout à l'heure, qu'un certain retentissement de ce que fait l'âme dans le sommeil peut et doit se faire sentir dans le corps.

En un mot, le départ de l'âme pendant la nuit n'est pas une séparation définitive, un éloignement perpétuel, une rupture irrévocable des coopérations, des mutualités, des solidarités de la veille ; c'est un simple voyage d'agrément, de distraction tout au moins, de la nature de ceux que nous faisons en chemin de fer dans les modes-des conditions d'un billet d'aller et retour. Ainsi que nous nous plaisons à l'espérer pour l'hirondelle qui nous quitte aux approches de l'hiver, l'âme nous dit à son départ: Je reviendrai.

Huitième conférence

du 21 décembre 1884.

Situations respectives de l'âme et du corps pendant le sommeil.— Pourquoi le travail de l'âme est-il alors d'une nature supérieure à celle du travail du jour? — Quoique plus éloignés l'un de l'autre que dans l'état de veille, le corps et l'âme n'en restent pas moins unis entre eux par un lien fluidique, et c'est ainsi qu'il nous est permis de concevoir qu'un certain retentissement de ce que fait l'âme pendant le sommeil peut arriver jusqu'au corps et l'impressionner.— Mais, par suite de ce qu'il y a de vague, de confus et d'incomplet dans ces impressions, on se rend facilement compte de tout ce que le rêve doit présenter d'incohérent.

I

PENDANT LE SOMMEIL, L'AME, QUI S'EST ELOIGNÉE DU CORPS, PLONGE AVEC SON PÉRISPRIT DANS L'ÉTHER, ET REÇOIT AINSI PAR CE FLUIDE DES COMMUNICATIONS PLUS NOMBREUSES, PLUS DIRECTES, PLUS PRÉCISES, QUE PENDANT LA VEILLE.

Maintenant que l'âme est partie, qu'elle s'est éloignée du corps, non pas par un vain caprice, mais pour laisser à son coopérateur le calme et le repos nécessaires à la restitution de ses forces, à la restauration de ses organes, le moment est venu de rechercher ce que devient l'âme, où elle va, ce qu'elle peut faire dans la nouvelle situation qu'elle occupe. Nous l'avons déjà dit, si le repos était indispensable à l'âme comme il l'est à notre enveloppe corporelle, la conception la plus naturelle qui pourrait se présenter à nous consisterait à admettre que, pendant que le corps est endormi, l'âme dort de son coté. Mais les faits sont en contradiction formelle avec cette opinion. La conscience, plus ou moins précise d'ailleurs, que nous avons des manifestations du rêve, nous oblige à reconnaître que l'âme est toujours en activité; et, comme elle ne pourrait agir si elle restait enfermée dans un

corps dont tous les moyens de perception et d'émission lui sont fermés, dont tous les sens sont endormis, comment ne pas admettre, puisque cependant elle fonctionne, qu'elle est sortie d'une prison dans laquelle il lui serait actuellement impossible de le faire ? Quant à cette constante activité de l'âme, outre qu'elle est péremptoirement établie par ce premier fait, que pendant le sommeil nous rêvons, n'est-elle pas puissamment corroborée par ce second fait, qu'à quelque heure de la nuit que nos sens se réveillent et rentrent en fonction, l'âme vient immédiatement reprendre sa place dans le corps? Cette ponctualité, cette spontanéité dans le retour, qui ne font jamais défaut, ne seraient-elles pas exposées à quelques absences si l'âme, au lieu de veiller toujours, se laissait aller, de son côté, aux inconscientes et quelquefois si puissantes immobilités du sommeil ?

Cela posé, revenons à nos questions. Il nous serait, certes, impossible d'indiquer en quel lieu fixe de l'espace se trouve l'âme après sa sortie de prison. Tout nous porte même à croire que successivement elle en occupe plusieurs, et qu'elle peut s'éloigner de notre corps à des distances très-diverses. Mais, si nous ignorons quelles sont les régions particulières de l'espace qu'elle occupe ou qu'elle parcourt, nous connaissons la nature du milieu dans lequel elle se trouve plongée avec son périsprit, et nous savons ce que sont, au point de vue du phénomène vital, les propriétés essentielles de ce milieu. Nous pouvons, en effet, affirmer qu'au moment où l'âme est sortie de l'enveloppe corporelle qui la tenait étroitement sequestrée du reste du monde, elle entre nécessairement dans le domaine de l'éther ; et comment n'y entrerait-elle pas, puisqu'il n'y a pas un point de l'espace d'où ce fluide soit absent? Ainsi, ce qui caractérise la différence entre les facultés de l'âme, considérées soit pendant la veille, soit pendant le sommeil, consiste en ce que, pendant le premier de ces états, elle ne peut recevoir d'autres vibrations monitrices et émettre d'autres manifestations que celles qui passent par le corps, ce passage étant fatalement obligatoire; tandis que, dans le

second état, celui du sommeil, le périsprit, plongeant entièrement dans l'éther, est non-seulement influencé par tous les mouvements vibrants qui traversent ce communicateur universel, mais l'est en outre d'une manière tout à fait directe, et sans d'autres intermédiaires que ceux de nature fluidique.

Vous conclurez de là, d'abord, que, pendant le sommeil, les perceptions que reçoit l'âme sont relativement beaucoup plus nombreuses ; en second lieu, qu'elles lui parviennent plus vives, plus intenses, mieux représentatives de leur constitution d'origine, puisque les vibrations qui les apportent n'ont pas été affaiblies, éteintes peut-être en partie par leur passage à travers notre massive enveloppe corporelle. J'avais donc raison de vous dire que, pendant la nuit, l'âme se trouve dans une situation beaucoup plus favorable à son instruction, plus propice au développement, à l'accumulation de ses richesses intellectuelles. Comment donc pourrait-on sérieusement prétendre qu'elle n'éprouve alors que des influences divagatrices ? Comment pourrait-on avoir la pensée qu'agissant presque comme Esprit; que soustraite pour ainsi dire, et en grande partie au moins, aux influences restrictives du corps, il ne lui reste plus d'autres facultés que celles de l'incohérence? Comment croire enfin que l'âme, physiquement mieux douée, pendant le sommeil, au point de vue d'une mobilité qui la transporte rapidement dans l'espace,— mobilité si utile pour chercher et apprendre,— que l'âme, mécaniquement mieux placée pour être impressionnée par les divers messages vibrants qui traversent l'éther; que, pouvant les mieux saisir et en avoir une conscience plus directe, plus nette, plus entière, l'âme, dis-je, au lieu de grandir devrait nécessairement tomber en déchéance? Et faudrait-il admettre que Dieu n'aurait permis la réalisation de tous ces avantages que pour mieux constituer dans notre principe animique le règne des extravagances ?

Permettez-moi, à ce sujet, une courte comparaison : Lorsque nous voyons ici-bas une machine, cette ma-

chine serait-elle celle de l'être humain lui-même, perdre la régularité ordinaire de son fonctionnement et ne nous donner que des résultats très-amoindris, quelquefois défectueux, nous en concluons immédiatement que le mécanisme est détérioré et nous nous empressons de lui appliquer les remèdes que nos sciences indiquent. Mais il ne viendra jamais à la pensée de personne que c'est au contraire parce que la machine aura reçu de réelles améliorations, parce qu'elle aura plus de puissance, plus d'élasticité, plus de ressources dans le jeu de ses organes, dans les transmissions de ses mouvements, que précisément elle marche avec plus d'incorrection et que, pour ainsi dire, elle a appris à mieux déraisonner. S'il en était ainsi, il faudrait renoncer à toute logique, non moins pendant la veille que pendant le sommeil.

II

AU POINT DE VUE DE NOTRE CONSTITUTION D'ÊTRE HUMAIN, NOUS N'AURIONS PAS CONSCIENCE DE CE QUE FAIT L'AME PENDANT LE SOMMEIL, SI CELLE-CI N'AVAIT AUCUN MOYEN D'AGIR SUR NOTRE ENVELOPPE MATÉRIELLE ; MAIS COMME, TANT QUE NOUS RESTONS HABITANTS DE LA TERRE, UN LIEN FLUIDIQUE UNIT NOS DEUX PRINCIPES CORPOREL ET SPIRITUEL, C'EST A L'AIDE DE CE LIEN QU'IL NOUS EST PERMIS DE CONCEVOIR QUE CE QUI SE PASSE DANS L'AME PEUT AVOIR UNE CERTAINE RÉPERCUSSION DANS LE CORPS.

Vous me demanderez maintenant comment il se fait que, l'âme étant éloignée du corps pendant la nuit et cessant de coopérer avec lui, nous puissions avoir la conscience de ce qu'elle a fait pendant cette période, la conscience du rêve ? Cette question doit même vous intéresser, d'autant plus que je n'ai cessé de vous répéter dans ces instructions que les événements accomplis ne peuvent laisser de trace chez l'être humain que lorsqu'ils sont le résultat d'une participation active entre le corps et l'âme. J'ajoute maintenant, et j'insiste sur ce point, que cette trace sera plus ou moins profonde suivant que l'activité

de cette participation sera plus ou moins énergique. A tout instant, dans la vie, vous pouvez vous convaincre de la vérité de cette assertion. Lorsque vous circulez dans la rue, vous ne cessez de rencontrer des groupes plus ou moins nombreux d'individus causant de choses qui peuvent avoir pour eux de l'importance, mais qui pour vous n'ont aucun intérêt et dont vous n'avez nul souci de vous occuper. Cependant quelques bribes de leur conversation arrivent accidentellement à vos oreilles et agissent par conséquent sur votre corps; elles agissent en même temps sur votre âme, puisque vous les entendez ; mais celle-ci, indifférente, ne les écoute pas, n'en cherche ni le sens, ni la suite, et se maintient à leur égard dans un état à peu près complet d'inactivité. Aussi les souvenirs de ces sortes d'incidents sont-ils toujours très-diffus, quelquefois même ils sont nuls : c'est ce qui nous arrive, par exemple, lorsque l'âme, attachée tout entière à un travail important, laisse passer saus l'entendre la sonnerie d'une pendule placée dans la pièce même où nous sommes, à deux ou trois mètres de notre oreille. Lorsque, au lieu de ces mots fugitifs qu'une sorte de hasard vous fait percevoir dans la rue, deux personnes s'entretiennent, au contraire, d'une affaire importante pour l'une et pour l'autre, elles s'appliquent à ce que la signification de chacune des paroles apportées par le corps à l'âme ne soit pas perdue pour celle-ci ; dans leur entretien, tout est discuté, contrôlé de part et d'autre, défini, précisé, mis à l'abri de toutes fausses interprétations. Grâce à ce travail obstiné de l'âme s'exerçant sur les sons articulés qui lui viennent du corps, et plus ou moins répétés, le souvenir des conventions arrêtées entre ces personnes peut devenir chez chacune d'elles aussi net que persistant. Ai-je besoin de vous dire que c'est là tout le secret de la mémoire, qui se manifeste dès l'enfance par la lecture souvent renouvelée d'une certaine suite de phrases, même lorsque celles-ci ne sont pas complétement comprises par l'être qui débute dans la vie ; qui se développe ensuite avec l'âge, à mesure que l'âme est plus apte à posséder l'intelligence des perceptions que le corps lui envoie ; qui, enfin, s'émousse en partie avec la vieillesse, lorsque le

corps, qui se désorganise peu à peu, ne trouve plus dans ses ressorts l'activité qu'il possédait dans l'âge mûr.

Il est incontestable, vous en êtes tous convaincus, que si, pendant le sommeil, l'âme était privée de toute sorte de relation avec le corps, si elle était complétement séparée de celui-ci, nous n'aurions aucun moyen de comprendre comment ses actes et ses pensées peuvent en quoi que ce soit se répercuter sur lui ; de sorte que, ni pour ces actes, ni pour ces pensées, il n'y aurait aucune participation du corps et de l'âme ; dès lors, en l'absence de cette participation et en tant qu'être humain, nous ne saurions avoir conscience des opérations de la nuit. Mais, je vous l'ai déjà dit, tant que l'être humain n'est pas frappé de mort, tant que la vie terrestre persiste, un lien fluidique unit entre eux nos deux principes constituants, et c'est à l'aide de cette liaison, dépendance directe du périsprit, qu'il nous est permis de concevoir que les vibrations de notre appareil animique doivent avoir un certain retentissement dans notre enveloppe corporelle. C'est ce dont vous pouvez vous rendre compte, par analogie, en examinant ce qui se passe dans un ballon captif : tant que le câble qui relie le ballon à la terre reste en place et fonctionne, tous les mouvements, toutes les oscillations de l'appareil aérostatique, se font sentir, par l'intermédiaire du câble, sur les diverses pièces à l'aide desquelles celui-ci est fixé au sol, et ce n'est que lorsque le câble est détaché ou rompu que toute communication de mouvement cesse de se manifester. Cette comparaison, j'aime à le croire, facilitera vos conceptions sur le point important de savoir comment, pendant la nuit, le corps et l'âme peuvent avoir des relations entre eux. Vous avez souvent entendu dire, permettez-moi de vous le rappeler en cette occasion, que notre vie ne tient qu'à un fil. Cette pensée date de loin, et l'antiquité grecque l'avait symbolisée dans les trois Parques : l'une tenant la quenouille, l'autre filant, la troisième tranchant le fil. Eh bien ! n'est-il pas curieux que cette allégorie, qui n'a pu être qu'une fiction chez les anciens, soit devenue une vérité dans les temps modernes, grâce au spiritisme, et

que ce fil, tranché par les Parques, ait trouvé sa réalisation dans le lien fluidique, qui, aux approches de la mort, est l'unique conservateur de ce qui nous reste de vie ? Mais il ne suffit pas de constater que, pendant le sommeil, une participation existe entre le corps et l'âme ; il faut savoir en outre, au point de vue du fonctionnement vital, quelle sera la nature de cette participation, quel degré de régularité et de correction il faut lui attribuer. C'est ce que nous allons examiner dans les articles suivants.

III

DANS L'ÉTAT DE VEILLE, LE CORPS ET L'AME TRAVAILLENT SIMULTANÉMENT A UNE MÊME ŒUVRE. QUE LES OPÉRATIONS AINSI FAITES PARTENT DE L'UN OU DE L'AUTRE, TOUTES CELLES QUI SONT DE NATURE IDENTIQUE S'ACCOMPLISSENT PAR LES MÊMES MOYENS, SONT SOUMISES A LA MÊME MARCHE, EMPRUNTENT LES MÊMES ORGANES, SONT PRODUCTRICES D'EFFETS DE MÊME ESPÈCE. CHACUNE, EN UN MOT, POUR ALLER DE L'AME AU CORPS ET RÉCIPROQUEMENT, SUIT FATALEMENT, ET AVEC UNE PARFAITE CORRECTION, LA VOIE PARTICULIÈREMENT AFFECTÉE A SA SPÉCIALITÉ.

Vous n'aurez pas de peine à comprendre que Dieu, en constituant l'être humain par l'union de l'âme et du corps, et en se proposant de donner à cette union le caractère que nous lui connaissons d'une puissante intimité, ne devait pas se borner à une simple juxtaposition des deux principes corporel et spirituel ; il n'aurait ainsi créé qu'une solidarité adventive et fort précaire. Il fallait, en outre, que ces deux principes, destinés à vivre ensemble, à travailler en commun, fussent liés entre eux par les rapports les plus harmoniques, appropriés à la fois aux exigences de la matière et à celles de l'intelligence ; il fallait, d'une part, que les oppositions naturelles qui existent entre eux ne devinssent pas un obstacle aux coopérations projetées ; il fallait, d'autre part, que les concordances, que les rapprochements existants fussent habilement mis en œuvre pour participer utilement à l'œuvre

commune ; il fallait, enfin, que l'organisme de l'être humain, admirable synthèse du double fonctionnement des forces qui appartiennent, soit au monde matériel, soit au monde animique, réunît en lui toutes les merveilles de l'ordre, de la mesure, de la précision, la rigoureuse exactitude, en un mot, des lois créatrices considérées dans leur puissante et féconde universalité. Or, vous allez voir qu'en ce qui concerne plus spécialement le sujet qui nous occupe, Dieu n'a pas failli à sa tâche.

Vous avez pu vous convaincre, d'après ce qui a été exposé ci-dessus, que, pendant la veille, chaque perception que doit recevoir l'âme,—perceptions qui, vous le savez, nous arrivent par voie de vibration,— suit d'abord dans le corps un parcours spécial qui dépend de sa nature. Ce parcours est celui de l'oreille, si la perception est auditive; celui de l'œil, si elle est visuelle, et ainsi de suite pour les autres sens. A l'extrémité de chacun de ces parcours corporels, le périsprit, se trouvant en contact avec la matière, transmet à l'âme des vibrations en rapport avec les mouvements ainsi communiqués ; de sorte que tout s'exécute avec ordre, avec régularité, sans confusion possible. D'un autre côté, lorsque l'âme, toujours à l'état de veille, veut agir, soit pour communiquer sa pensée au dehors, soit pour faire exécuter ses volontés par notre enveloppe corporelle; l'âme, dis-je, qui connaît parfaitement le clavier humain, sait parfaitement aussi sur quelle touche elle doit frapper par l'intermédiaire du périsprit, pour obtenir dans le corps les mouvements conformes à la réalisation de ses désirs. Ainsi, vous le voyez, dans la veille, chaque organe est apte, non-seulement à fonctionner instantanément, mais, en outre, à fonctionner en concordance avec les aspirations de l'âme. C'est en vertu de ce remarquable accord, dont les lois supérieures et constitutives nous sont inconnues, il faut l'avouer, mais dont l'existence se révèle à tout instant par de conscientes manifestations ; c'est en vertu de cet accord, dis-je, de cette participation admirablement réglementée, pour chacune de nos perceptions, entre les mobilités du corps et celles de l'âme ; c'est en vertu de cette solidarité qui lie entre eux les deux éléments corporel et spirituel dont se compose tout acte, toute pensée, tout incident de la vie, solidarité qui se reproduit invariablement dans les mêmes conditions lorsque les actes, les pensées, les incidents, sont les mêmes à leur tour ; c'est enfin à la suite de ces considérations que les idées d'ordre, de régularité, de classification, pour tout ce qui se passe en nous pendant la veille, s'introduisent dans notre esprit, et nous conduisent incessamment et de plus en plus à concevoir, sinon dans toute son étendue, du moins dans ses rationalités les plus essentielles, ce remarquable privilége qui permet à l'être humain de conserver pendant sa vie le *souvenir* des faits de toute espèce qui y ont figuré.

Instinctivement, nous sommes si bien imbus de ces vérités que lorsque, sentant le besoin de venir en aide à cette faculté naturelle de la mémoire qui peut avoir quelquefois ses défaillances, nous croyons devoir faire appel à des procédés artificiels, c'est toujours à ceux qui sont basés sur l'ordre, sur la méthode, sur la régularité que nous avons recours. C'est ainsi que, dans nos intérieurs, nous nous assujettissons à déposer toujours chaque objet usuel à la même place, soit à la cuisine, soit à la bibliothèque, soit à l'atelier de travail; que nous nous appliquons à éviter dans la marche de nos pensées des perturbations qui seraient un obstacle au maintien dans notre mémoire de leur suite rationnelle ; que nous soumettons l'emploi de notre temps à un ordre du jour qui sera d'autant moins oublié qu'il aura été plus obstinément réfléchi. Qu'on ne s'étonne pas de tous ces faits: si, dans l'usage habituel de la vie, l'ordre, la régularité, les répétitions identiques, sont de puissants auxiliaires pour le maintien et le développement du souvenir, c'est que précisément les mêmes conditions se retrouvent dès le début des phénomènes organiques et psychologiques, qui rendent possible chez l'homme l'existence de cette faculté. Les observations suivantes compléteront votre instruction à cet égard.

IV

PENDANT LE SOMMEIL, IL NE SE FAIT PAS D'ŒUVRE COMMUNE ENTRE LE CORPS ET L'AME, CHACUN TRAVAILLE POUR SOI; LA PARTICIPATION DEVIENT DONC INUTILE. AUSSI LES MOUVEMENTS INTÉRIEURS PARTICULIERS, SOIT AU CORPS, SOIT A L'AME, NE SUIVENT PLUS DANS L'UN ET DANS L'AUTRE LES CHEMINS QUI LEUR SONT SPÉCIALEMENT AFFECTÉS. TOUT ALORS VIENT SE CONFONDRE PÊLE-MÊLE DANS LE LIEN FLUIDIQUE, QUI A POUR MISSION ESSENTIELLE, EN CE MOMENT, NON DE DIRIGER DES COMMUNICATIONS, MAIS DE S'OPPOSER SIMPLEMENT A LA SÉPARATION DE L'AME ET DU CORPS. CETTE CONFUSION EST D'AILLEURS SINGULIÈREMENT CONFORME A L'ÉTAT ACTUEL DES CHOSES, ET SUFFIT BIEN A ELLE SEULE A RENDRE IMPOSSIBLE TOUTE PARTICIPATION INTELLIGENTE ET SUIVIE ENTRE NOS DEUX PRINCIPES CONSTITUANTS. — ON CONÇOIT CEPENDANT QUE, TRÈS-ACCIDENTELLEMENT, IL SE POURRAIT QU'UN DES ÉCHOS DU TRAVAIL TRÈS-ACTIF DE L'AME, APRÈS AVOIR PARCOURU LE LIEN FLUIDIQUE, ARRIVAT AU CORPS DE MANIÈRE A SUIVRE DANS CELUI-CI LA ROUTE MÊME QUI CONVIENT A SA NATURE. DANS CE CAS, LES CONDITIONS ORDINAIRES DE LA VIE DE LA VEILLE SE TROUVERAIENT RÉALISÉES, EN PARTIE DU MOINS, ET C'EST AINSI QU'IL EST PERMIS DE CONCEVOIR QUE QUELQUES SOUVENIRS ISOLÉS, PEU PRÉCIS ET TRÈS-FUGACES DU RÊVE, PEUVENT SE PRÉSENTER A NOUS AU RÉVEIL.

Lorsque, en effet, nous passons de la période de la veille à celle du sommeil, un premier fait d'une haute importance se présente à nous, établissant une différence des plus prononcées entre les deux états. Ce fait consiste en l'absence complète de tout autre fonctionnement dans le corps que celui destiné à l'entretien et à la conservation de la vie animale proprement dite : nous respirons, nous digérons, notre sang circule, alimente et revivifie la matière, mais voilà tout. Des divers mouvements corporels distincts qui contribuent par nos organes à nous faire voir, à nous faire entendre, à nous faire sentir, penser et agir, à nous investir, en un mot, des priviléges de la

vie intellectuelle, il ne reste plus rien, puisque, par rapport à ces organes, nous savons que le corps est inerte. Comment, dès-lors, pourrait-on espérer que les impressions diverses éprouvées ou émises par l'être humain ne subiront pas les plus profondes modifications ? Comment ne pas croire, alors que le secours des transmissions, des classifications et répartitions qui s'effectuent à l'aide de nos sens a cessé d'exister, que nous ne serons pas entraînés dans le domaine de la confusion ?

A la vérité, on pourra dire que si le corps, dont les organes préposés à la conduite des perceptions ne sont plus en activité, ne peut envoyer à l'âme aucun avis sensoriel, celle-ci, qui travaille et ne cesse pas de lui être fluidiquement attachée, pourra et devra même, dans ses agitations, avoir certains rapports avec son collaborateur habituel de la veille. A cela je ne contredis pas absolument, mais sous certaines réserves dont il vous sera facile de comprendre la nécessité. Le corps, en effet, quoique inoccupé la nuit, en ce qui concerne le travail ordinaire et normal des sens, n'en est pas moins soumis, comme l'est toute substance matérielle, à subir les effets des forces étrangères qui viennent le frapper; dès-lors, on conçoit que les vibrations animiques et périspritales, qui arrivent jusqu'à lui par le lien fluidique, peuvent, en le pénétrant, provoquer certains retentissements dans son intérieur. Au point de vue purement mécanique, ce fait est trop conforme aux exigences les plus élémentaires de la science pour qu'il puisse être contesté. Mais, au point de vue du fonctionnement vital, ce peut-être tout autre chose, et nous sommes parfaitement autorisés à croire que, le plus souvent, les forces ainsi introduites ne possèdent à cet égard aucune virtualité. Elles se présentent à nous, en effet, comme complétement déshéritées des conditions essentielles qui leur permettraient de prendre une part utile à ce fonctionnement, et cela, par suite de tout ce qu'il y a d'insolite, soit dans le mode de leur introduction dans le corps, soit dans les directions qu'elles y suivent, soit dans les mobilités qu'elles y prennent et qui ne sont plus celles que,

dans l'état de veille, la volonté animique leur aurait naturellement imposée. Au reste, cette partie du débat prend une trop grande importance pour qu'il ne devienne pas nécessaire de l'élucider par quelques explications.

Ce serait une grande erreur de croire que, parce que une force vient frapper notre corps, elle est par cela même infailliblement un agent coopératif de la vie intellectuelle et de ses fonctionnements. Outre qu'à cet égard il faut qu'elle soit d'une certaine nature, il est de plus nécessaire que, dans sa marche, elle soit soumise, par rapport à notre corps, à d'indispensables conditions. Supposez un instant que, vos yeux étant recouverts d'un épais bandeau, on vous place devant un superbe édifice. Quelle sensation vitale éprouverez-vous par rapport à lui dans cette situation? Par quel indice serez-vous averti, non-seulement de la nature, mais même de l'existence de l'objet qui est devant vous? A cet égard, vous resterez dans un état de complète inconscience. Cependant, de tous les points de cet édifice et dans tous les sens, partent des vibrations lumineuses qui viennent frapper les parties découvertes de votre corps, vos mains, votre visage, et qui en feraient de même pour tout le reste de votre enveloppe matérielle si elle était mise à nu. Eh bien! de cette innombrable quantité de forces vibratoires lumineuses qui, émanées de l'objet, viennent s'abattre sur vous, aucune ne vous donnera connaissance de l'édifice et ne provoquera par conséquent en vous un acte de vitalité; aucune, dis-je, à l'exception toutefois de celles qui, votre bandeau enlevé, pénétreront dans votre œil, et suivront à travers le corps le canal particulier qui, placé à la suite, les conduit dans la région du cerveau qui leur est spécialement affectée, en vertu des lois supérieures de l'organisme humain.

Il en est de même de ce qui concerne la sensation du son. Il est certain que les vibrations émanées d'une source sonore, et qui se dispersent par l'intermédiaire de l'air dans toutes les directions, viennent indistinctement frapper les diverses parties de notre corps; mais, tant que notre oreille restera hermétiquement fermée, quelle que soit la multiplicité de ces ébranlements vibratoires, nous resterons insensibles à toute audition. Rendez au contraire libre le canal de l'ouïe, et aussitôt les vibrations aériennes, transmises dans les régions du cerveau qui leur sont affectées, vous donneront l'intelligente perception des divers phénomènes de l'acoustique. Je n'insiste pas sur les autres sens; vous savez suffisamment que les parfums les plus odorants ne deviennent conscients qu'à la condition de passer par les conduits des fosses nasales. Et je n'apprendrai rien aux gourmets en disant que les mets les plus délicats, en quelques parties du corps qu'ils soient placés, n'acquièrent de valeur sensuelle que lorsqu'ils sont soumis, dans la bouche, au travail agréablement rénumérateur de la mastication.

Ainsi, vous le voyez, les forces extérieures à notre être ne peuvent produire en nous des sensations, ne peuvent revêtir le caractère d'un fonctionnement vital, qu'à la condition que, pour chacune d'elles et suivant son essence, leur point d'application sur le corps se fera à une place voulue; que leur parcours dans le corps se fera par un chemin voulu; que leur aboutissement au cerveau aura lieu dans une région voulue; qu'en un mot chacune, d'après sa nature, suivra un itinéraire invariablement fixé d'avance.

J'ajoute maintenant que ce que nous constatons ici pour les actions qui du dehors se propagent vers l'âme, nous pouvons le dire également de celles qui, partant de l'âme, se propagent au dehors à travers notre enveloppe corporelle. Lorsque, à la suite de ses réflexions, l'âme prend une détermination et veut la rendre manifeste, elle se garde bien de mettre en mouvement toutes les parties de notre corps; elle n'émettrait ainsi rien de distinct, elle ne produirait que de la confusion. Si elle veut communiquer sa pensée à des personnes présentes, elle se bornera à faire appel à l'organe de la parole avec toutes les variétés de ses intonations. Si c'est à une

personne absente qu'elle veut s'adresser, il lui suffira des seuls mouvements des bras et des doigts propres à réaliser l'écriture. Si, pour l'exécution des volontés de l'âme, il est nécessaire que notre corps se mette en marche, ce sont les membres inférieurs qui seront mis en mouvement; la partie supérieure du corps subira l'impulsion communiquée, mais elle ne participera en rien à sa production ; le balancement qu'on observe dans les bras, surtout quand la marche est précipitée, n'a d'autre objet que de contribuer, dans notre machine, au maintien de l'équilibre vertical nécessaire pour nous mettre à l'abri des chutes et de leurs fâcheuses conséquences. Si, au contraire, il s'agit du travail de la terre, de nos diverses opérations manuelles, comme la serrurerie, la menuiserie, la composition typographique, etc., c'est dans la partie supérieure du corps qu'il y aura émission de forces; le rôle des jambes se borne alors à nous servir de support; et, dans bien des cas, lorsque nous voulons, par exemple, procéder à des travaux de couture, prendre un repas, jouer une partie de whist ou d'écarté, nos jambes sont si peu agissantes que nous pouvons parfaitement opérer, peut-être même mieux, sans cesser de rester assis.

Je pense qu'à la suite de ces observations vous n'hésiterez pas à conclure que, dans l'état de veille, chaque impulsion de nature vitale et intelligente possède un rhythme spécial et des mobilités propres; qu'en outre, elle exerce une influence prévue et fixée d'avance sur un périsprit convenablement disposé dans notre intérieur par rapport au double usage des sens et de l'âme; qu'enfin, elle suit un parcours déterminé, suivant sa nature, à travers les divers canaux qui sillonnent notre corps. A ce dernier point de vue, je peux vous citer un fait dont chacun de vous a certainement fait l'expérience : Quand nous sommes à table, il nous arrive quelquefois d'éprouver les effets de ce qu'on appelle vulgairement avaler de travers. D'où cela provient-il? De ce que les aliments, au lieu de suivre le canal qui conduit directement à l'estomac, sont dirigés par maladresse ou gloutonnerie dans

un autre canal placé au fond de la bouche à côté du précédent, et par lequel s'exécutent les fonctions de la respiration. De là, vous le comprenez, résulte un double inconvénient. Car, tandis que ces aliments seraient perdus pour la nutrition, ils viendraient obstruer le canal par lequel passe l'air et nous empêcheraient de respirer; de sorte que nous serions doublement menacés de mort, et par famine et par asphyxie. Heureusement la nature, moins maladroite que nous, provoque immédiatement une toux expectorante à l'aide de laquelle les aliments sont chassés du canal qu'ils ne doivent pas suivre. Vous voyez par cet exemple que pendant la veille, sous peine de désordre et de confusion, toutes les impulsions physiques, ainsi que nous l'avons déjà vu pour celles qui sont de nature intelligente, ne peuvent contribuer au fonctionnement régulier de la vie qu'à la condition que chacune suivra exactement, dans le corps, la voie qui lui a été spécialement destinée.

Or rien de tout cela n'est observé pendant le sommeil. A cet égard, nous sommes plongés dans une absence complète de régularité, de classement. Tout ce qui vient de l'âme, au lieu de conserver un caractère distinctif qui constitue une véritable individualité pour chaque message, tout, dis-je, vient se condenser et se confondre dans la même voie et suit le même courant, celui du lien fluidique, seul mode d'attache en ce moment entre le corps et l'âme. Les émissions animiques arrivent ainsi sans distinction méthodique au terme de leur course; et tandis que, dans le jour, chacune vient frapper à la porte qui lui est particulièrement destinée suivant sa nature, dans la nuit, elles aboutissent toutes indistinctement en un même point du corps, et là viennent se butter contre un appareil qui ne saurait plus leur offrir ni l'itinéraire voulu, ni aucun fonctionnement d'espèce communiquante. Dans de telles conditions, que pourraient donc produire de régulièrement consécutif les apports de l'âme ? Ceux-ci seraient-ils au départ des modèles de perfection, qu'ils arriveraient au corps enchevêtrés, dénaturés, empêchés d'y suivre les routes naturelles des-

tinées à chacun? Ne seraient-ils pas ainsi privés des moyens propres à leur assurer cette sorte d'individualité signalée tout à l'heure, qu'ils possèdent et conservent pendant la veille, tant au point de vue de leur nature qu'à celui des chemins qu'ils doivent parcourir? Individualité qui constitue le caractère essentiel et distinctif de l'exercice normal des facultés vitales.

Certes, je ne disconviens pas que sur le très-grand nombre d'impulsions émises par l'âme pendant dix ou douze heures de sommeil, et grâce au hasard des circonstances, il pourra s'en trouver quelques-unes qui, accidentellement et à intervalles d'ailleurs irréguliers, suivront dans le corps la voie même destinée à leur nature. Je le conteste d'autant moins que la survenance de ces faits, conforme à ceux qui nous agitent dans le jour, devra donner lieu à des effets nécessairement identiques à ceux qui se produisent quand nous sommes éveillés, ce qui nous permettra de posséder, en ce qui concerne ces impulsions, la faculté du souvenir. C'est ainsi qu'il nous est permis de concevoir comment au réveil peut nous arriver une certaine conscience du travail de l'âme pendant le rêve ; mais conscience très-confuse, très-accidentée, très-morcelée, parce que les réminiscences, loin d'être entières et générales, ne s'appliquent qu'aux seules exceptions peu nombreuses que je viens de signaler, que celles-ci n'ont dans leur émission aucun ordre obligatoire et ne sauraient, par conséquent, avoir aucune suite propre à donner satisfaction à l'intelligence. Ce n'est donc que par le souvenir, et à cet égard vos convictions sont faites depuis longtemps, qu'il nous est possible d'acquérir quelque connaissance du travail nocturne de l'âme, ou pour mieux dire, je le répète, par quelques bribes de souvenir, n'ayant entre elles aucune relation régulière, aucune dépendance obligée, dépourvues d'ailleurs de toute concordance avec la succession même des événements générateurs auxquels elles se rapportent, se bornant à en reproduire de temps à autre quelques lambeaux isolés et,par conséquent, dépourvus de toute suite rationnelle. Vous pouvez maintenant

comprendre pourquoi les opérations animiques du sommeil, quoique d'une nature le plus souvent supérieure à celles de la veille, nous arrivant incomplètes, tronquées, désassociées, ne peuvent produire sur nous que les impressions de l'incohérence.

V

CONSIDÉRATIONS SUR LA FACULTÉ DU SOUVENIR CHEZ L'ÊTRE HUMAIN, ET COMPLÉMENT DES INSTRUCTIONS PROPRES A NOUS ÉCLAIRER SUR LES CAUSES AUXQUELLES NOUS DEVONS ATTRIBUER TOUTES LES ANOMALIES DU RÊVE.

Avant d'abandonner ces questions qui doivent mettre un terme à nos études de l'année 1884, permettez-moi de vous présenter, au sujet de la faculté du souvenir, quelques détails explicatifs qui m'ont paru propres à éclairer et à développer vos appréciations, tant sur ses utilités pour les choses de la veille que sur ses imperfections pour celles du sommeil.

Je n'insisterai pas sur cette vérité, dont vous faites une expérience journalière, que, sans le souvenir, notre instruction serait nulle. Les leçons à peine apprises tomberaient immédiatement dans l'oubli; elles seraient aussi fugitives pour notre âme que la lumière de l'éclair rapide l'est pour nos yeux. Mais, pour que le souvenir se forme et prenne consistance, il faut que les choses auxquelles il se rapporte aient subi un double passage par les organes corporels et par l'âme, et qu'en outre, ce passage soit effectué dans des conditions tout à fait spéciales, suivant la nature particulière de chaque acte, de chaque pensée. Par quels moyens organiques et psychologiques est-il permis de concevoir que le souvenir peut se réaliser en nous? C'est ce que nous ignorons. A cet égard, la science garde encore ses secrets, et nous n'avons conscience des résultats que par l'expérimentation que nous en faisons tous les jours. Cette même pratique de la vie nous apprend que, plus nous nous

serons appesantis de corps et d'âme sur certains faits, plus leur souvenir sera vivace et profond; que, dans le cas contraire, il pourra n'en rester que quelques traces; qu'il pourra même être nul. Or c'est précisément là ce qui arrive pendant le sommeil, où le corps, quoique attaché à l'âme, ne coopère pas à proprement parler avec elle, où il reçoit de simples contre-coups des vibrations animiques portant le plus souvent à faux et ne suivant que très-accidentellement, dans le corps, les directions qui conviendraient à la spécialité de leur nature. Ajoutez enfin à ce qui précède cette considération très-importante, que le souvenir ne paraît pas toujours exempt de certains caprices. Que de fois ne nous est-il pas arrivé, en effet, malgré notre ardent désir, malgré nos efforts réitérés, de ne pouvoir venir à bout de nous rappeler certaines choses; tandis que, dans d'autres circonstances, sans motifs apparents, les souvenirs, même les plus futiles, affluent à nous inattendus, à l'improviste, parfois très-importuns, sans que nous puissions nous rendre compte ni de leur survenance, ni de leur utilité actuelle. Cela posé, et ces singuliers imprévus dans les apparitions de nos réminiscences étant bien constatés, qui pourrait prétendre, parce qu'un souvenir se présente à nous au moment du réveil, que nous sommes autorisés à le considérer, par cela même, comme un souvenir du rêve qui vient de finir? Pourquoi n'appartiendra-t-il pas au rêve d'une autre nuit? Ou encore, pourquoi ne serait-il pas une reproduction d'événements accomplis dans le cours de notre existence? Car il n'est pas un de nous qui ne possède de vieilles réminiscences, des souvenirs de vingt, de trente et de quarante ans, et pour ma part je peux vous en offrir d'un âge beaucoup plus mûr encore. Est-ce que les tableaux représentatifs des jeux du premier âge ne nous poursuivent pas jusqu'aux extrêmes limites de la vieillesse? Enfin ces souvenirs divers, plus ou moins incomplets d'ailleurs, s'enchevêtrant avec ceux du rêve même, ne seraient-ils pas de nature à augmenter le désordre et la confusion de nos idées?

Mesdames, Messieurs,

Je ne peux, en terminant, que vous engager à ne pas perdre de vue ces considérations. Elles vous aideront d'abord à rectifier dans votre pensée les écarts de la première heure, et puis, la réflexion aidant, à vous faire comprendre comment là où tout est rationnel en soi, isolément et dans son individualité propre, tout, cependant, sans qu'il soit dérogé aux lois créatrices, et par un simple manque d'ordonnancement dans les transmissions, tout, dis-je, peut devenir incohérent dans les apparences.

N'oubliez pas ce que vous avez appris dès votre enfance, savoir : qu'il ne suffit pas de connaître les chiffres qui entrent dans un nombre, les lettres dont se compose un mot, pour connaître soit ce nombre, soit ce mot. Il est, de plus, de première nécessité que vous sachiez dans quel ordre doivent se succéder les éléments numériques du premier, les éléments alphabétiques du second. Si cet ordre ne vous est pas connu, et à plus forte raison si quelques éléments vous manquent, toute idée précise vous échappe et vous restez plongé dans la confusion, bien que chaque chiffre et chaque lettre conserve intacte sa signification propre.

Il en est de même du rêve, dont la connaissance ne peut nous être donnée que par les souvenirs qui viennent se présenter à nous au moment du réveil. Evidemment chacun de ces souvenirs a une origine certaine et rationnelle, étant provoqué par le travail direct que fait l'âme pendant la nuit. Mais, d'une part, qui pourrait prétendre que quelques jalons ne manqueront pas à l'appel? ce qui sera une première cause de perturbation pour notre esprit; d'autre part, qui pourrait affirmer qu'ils ne se présenteront pas dans un ordre tout différent de celui suivant lequel se sont succédé les actes de l'âme, dont chaque souvenir n'est qu'un représentant partiel et isolé, ce qui nous plongera de plus en plus dans les ténèbres de l'incompréhension.

En résumé, je le répète, de même que les chiffres pour les nombres, de même que les lettres pour les mots, possèdent une valeur propre, de même aussi chaque souvenir de la nuit se rattache à quelque incident du rêve, possède ainsi une origine réelle, légitime, rationnelle, et n'est pas une hallucination. Mais, je vous l'ai dit, parce que tout ce qui s'accomplit dans le rêve n'est pas reproduit par le souvenir, parce qu'en outre ceux des souvenirs que nous en percevons sont loin, dans leur succession, d'être conformes à l'ordre même des actes accomplis, des pensées émises par l'âme pendant la nuit, il nous arrivera le plus souvent de ne pas comprendre le rêve, bien que tout reste rationnel, soit dans ses conceptions, soit dans ses réalités animiques. Cessons donc de croire que l'âme est susceptible de se livrer à la divagation pendant le sommeil ; mais reconnaissons que, dans cette période de notre existence, les rapports qu'elle a avec le corps, les liaisons qui l'y rattachent, perdent la normalité caractéristique de l'état de veille; et que, par suite, les transmissions qui se font de l'une à l'autre devenant, non-seulement insolites, mais à la fois incomplètes quant au nombre et irrégulières quant aux chemins parcourus, ces transmissions, dis-je, ne peuvent nous apporter au réveil que confusion dans les images et incohérence dans les conceptions.

TABLE DES MATIÈRES

Première conférence, du 10 février 1884

Résumé de notre enseignement pendant l'année 1884

Pages

Sommaire. — Les communications et le monde des Esprits. — Nature de l'âme et son incorporéité. — Nature du périsprit; enveloppe fluidique qui ne quitte jamais l'âme, ni sur cette terre, ni dans l'espace. — Existence du fluide universel, appelé Ether; ses fonctionnements vibratoires pour la communication des forces qui appartiennent au domaine de la spiritualité.— Classification des forces mises à notre disposition en deux catégories: l'une appropriée aux besoins du corps, agissant directement sur la matière, la divisant, l'agglomérant, la transportant; l'autre spécialement consacrée aux besoins de l'âme, provoquant des vibrations à amplitudes limitées dans les molécules des fluides, sans entraînement de matières et ne transportant que de la mobilité. — De l'intime solidarité qui unit le corps et l'âme, il résulte: 1° qu'une action quelconque exercée sur l'être humain doit nécessairement produire en lui deux effets, l'un corporel, l'autre spirituel, aussi différents l'un de l'autre que la nature du corps est différente de celle de l'âme ; 2° que l'intuition consciente d'une conception, quelle qu'elle soit, ne peut nous être acquise sans la double participation du corps et de l'âme..... 1

Deuxième conférence, du 9 mars 1884

Études sur les moyens à l'aide desquels les esprits communiquent entre eux dans l'espace.

Sommaire. — Bien que la nature de l'homme ne lui permette pas de tout savoir, le faisceau de ses con-

naissances psychologiques actuelles ne manque pas d'importance. — Résumé des facultés que possède l'âme au point de vue de la pratique des communications. — Comment on peut concevoir que les Esprits communiquent entre eux. — Dans le monde des Esprits, la distinction des individualités s'opère par la double ressource : 1° de l'état physique périsprital dévolu à chacune ; 2° de l'état moral acquis par elle dans le cours de ses existences antérieures, et dont le tableau est représenté en traits ineffaçables par la constitution substantielle même du périsprit. — Réflexions sur quelques questions non encore résolues dans cet ordre de recherches..... 30

Troisième conférence, du 18 mai 1884

Études sur les moyens à l'aide desquels les êtres humains communiquent entre eux.

Sommaire.— L'âme doit être considérée comme une concentration d'un fluide spécial, sur les éléments duquel elle peut agir en vertu des forces qui lui sont imparties. — Lorsqu'elle veut travailler à sa propre instruction, il lui suffit de n'imprimer de mouvement qu'à son seul fluide. — Lorsqu'elle veut communiquer sa pensée, il faut que ses forces se développent avec assez d'énergie pour mettre en état de mobilité, non-seulement son fluide, mais tous les milieux sans exception qui la séparent de l'âme à laquelle elle s'adresse.—Dans ceux de ces milieux qui sont fluidiques, savoir : les deux périsprits et l'air atmosphérique, les mobilités transmissives sont d'ordre vibratoire. — Dans la traversée des enveloppes corporelles, on ignore leur nature ; on sait seulement que la transmission s'opère à l'aide de l'appareil nerveux. — Détails explicatifs sur les communications de nature verbale, mimique ou écrite.— Des faits et considérations exposés dans la présente conférence résulte ce principe : que nous n'avons conscience d'un acte, d'une pensée quelconque, intéressant la vie terrestre, que lorsque cet acte, cette pensée, sont le résultat de la double coopération du corps et de l'âme.— Conséquences remarquables de ce principe au point de vue spirite..... 52

Quatrième conférence, du 22 juin 1884

De la Constitution humaine et de son fonctionnement pendant l'état de veille.

Sommaire. — La grande diversité de nos actes et de nos pensées, dans la période journalièrement active de la vie terrestre, ne nous permet pas de penser que ce soit sous l'empire d'une constante immuabilité dans notre système organique que cette diversité peut se produire. — Toute cause qui, pour atteindre son but, se transmettrait toujours par les mêmes moyens, ne pourrait engendrer que les mêmes effets ; or, l'expérience de la vie nous apprenant que, pour une même cause, les effets chez l'homme diffèrent quelquefois du tout au tout, il faut bien admettre que notre mécanisme transmetteur subit d'inévitables modifications. — Mais ces modifications restent comprises entre certaines limites au delà desquelles le mécanisme pourrait être altéré et même détruit..... 77

Cinquième conférence, du 17 août 1884

De la Constitution humaine et de son fonctionnement pendant l'état de sommeil.

I.— Observations préliminaires sur la nature et les difficultés du sujet..... 92

II. — Pourquoi la vie humaine est une alternance de veille et de sommeil. — Pendant la veille, le corps et l'âme travaillent en participation. — Pendant le sommeil, chacun s'isole : le corps répare ses pertes, l'âme opère sans le concours du corps, et la question se présente à nous de savoir comment alors elle agit... 94

III. — Observations sur la complexité du phénomène producteur de nos perceptions conscientes. Dans l'exercice ordinaire de la vie, en dehors du sommeil, cette complexité résulte de ce que, dans toute pensée, dans tout acte de la vie humaine, il y a deux coopérants : l'âme d'une part, l'organisme de l'autre..... 100

IV. — L'âme, essence spirituelle, principe de l'intelligence, ne peut par elle-même, en quelque circonstance que ce soit, agir et penser que logiquement..... 106

V. — Hauté importance du principe de la constante rationalité de l'âme. — Nouvelles considérations confirmatives de la vérité de ce principe..... ..... **112**

Sixième conférence, du 9 novembre 1884

De la Constitution humaine et de son fonctionnement pendant l'état de sommeil. (Suite.)

I. — Examen récapitulatif des explications déjà produites sur le fonctionnement de la vie humaine..... **122**

II. — Dans le passage de l'état de veille à celui de sommeil, la constitution de l'être humain subit d'inévitables modifications. — Nature des études relatives à ce sujet..... **126**

III. — Les liens qui unissent l'âme au corps ne conservent pas pendant la veille une tension uniforme ; ils sont doués d'une certaine élasticité qui leur permet de se mettre en rapport avec les divers degrés d'activité de la vie militante, mais ils sont toujours assez tendus pour qu'il y ait communauté d'action entre le corps et l'âme. — Quand le sommeil arrive, quoique les liens ne soient pas rompus, leur détente atteignant la dernière limite, les actions réciproques des deux parties constituantes l'une sur l'autre cessent, et le corps et l'âme, ainsi isolés, travaillent séparément. — On rappelle que, malgré des apparences contraires, l'un et l'autre de ces travaux s'exécute dans les conditions d'une constante rationalité..... ..... **128**

IV. — Chez l'être humain, l'association persistante, pendant la vie terrestre, du corps et de l'âme, nous porte à conclure que tous les actes de cette vie doivent être le résultat de la constante coopération de ces deux parties constitutives de l'être. — Mais, comme ces actes n'ont pas tous les mêmes degrés d'énergie, les tensions coopératives du corps et de l'âme qui accompagnent leur accomplissement ne sont pas, à leur tour identiques, et varient entre certaines limites..... **135**

Septième conférence, du 30 novembre 1884

Sommaire.— Etude spéciale des phénomènes qui se produisent chez l'être humain, lorsque les tensions des

liens qui unissent l'âme au corps arrivent à leurs limites. — Deux circonstances se présentent alors à notre examen : d'une part, celle des plus fortes tensions; d'autre part, celle des plus grandes détentes. — C'est dans ce dernier cas que se manifestent les phénomènes du sommeil, et cette constatation préalable nous permet de comprendre la production, l'ordre et la rationalité de ces phénomènes,..... **143**

I.— Pourquoi il serait imprudent de suivre une marche trop précipitée dans les études qui ont pour objet de connaître et de déterminer les conditions de la vitalité chez l'homme..... **143**

II. — Observations préliminaires sur les changements qu'éprouve le fonctionnement de la vie chez les animaux, lorsque les forces régulatrices et directrices d'un premier mode de vitalité arrivent à leur limite. — Exemple remarquable de ces singulières mutations.. **146**

III. — Réflexions complémentaires sur les phénomènes que les êtres d'espèce animale peuvent éprouver, soit dans leur constitution même, lorsque celle-ci vient à changer ; soit dans le simple fonctionnement de leur organisme, bien que celui-ci ne se modifie pas. — Application à l'être humain. — Circonstances qui se produisent chez celui-ci, lorsque la tension des liens qui unissent l'âme au corps arrive à son maximum..... **149**

IV.— Phénomènes observés chez l'être humain, lorsque les liens qui unissent l'âme au corps éprouvent de grandes détentes. — Quand la mort n'est pas violente, la détente se fait progressivement jusqu'à la cessation de la vie.—Dans le cours ordinaire de notre existence, elle ne va pas au delà d'un certain terme et se borne à provoquer la période de sommeil qui permet à l'âme de s'éloigner du corps ; mais cet éloignement n'a rien que de momentané, parce que le lien fluidique qui unit nos deux principes constituants n'est pas rompu. — Cet état de choses prend fin avec le sommeil et permet ainsi la reprise du fonctionnement vital, tel qu'il s'effectue régulièrement pendant la veille..... **153**

Huitième conférence, du 21 décembre 1884

Sommaire. — Situations respectives de l'âme et du corps pendant le sommeil. — Pourquoi le travail de l'âme est-il alors d'une nature supérieure à celle du travail du jour. — Quoique plus éloignés l'un de l'autre que

dans l'état de veille, le corps et l'âme n'en restent pas moins unis entre eux par un lien fluidique, et c'est ainsi qu'il nous est permis de concevoir qu'un certain retentissement de ce que fait l'âme pendant le sommeil peut arriver jusqu'au corps et l'impressionner. — Mais, par suite de ce qu'il y a de vague, de confus et d'incomplet dans ces impressions, on se rend facilement compte de tout ce que le rêve doit présenter d'incohérent..... 159

I. — Pendant le sommeil, l'âme qui s'est éloignée du corps plonge avec son périsprit dans l'éther, et reçoit ainsi par ce fluide des communications plus nombreuses, plus directes, plus précises, que pendant la veille. 159

II. — Au point de vue de notre constitution d'être humain, nous n'aurions pas conscience de ce que fait l'âme pendant le sommeil, si celle-ci n'avait aucun moyen d'agir sur notre enveloppe matérielle ; mais comme, tant que nous restons habitants de la terre, un lien fluidique unit nos deux principes corporel et spirituel, c'est à l'aide de ce lien qu'il nous est permis de concevoir que ce qui se passe dans l'âme peut avoir une certaine répercussion dans le corps..... 162

III. — Dans l'état de veille, le corps et l'âme travaillent simultanément à une même œuvre. Que les opérations ainsi faites partent de l'un ou de l'autre, toutes celles qui sont de nature identique s'accomplissent par les mêmes moyens, sont soumises à la même marche, empruntent les mêmes organes, sont productrices d'effets de même espèce. Chacune, en un mot, pour aller de l'âme au corps et réciproquement, suit fatalement, et avec une parfaite correction, la voie particulièrement affectée à sa spécialité..... 165

IV. — Pendant le sommeil, il ne se fait pas d'œuvre commune entre l'âme et le corps, chacun travaille pour soi ; la participation devient donc inutile. Aussi les mouvements particuliers, soit au corps, soit à l'âme, ne suivent plus dans l'un et dans l'autre les chemins qui leur sont spécialement affectés. Tout alors vient se confondre pêle-mêle dans le lien fluidique, qui a pour mission essentielle en ce moment, non de diriger des communications, mais de s'opposer simplement à la séparation de l'âme et du corps. Cette confusion est d'ailleurs singulièrement conforme à l'état actuel des choses, et suffit bien à elle seule à rendre impossible toute participation intelligente et suivie entre nos deux

principes constituants — On conçoit cependant que, très-accidentellement, il se pourrait qu'un des échos du travail très-actif de l'âme, après avoir parcouru le lien fluidiqne, arrivât au corps de manière à suivre dans celui-ci la route même qui convient à sa nature. Dans ce cas, les conditions ordinaires de la veille se trouveraient réalisées, en partie du moins, et c'est ainsi qu'il est permis de concevoir que quelques souvenirs isolés, peu précis et très-fugaces du rêve, peuvent se présenter à nous au reveil..... 168

V.—Considérations sur la faculté du souvenir chez l'être humain, et complément des instructions propres à nous éclairer sur les causes auxquelles nous devons attribuer toutes les anomalies du rêve..... 175



MONTPELLIER, IMPRIMERIE CENTRALE DU MIDI. — HAMELIN FRÈRES.